17
7
214
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

Pub. Landry Sculp.

Boileau Despréaux N.
Brunet I. 1057

ŒUVRES DIVERSES

Du Sieur D***

AVEC

LE TRAITÉ DU SUBLIME OU DU MERVEILLEUX DANS LE DISCOURS,

Traduit du Grec de Longin.

Nouvelle Edition reveuë & augmentée.

ex libris —
J. F. Magau
BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE - REPUBBLICA ITALIANA

A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë S. Jacques, à la ville de Paris, devant la ruë du Plâtre.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

B. 17. 7. 214

PREFACE.

VOICI une edition de mes ouvrages beaucoup plus exacte que les precedentes, qui ont toutes esté assez peu correctes. J'y ay joint cinq Epistres nouvelles que j'avois composées long-temps avant que d'estre engagé dans le glorieux employ qui m'a tiré du métier de la Poësie. Elles sont du mesme stile que mes autres écrits, & j'ose me flater qu'elles ne leur feront point de tort. Mais c'est au Lecteur à en juger, & je n'employray point ici ma Préface, non plus que dans mes autres editions, à le gagner par des flateries, ou à le prevenir par des raisons dont il doit s'aviser de lui-mesme. Je me contenterai de l'avertir d'une chose dont il est bon qu'on soit instruit. C'est qu'en attaquant dans mes Satires les defauts de quantité d'Ecrivains de nostre siecle, je n'ay pas pretendu pour cela oster à ces Ecrivains le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir d'ailleurs. Je n'ay pas pretendu, dis-je, que Chapelain, par exemple, quoi

qu'assés méchant Poëte, ne fust pas bon Grammairien ; & qu'il n'y eust point d'esprit ni d'agrément dans les ouvrages de M. Q** quoique fort éloignés de la perfection de Virgile. J'ajoûteray mesme sur ce dernier, que dans le temps où j'écrivis contre lui, nous estions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation. Je veux bien aussi avoüer qu'il y a du genie dans les écrits de Saint Amand, de Brebeuf, de Scuderi & de plusieurs autres que j'ai critiqués, & qui sont en effet d'ailleurs, aussi bien que moi, tres-dignes de critique. En un mot, avec la mesme sincerité que j'ai raillé de ce qu'ils ont de blâmable, je suis prest à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. Voilà, ce me semble, leur rendre justice, & faire bien voir que ce n'est point un esprit d'envie & de médisance qui m'a fait écrire contre eux. Pour revenir à mon Edition : outre mon Remercîment à l'Academie & quelques Epigrammes que j'y ay jointes, J'ai aussi ajoûté au Poëme du Lutrin deux chants nouveaux qui en font la conclusion. Ils ne sont pas, à mon avis, plus mauvais que les quatre autres chants, & je me persuade qu'ils consoleront aisément les Lecteurs de quelques vers que j'ai retranchez

à l'Episode

à l'Episode de l'Horlogere qui m'avoit toûjours paru un peu trop long. Il seroit inutile maintenant de nier que ce Poëme a esté composé à l'occasion d'un different assez leger qui s'émût dans une des plus celebres Eglises de Paris, entre le Tresorier & le Chantre. Mais c'est tout ce qu'il y a de vray. Le reste, depuis le commencement jusqu'à la fin, est une pure fiction: & tous les Personnages y sont non seulement inventez; mais j'ai eu soin mesme de les faire d'un caractere directement opposé au caractere de ceux qui deservent cette Eglise, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, sont tous gens non seulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'esprit, & entre lesquels il y en a tel à qui je demanderois aussi volontiers son sentiment sur mes ouvrages, qu'à beaucoup de Messieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner si personne n'a esté offensé de l'impression de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet personne qui y soit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'avise guere de s'offenser de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatele sur une espece de défi qui me fut

fait en riant par feu Monſeigneur le premier Preſident de Lamoignon, qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honnoré de ſon amitié. Je commencay à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accez obligeant qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un Homme d'un ſçavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons livres de l'antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes ouvrages, où il crut entrevoir quelque gouſt des Anciens. Comme ſa pieté eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces ouvrages, où il ne vid en effet que des vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de poëſie de la ſaleté qui lui avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le

bonheur de ne lui eſtre pas deſagreable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens, c'eſt à dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſme quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y vis-je point? Quel treſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zele! Bien que ſa vertu jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit toute autre choſe au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincerement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une tres-forte attache. Les ſoins que je lui rendis, ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire: & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je

ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte : car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourois m'empeſcher de moüiller peut-eſtre de larmes la Préface d'un livre de Satires & de plaiſanteries.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, en date du 31. Decembre 1683. Signé le Petit. Il eſt permis au Sieur D*** de faire imprimer divers Ouvrages qu'il a compoſés, ſçavoir *ſes Satires, l'Art Poëtique en vers, un Poëme intitulé le Lutrin, pluſieurs Dialogues, Diſcours, & Epiſtres en vers, & la Traduction de Longin.* Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer ou vendre leſdits ouvrages, pendant l'eſpace de quinze années, à compter du jour que le precedant Privilege ſera expiré, d'autres éditions que de celles qui ſeront imprimées par ceux qui auront droit dudit Sieur D*** ſous peine de trois mille livres d'amende, &c. ainſi qu'il eſt plus au long contenu dans ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. Janvier 1684. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roi, du 27. Fevrier 1665.

Signé, C. ANGOT *Syndic.*

Ledit Sieur D*** a cedé ſon droit de Privilege à DENYS THIERRY.

DISCOURS

DISCOURS AU ROI.

JEUNE & vaillant Heros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,
Soûtiens tout par toi-même & vois tout par tes yeux.
GRAND ROI, ſi juſqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour toi dans un humble ſilence,
Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour t'offrir un encens qui t'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,

Et dans ce haut éclat, où tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers craindroit de les flétrir.
A inſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible genie.
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent tes autels ;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter ton nom ſans force & ſans haleine,
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du recit de tes propres exploits.
L'un en ſtile pompeux habillant une eglogue,
De ſes rares vertus te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'autre en vain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un eſprit ſans pareil!
Dans la fin d'un ſonnet te compare au Soleil.
Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegaſe pour eux refuſe de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te prometre en leur nom les faveurs du Parnaſſe,
On diroit qu'ils ont ſeuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils diſpoſent de tout dans le ſacré Vallon.
C'eſt à leurs doctes mains, ſi l'on veut les en croire,
Que Phebus a commis tout le ſoin de ta gloire.

Et ton nom du Midi juſqu'à l'Ourſe vanté,
Ne devra qu'à leurs vers ſon immortalité.
Mais plûtoſt ſans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un luſtre éclatant à leur veine groſſiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la pouſſiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur aſile,
Comme on void dans les champs un arbriſſeau debile
Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de te plaire.
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoiſt qui te peuvent loüer.
Oui, je ſçai, qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir, qu'un Eſprit de travers
Qui pour rimer des mots penſe faire des vers,
Se donne en te loüant une geſne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut eſtre un Virgile.
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit ſouffrir, qu'un artiſan groſſier
Entrepriſt de tracer d'une main criminelle,
Un portrait reſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phebus & ſes douceurs:
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs:

Attendant que pour toi l'âge ait meuri ma
Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe :
Et tandis que ton bras des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les Méchans par la peur des ſupplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les
vices,
Et gardant pour moi-meſme une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi, dés qu'une fois ma verve ſe reveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du temps je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et ſans geſner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu
legere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien
taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux eſprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au de-
dans.
Ils tremblent qu'un Cenſeur que ſa verve encou-
rage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la verité.

Tous ces gens éperdus au ſeul nom de ſatire,
Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris, que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux:
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la verité les bleſſe.
En vain d'un lâche orgueil leur eſprit revétu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu:
Leur cœur qui ſe connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.

Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
GRAND ROI, *c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flater.*
Je ne ſçai point au ciel placer un ridicule,
D'un nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule;
Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſme pour te loüer, déguiſer ma penſée:
Et quelque grand que ſoit ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main;

Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lors que je te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablez du faix de leur courone.
Quand je voi ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes ſujets;
Foûler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre:
Nous faire de la mer une campagne libre;
Et tes braves Guerriers, ſecondant ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur:
La France ſous tes loix maiſtriſer la fortune;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux, où le Soleil le forme en ſe levant,
Alors, ſans conſulter ſi Phebus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient, & te louë.
Mais bientoſt la raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours:
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé:

Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

SATIRE I.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-temps, & la cour & la ville :
Mais qui n'estant vétu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hyver sans manteau :
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée:
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien;
Sans habits, sans argent, ne sçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici, la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie;
Ou que d'un bonnet vert le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.

Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'eſt un Penitent ſur la fin d'un carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
Puiſqu'en ce lieu jadis aux Muſes ſi commode
Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la vertu n'a plus ni feu ni lieu ; [roche,
Allons du moins chercher quelque antre ou quelque
D'où jamais ni l'huiſſier, ni le ſergent n'approche;
Et ſans laſſer le ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.
C'eſt là, dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre;
Qu'un million comptant par ſes fourbes acquis
De Clerc jadis Laquais a fait Comte & Marquis.
Que Jaquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet.

Qu'il regne dans ces lieux, il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris : Eh, qu'y voudroi-je faire?
Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçai point en lâche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes ſonnets flateurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere.
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom:
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe:
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais pourquoy, dira-t'on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage?
La richeſſe permet une juſte fierté;
Mais il faut eſtre ſouple avec la pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,
Et que le ſoit burleſque, en ce ſiecle de fer,
D'un Pedant, quand il veut, ſçait faire un Duc & Pair.

Ainſi de la Vertu, la Fortune ſe joüe.
Tel aujourd'huy triomphe au plus haut de ſa roüe,
Qu'on verroit de couleurs bizarrement orné,
Conduire le caroſſe où l'on le voit trainé,
Si dans les droits du Roi ſa funeſte ſcience,
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je ſçai qu'un juſte effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelques mois diſparoiſtre à nos yeux:
Mais en vain, pour un temps, une taxe l'exile:
On le verra bien-toſt pompeux en cette ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,
Et joüir du ciel même irrité contre lui.
Tandis que Pelletier crotté juſqu'à l'échine,
S'en va chercher ſon pain de cuiſine en cuiſine:
Sçavant en ce métier ſi cher aux beaux Eſprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et reparant du ſort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phebus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecenas, à quoi ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abaiſſer à me ſervir d'appui?

Et puis comment percer cette foule effroiable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable ?
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers.
Comme on voit les Frelons, troupe lâche & ſterile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du ciel que ſa veine en partage :
L'habit, qu'il eut ſur lui, fut ſon ſeul heritage :
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien,
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de trainer une vie importune
Il engagea ce rien, pour chercher la Fortune :
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain eſpoir il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de ſa Muſe abuſée ?
Il en revint couvert de honte & de riſée ;
Et la fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.
Un Poëte à la cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'hui, c'eſt le plus incommode:
Et l'eſprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au ſort de l'Angeli.

Faut-il donc desormais joüer un nouveau rôle?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feuilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le Barreau?
Mais à ce seul penser, je sens que je m'égare.
Moi? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes:
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier;
Et dont les Ciceron se font chez Pé-Fournier.
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnaud à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janseniste, & Saint-Pavin bigot.
Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur est en guerre avecque la Fortune;
Où le Vice orgueilleux s'érige en souverain,
Et va la mitre en teste & la crosse à la main:
Où la Science triste, affreuse, & delaissée,
Est par tout des bons lieux comme infame chassée;
Où le seul art en vogue, est l'art de bien voler:
Où tout me choque: enfin, où... je n'ose parler,

Et quel homme ſi froid ne ſeroit plein de bile,
A l'aſpect odieux des mœurs de cette Ville ?
Qui pourroit les ſouffrir ? & qui, pour les blâmer,
Malgré Muſe & Phebus n'apprendroit à rimer ?
Non, non, ſur ce ſujet, pour écrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe :
Et ſans aller rêver dans le double Vallon,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots? Doucement je vous prie;
Ou bien montez en chaire, & là comme un docteur
Allez de vos ſermons endormir l'auditeur.
C'eſt là que bien ou mal, on a droit de tout dire.
Ainſi parle un eſprit qu'irrite la ſatire,
Qui contre ſes defauts croit eſtre en ſeureté,
En raillant d'un cenſeur la triſte auſterité :
Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foibleſſe;
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe ;
Et toûjours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dés que l'air eſt calmé, rit des foibles humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoüra pas.

Pour moi qu'en ſanté meſme un autre monde étõne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tõne.
Il vaut mieux, pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts ;
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers.
Dans les combats d'esprit sçavant Maistre d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher;
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-mesme s'y place.
Mais moi qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
En vain pour la trouver, je travaille, & je suë.
Souvent j'ai beau réver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir* :

Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :
Si je penſe exprimer un Auteur ſans defaut,
La raiſon dit Virgile, & la rime Kainaut.
Enfin quoi que je faſſe, ou que je veüille faire ;
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y rêver :
Et maudiſſant vingt fois le Demon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire :
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phebus,
Je la voi qui paroiſt, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-toſt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume :
Je reprens ſur le champ le papier & la plume,
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor, ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrete,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide epithete :
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde* ;
Je trouverois bientoſt, *A nulle autre ſeconde*.
Si je voulois vanter un objet *Nompareil* ;
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil*.

Enfin parlant toûjours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *Chef d'œuvre des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles*,
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans genie, & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.
Mais mon eſprit tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi, recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.
Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition,

Et fuiant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie,
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un demon jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire poliment:
Tous les jours malgré moi, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume:
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?
Malheureux mille fois, celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon genie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir:

Et toûjours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement, en ſoi-même il s'admire.
Mais un Eſprit ſublime, en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaiſt à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la rime ;
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

SATIRE III.

A. QUEL ſujet inconnu vous trouble & vous altere ?
D'où vous vient aujourd'hui cet air ſombre & ſevere,
Et ce viſage enfin plus paſle qu'un Rentier,
A l'aſpect d'un arreſt qui retranche un quartier ?
Qu'eſt devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans ſeuls, & de biſques nourie ?
Où la joie en ſon luſtre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts.
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine ?
A-t-on par quelque edit reformé la cuiſine ?
Ou quelque longue pluïe, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons ?
Répondez donc du moins, ou bien je me retire.

P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez lui m'a forcé de diſner.

Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main :
Ah ! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa séve, & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer ſon rôle :
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſeduit par ſa vaine promeſſe
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la meſſe.
A peine eſtois-je entré, que ravi de me voir,
Mon homme, en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir:
Et montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t'il dit, ni Lambert ni Moliere,
Mais puiſque je vous voy, je me tiens trop content:
Vous eſtes un brave homme: Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute:
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets, le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent, au milieu de l'eſté.

Le couvert eſtoit mis dans ce lieu de plaiſance :
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Cãpagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cirus dans leurs longs cõplimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'eſtat & de nom,
Par tous les Conviez s'eſt appellé chappon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une eſtoit ornée
D'une langue en ragouſt de perſil couronnée :
L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'aſſied : mais d'abord, noſtre troupe ſerrée
Tenoit à peine au tour d'une table quarrée,
Où chacun, malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,
Faiſoit un tour à gauche, & mangeoit de coſté.
Jugez en cet eſtat, ſi je pouvois me plaire,
Moi qui ne conte rien ni le vin, ni la chere ;
Si l'on n'eſt plus au large aſſis en un feſtin,
Qu'aux ſermons de Caſſaigne, ou de l'Abbé Cotin.
Nôtre Hoſte, cependant, s'adreſſant à la troupe :
Que vous ſemble, a-til dit, du gouſt de cette ſoupe ?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œuf meſlez dans du verjus ?

Ma

Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il appreſte.
Les cheveux cependant me dreſſoient à la teſte :
Car Mignot, c'eſt tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoiſonneur ne ſceut mieux ſon métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geſte,
Penſant qu'au moins le vin dûſt reparer le reſte.
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord,
Un Laquais effronté m'apporte un rouge bord,
D'un Auvernat fumeux, qui meſlé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge en couleur, mais fade & doucereux,
N'avoit rié qu'un gouſt plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ay-je ſenti cette liqueur traîtreſſe,
Que de ces vins meſlez j'ai reconnu l'adreſſe.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foiſon,
J'eſperois adoucir la force du poiſon.
Mais, qui l'auroit penſé ? pour comble de diſgrace,
Par le chaud qu'il faiſoit nous n'aviõs point de glace.
Point de glace, bon Dieu ! dans le fort de l'Eſté.
Au mois de Juin ! Pour moi, j'eſtois ſi tranſporté ;
Que donnant de fureur tout le feſtin au Diable ;
Je me ſuis veu vingt fois preſt à quitter la table ;
Et dûſt-on m'appeller & fantaſque & bouru,
J'allois ſortir enfin : quand le roſt a paru.

Sur un liévre flanqué de ſix poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domeſtiques,
Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou, dont ils furent nourris;
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preſſées,
Et ſur les bords du plat, ſix pigeons étalez
Preſentoient pour renfort leurs ſqueletes brûlez.
A coſté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant, changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſuperbe ordonnance:
Tandis que mon Faquin, qui ſe voioit priſer;
Avec un ris mocqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin, conduit par la fumée:
Et qui s'eſt dit Profés dans l'ordre des Coſteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,
En lapins de garenne eriger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers:

Et pour flater noſtre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux, ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point :
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur voſtre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade ? on en a mis par tout.
Ah! Mõſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foy, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer ;
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime ſur tout que le poivre y domine :
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre ;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard,
Quelque aîle de poulet, dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte :
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge bord acceptent ſon deffi.

Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton melancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bacchique ;
Tous mes Sots à la fois ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante :
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuiant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point, un jambon d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas contez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.
Deux Marmitons craſſeux reveſtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers, & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joie eſt redoublée :
Et la troupe à l'inſtant, ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.

Le vin au plus müet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
Puis delà s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de vers.
Là, tous mes Sots enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.
Mais noſtre Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
Ses vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçai pourquoi je baaille en la liſant.
Le Païs ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En verité pour moi, j'aime le beau François.

Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les Heros chez Kainaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine ſatire, [dire,
Qu'un jeune homme... Ah ! je ſçai ce que vous voulez
A répondu noſtre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La raiſon dit Virgile, & la Rime Kainaut.
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate :
Et puis blâmer Kainaut... Avez-vous vû l'Aſtrate ?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere ;
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Kainaut eſt un Eſprit profond :
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte,
Mais il en eſt pourtant, qui le pourroient valoir.
Ma foy, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eſtre, a dit l'Auteur paſliſſant de couroux :
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous ?

Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous ? Mon Dieu, mélez-vous de boire je vous prie,
A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot ? Moi ? vous en avez menti :
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, ſon aſſiette au viſage :
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement ſe ruant entre-deux,
Nos braves s'accrochant ſe prennent aux cheveux.
Auſſi-toſt ſous leurs pieds les tables renverſées,
Font voir un long débris de bouteilles caſſées :
En vain à lever tout les Valets ſont fort promts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arreſter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſepare,
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,

Je consens de bon cœur pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie,
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'aoust l'on mange des pois verds.

SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBE' LE VAYER.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage :
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons ?
Un Pedant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot ;
Croit qu'un livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit goute, & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le métier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,

Condamne la ſcience, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit :
Que c'eſt des gens de cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un college.
Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité,
Croit duper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes defauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foi,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loi,
Tient que ces vieux propos, de demons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes,
Que c'eſt s'embaraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres :
Il conteroit plûtoſt, combien dans un printemps,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens :
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P * * *.
Mais ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots :
N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece,
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe.

Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre eux que du plus ou du moins.
Cõme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent ;
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement.
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le promene ;
Et tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoi que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,
Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres defauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connaître :
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'eſtre :
Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-meſme en ſevere cenſeur,
Rend à tous ſes defauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flater le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-meſme eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,

Et met toute sa gloire, & son souverain bien,
A grossir un tresor qui ne lui sert de rien.
Plus il le voit accru, moins il en sçait l'usage.
Sans mentir, l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete à soi-mesme importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux en effet est le plus aveuglé ?
L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé;
Répondra chez Fredoc, ce Marquis sage & prude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin, d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-tost les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le ciel, de fureur élancez,
Ainsi qu'un possedé que le prestre exorcise,
Fester dans ses sermens tous les Saints de l'Egliſe,
Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux.
Mais laissons-le plûtost en proye à son caprice,
Sa folie, aussi-bien, lui tient lieu de supplice.

Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon:
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie:
Mais bien que ſes durs vers d'epithetes enflez,
Soient des moindres grimauds chez Ménage ſiflez:
Lui-meſme il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au deſſus de Virgile.
Que feroit-il, helas! ſi quelque audacieux
Alloit pour ſon malheur lui deſſiller les yeux:
Lui faiſant voir ces vers & ſans force, & ſans graces,
Mõtez ſur deux grands mots, cõme ſur deux échaſſes;
Ces termes ſans raiſon l'un de l'autre écartez,
Et ces froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour où ſon ame inſenſée
Perdit l'heureuſe erreur qui charmoit ſa penſée!
Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme ſenſé,
D'un mal aſſez bizarre eut le cerveau bleſſé;
S'imaginant ſans ceſſe, en ſa douce manie,
Des Eſprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en ſon art,
Le guerit par adreſſe, ou plûtoſt par hazard.
Mais voulant de ſes ſoins exiger le ſalaire,
Moi? vous payer? lui dit le Bigot en colere,

Vous ? dont l'art infernal, par des ſecrets maudits,
En me tirant d'erreur m'oſté du Paradis.
J'approuve ſon courroux. Car puis qu'il faut le dire;
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles;
C'eſt un Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmãde, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon temps à preſcher.
En vain certains réveurs nous l'habillent en reine;
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une divinité,
Penſent aller par elle à la felicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre.
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

LA Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimere ;
Quand, ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fecond en Demi-dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes ayeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la moleſſe
N'a rien pour s'appuier qu'une vaine nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doté leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire ?
Si de tant de Heros celebres dans l'hiſtoire,

Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnez les vers;
Si tout ſorti qu'il eſt d'une ſource divine,
Son cœur dément en lui ſa ſuperbe origine :
Et n'ayant rien de grand qu'une ſotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oiſiveté ?

Cependant à le voir, avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de ſa haute naiſſance ;
On diroit que le ciel eſt ſoûmis à ſa loi,
Et que Dieu l'a paiſtri d'autre limon que moi.

Dites-nous, grand Heros, eſprit rare & ſublime,
Entre tant d'animaux, qui ſont ceux qu'on eſtime ?
On fait cas d'un courſier, qui fier & plein de cœur
Fait paroiſtre en courant ſa boüillante vigueur :
Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere ;
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard,
Sans reſpect des ayeux dont elle eſt deſcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë :
Pourquoi donc voulez-vous, que par un ſot abus,
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine.
La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.

Si

Si vous eſtes ſorti de ces Heros fameux ;
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous ſur un mur repouſſer des aſſauts,
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques :
Alors ſoiez iſſu des plus fameux Monarques ;
Venez de mille ayeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feüilletez à loiſir tous les ſiecles paſſez.
Voyez de quel Guerrier il vous plaiſt de deſcendre ;
Choiſiſſez de Ceſar, d'Achille, ou d'Alexandre :
En vain un lâche eſprit voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne ;
Ce long amas d'ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins, qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.
En vain tout fier d'un ſang, que vous deshonorez ;
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
En vain vous vous couvrez des vertus de vos Peres :
Ce ne ſont à mes yeux, que de vaines chimeres :

Je ne voy rien en vous, qu'un lâche, un impoſteur ;
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourie.
Je m'emporte peut-eſtre : & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Vôtre race eſt connuë.
Depuis quand ? Répondez. Depuis mille ans entiers ;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup : Mais enfin, les preuves en ſont claires,
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres :
Leurs noms ſont échapez du naufrage des temps :
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles ?
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;
Et ſi leur ſang tout pur avecque leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté !
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence :

Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix :
Le merite y faiſoit la nobleſſe & les Rois ;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-meſme empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin, par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli ;
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons :
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint eſprit fecond en réveries,
Inventa le blazon avec les armories,
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel* & de *Face*,
Et tout ce que Segond dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il falut étaler le luxe & la dépence ;
Il falut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets,
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.

Bien-tôt pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien,
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien ;
Et bravant des ſergens la timide cohorte,
Laiſſa le creancier ſe morfondre à ſa porte.
Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le faix des procés vit tomber ſa maiſon.
Alors, pour ſubvenir à ſa triſte indigence,
Le Noble, du Faquin recherca l'alliance ;
Et trafiquant d'un nom jadis ſi precieux,
Par un lâche contract vendit tous ſes ayeux.
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne releve le ſang ;
En vain on fait briller la ſplendeur de ſon rang.
L'amour de vos ayeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme eſt riche, il vaut toûjours ſon [prix :
Et l'eût-on veu porter la mandille à Paris,
N'eût-il de ſon vrai nom ni titre ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'hiſtoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs revêtu,
Des écueils de la cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où nôtre Roi t'apelle
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,

Et plus brillant par soi, que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loisir la douceur importune:
A ses sages conseils asservir la Fortune;
Et de tout son bonheur ne devant rien qu'à soi,
Montrer à l'Univers, ce que c'est qu'estre Roi.
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter son estime;
Sers un si noble Maistre; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des sujets qui sont dignes de lui.

SATIRE VI.

QUi frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris ?
Et quel fâcheux Demon durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutieres ?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je penſe qu'avec eux tout l'enfer eſt chez moi.
L'un miaule en grondant, comme un tigre en furie:
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor: Les ſouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats:
Plus importuns pour moi, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage:

Qu'un affreux Serrurier, que le ciel en couroux
A fait pour mes pechez trop voisin de chez nous,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il'appreste,
De cent coups de marteau me va fendre la teste.
J'entens déja par tout les charettes courir,
Les massons travailler, les boutiques s'ouvrir;
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës;
Et se meslant au bruit de la gresle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
Encor, je benirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine:
Mais si seul en mon lit, je peste avec raison;
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns, qui fourmillent sans cesse:
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé:
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'eglise s'avance:
Et plus loin des laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.
Là je trouve une croix de funeste presage:

Et des couvreurs grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe, & la tuile à foiſon.
Là ſur une charette une poûtre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente :
Six chevaux attelez à à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant :
D'un caroſſe en paſſant, il accroche une roüe ;
Et du choc le renverſe en un grand tas de bouë.
Quand un autre à l'inſtant s'efforçant de paſſer,
Dans le meſme embarras ſe vient embarraſſer :
Vingt caroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille :
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paſſer : l'un mugit, l'autre jure :
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſitoſt cent chevaux dans la foule apellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez ;
Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix, font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément.
Dieu, pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,

Ne

Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe.
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe,
Et n'oſant plus paroiſtre en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent, pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le Ciel qui ſe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un étroit paſſage:
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant; mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit precipite mes pas.
Car ſitoſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets & compter ſon argent;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille;
Les voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.

Le bois le plus funeſte & le moins frequenté,
Eſt au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévuë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bientoſt quatre Bandits lui ſerrant les coſtez :
La bourſe : il faut ſe rendre ; ou bien non, reſiſtez :
Afin que voſtre mort, de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'hiſtoire.
Pour moi qu'une ombre étonne, accablé de ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filoux effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma feneſtre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine ;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant & demi mort je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint, je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye ;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons, va piller le Troyen.
Enfin, ſous mille crocs la maiſon abyſmée,
Entraîne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.

Je me retire donc encor pasle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile :
Ce n'est qu'à prix d'argent, qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris est pour un Riche un païs de Cocagne :
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
Il peut dans son jardin tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers :
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries
Aller entretenir ses douces réveries.
Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaist à Dieu.

SATIRE VII.

MUSE, changeons de ſtile, & quittons la Satire :
C'eſt un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toûjours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie.
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire;
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres rieurs ſe fait des ennemis.

Un discours trop sincere aisément nous outrage,
Chacun dans ce miroir pense voir son visage,
Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame, & vous craint & vous hait.
Muse, c'est donc en vain que la main vous demange;
S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros parmi cet univers,
Digne de nostre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
Je ne puis, pour loüer, rencontrer une rime.
Dés que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts,
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
Je pense estre à la gesne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier resistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite.
Alors certes alors, je me connois Poëte.
Phebus, dés que je parle, est prest à m'exaucer.
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
Faut-il peindre un frippon fameux dans cette ville?
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.

Faut-il d'un ſot parfait montrer l'original ?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie ?
Mes vers comme un torrent, coulent ſur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier,
Bardou, Mauroy, Burſaut, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-toſt je triomphe, & ma Muſe en ſecret,
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-meſme.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un,
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et ſi-toſt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le merite pourtant m'eſt toûjours precieux :
Mais tout Fat me déplaiſt & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout, comme un chien fait ſa proie,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboie.
Enfin ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots :
Souvent j'habille en vers une maligne proſe :
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.

Ainſi, ſoit que bien-toſt, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi;
Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie,
Modere ces boüillons de ta melancolie,
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blâmer,
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoi? lors qu'autrefois Horace aprés Lucile,
Exhaloit en bon mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps:
Ou bien quand Juvenal de ſa mordante plûme,
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin;
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feüillets d'un recüeil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami que charme la ſatire;

Qui me flatte peut-eſtre, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir, je me veux ſatisfaire.
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit.
Je ne reſiſte point au torrent qui m'entraine.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

SATIRE VIII.

A MONSIEUR M**

Docteur de Sorb.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoi? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oüi sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoi.
L'Homme de la nature est le chef & le Roi,
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.

Il eſt vrai, de tout temps la raiſon fut ſon lot :
Mais de là je conclus que l'homme eſt le plus ſot.
Ces propos, diras-tu, ſont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens.
Répon-moi donc, Docteur; & mets-toi ſur les bancs.
Qu'eſt-ce que la ſageſſe ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun deſir n'enflâme,
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité, dont ſe forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'uſage?
La fourmi tous les ans traverſant les guerets,
Groſſit ſes magaſins des treſors de Cerés;
Et dés que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la nature,
Cet animal tapi dans ſon obſcurité
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'eſté :
Mais on ne la voit point, d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Belier.
Mais l'Homme ſans arreſt, dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée,

Son cœur toûjours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi ? j'irois épouſer une femme coquette ?
J'irois par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi ?
Aſſez de Sots ſans moi feront parler la ville :
Diſoit, le mois paſſé, ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arreſté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coſte nouvelle,
A tiré pour lui ſeul une femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-même incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre chos.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-méme ſe bercer de ſes propres chimeres,
Lui ſeul de la nature eſt la baſe & l'appui,
Et le dixiéme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il eſt, dit-il le maiſtre.
Qui pourroit le nier ? pourſuis-tu. Moi peut-eſtre.

Mais ſans examiner de quel air au paſſant,
L'Ours preſſé de la faim ſe montre obeïſſant :
Et combien un Lion ou Gétule ou Numide,
Craint d'eſtre recherché de vol & d'homicide.
Ce maiſtre pretendu qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois ?
L'ambition, l'amour, l'avarice, ou la haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit a la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher :
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pour quoi faire aprés tout ?
Pour courir l'ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir ; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure :
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure :
Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet ;
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet :
Parmi les tas de blé vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge,

Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un heritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la ville.
Que faire ? il faut partir les matelots ſont preſts.
Ou ſi pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt, l'ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux, au milieu des hazards,
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrette,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos ;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoi donc à vôtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui ? cet écervelé qui mit l'Aſie en cendre?
Ce fouguoux l'Augely qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré ?
L'enragé qu'il eſtoit, né Roi d'une province
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage prince,
S'en alla follement, & penſant eſtre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu,
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la terre.

Heureux ! ſi de ſon temps, pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine euſt eu des petites-Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'euſt en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions,
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres.
Laiſſons-en diſcourir la Chambre ou Coëffeteau :
Et voions l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeït à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice,
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on, dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours ?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,

Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modere les accés,
Vit sans bruit, sans debats, sans noise, sans procés.
Un aigle sur un champ pretendant droit d'aubeine,
Ne fait point apeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance;
Traîné du fond des bois un cerf a l'Audience,
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burlesque mot n'a sali ses arrests.
On ne connoist chez eux ni placets, ni Requestes,
Ni haut, ni bas Conseil, ni Chambre des Enquestes.
Chacun l'un avec l'autre en toute seureté
Vit sous les pures loix de la simple équité.
L'Homme seul, l'Homme seul en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'estoit peu que sa main conduite par l'enfer,
Eust paistri le salpestre, eust aiguisé le fer:
Il faloit que sa rage à l'univers funeste,
Allast encor de loix embroüiller un Digeste;

Cherchaſt pour l'obſcurcir des gloſes, des Docteurs,
Accablaſt l'équité ſous des monceaux d'auteurs,
Et pour comble de maux apportaſt dans la France,
Des harangueurs du temps l'ennuieuſe éloquence.
Doucement, diras-tu. Que ſert de s'emporter;
L'Homme a ſes paſſions, on n'en ſçauroit douter,
Il a comme la mer ſes flots & ſes caprices;
Mais ſes moindres vertus balancent tous ſes vices.
N'eſt-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a meſuré les cieux?
Dont la vaſte ſcience embraſſant toutes choſes,
A foüillé la nature, en a percé les cauſes?
Les animaux ont-ils des Univerſitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endoſſer l'écarlate, & ſe fourer d'hermine?
Non ſans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoiſonna les bois de ſon art aſſaſſin:
Jamais Docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux ſur les bancs d'une Ecole.
Mais ſans chercher au fond, ſi nôtre eſprit deceu
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſceu,
Toi-même, répon-moi. Dans le ſiecle où nous sõmes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes?

Veux-

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ;
Dit un pere, à ſon fils dont le poil va fleurir.
Pren-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes ſciences.
Prens au lieu d'un Platon le Guidon des Finances.
Sçache quelle province enrichit les Traitans :
Combien le ſel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le genereux.
Engraiſſe-toi, mon fils, du ſuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.
Auſſi-toſt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Dégrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-meſme en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art, & le fort & le fin.

Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a ſans rien ſçavoir la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or meſme à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils, un Usurier habile
Trace vers la richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre ſont neuf, oſtez deux, reſte ſept.
Aprés cela, Docteur, va paſſir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible.
Perce la ſainte horreur de ce livre divin.
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin.
Débrouille des vieux temps les querelles celebres.
Eclaircí des Rabins les ſçavantes tenebres.
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;

Et prenant desormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laisse-là saint Thomas s'accorder avec Scot.
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'est qu'un sot.
Un Docteur? diras-tu, parlez de vous Poëte,
C'est pousser un peu loin vostre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le temps hors de saison;
L'Homme, venez au fait, n'a-il pas la raison?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele?
Oüi: Mais dequoi lui sert, que sa voix le rappelle,
Si sur la foi des vents tout prest à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?
Et que sert à C*** la raison qui lui crie,
N'écry plus; gueri-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conseils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroistre en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
Car lors que son Demon commence à l'agiter,
Tout, jusqu'à sa servante, est prest à deserter.
Un asne pour le moins instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide obeit sans murmure:
Ne va point follement de sa bizarre voix,
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.

Sans avoir la raiſon il marche ſur ſa route. [goute,
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit
Reglé par ſes avis fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige.
Sans raiſon il eſt gai, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on comme lui, les Ours, ni les Pantheres,
S'effraier ſottement de leurs propres chimeres,
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la beſte folle,
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Hõme hypochon-
Adorer le metal que lui-même il fit fondre: [dre,
A vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs autels;
Et ſur les bords du Nil, les peuples imbeciles,
L'encenſoir à la main, chercher les Crocodiles.
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?

Quoi ; me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un aſne?
Un aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoi comprend une Satire ?
Oüi d'un aſne : & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous mocquõs de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour :
Si, pour nous reformer, le ciel prudent & ſage
De la parole enfin lui permettoit l'uſage ;
Qu'il pût dire tout haut, ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah ! Docteur, entre nous que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë,
Au milieu de Paris il promene ſa veuë :
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la mort en trouſſe
Courir chez un malade un aſſaſſin en houſſe :
Qu'il trouve de Pedans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Juſtice en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie ?
Que penſe-t-il de nous ? lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;

Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale
La chicane en fureur mugir dans la grand'Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers?
O ! que ſi l'aſne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope,
De tous coſtez, Docteur, voiant les hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foi, non plus que nous l'Homme n'eſt qu'une beſte.

SATIRE IX.

C'Est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Assez & trop long-temps ma lâche complaisance
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'estant seul à couvert des traits de la satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi qui dans le fond sçais bien ce que j'en crois,
Qui conte tous les jours vos defauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois si foible & si sterile,
Prendre sur vous le soin de reformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordãt
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte.
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phebus a-t-il pour vous applani le Parnasse?
Et ne sçavez-vous pas, que sur ce Mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré.
Et qu'à moins d'estre au rang d'Horace ou de Voiture
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.
Que si tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet ascendant malin qui vous force à rimer, [veilles;
Sans perdre en vains discours, tout le fruit de vos
Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
Et par l'espoir du gain vostre Muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais en vain direz-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Discorde étouffée.*

Peindre

Peindre *Bellonne en feu tenant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuiant sur ses ramparts.
Sur un ton si hardi, sans estre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere,
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard :
Que l'amour de blâmer fit Poëtes par art :
Quoi qu'un tas de grimauds vante nostre éloquence,
Le plus seur est pour nous, de garder le silence.
Un poëme insipide & sottement flateur
Deshonore à la fois le Heros & l'Auteur :
Enfin de tels projets passent nostre foiblesse.
Ainsi parle un Esprit languissant de molesse,
Qui sous l'humble dehors d'un respect affecté
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais deussiez-vous en l'air voir vos aîles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës,
Que d'aller sans raison, d'un stile peu Chrestien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
A vos propres perils enrichir le Libraire ?
Vous vous flattez peut-estre en vostre vanité :
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et *déja* vous croyez, dans vos rimes obscures,
Aux Saumaizes futurs preparer des tortures.

Mais combien d'Ecrivains d'abord ſi bien receus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deceus?
Combien, pour quelques mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre?
Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la ville ſemez:
Puis delà tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre:
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard?
Mais je veux que le ſort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos écrits proſperer la malice:
Et qu'enfin voſtre livre, aille au gré de vos vœux,
Faire ſifler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous ſert-il qu'un jour l'avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, & la haine des ſots?
Quel demon vous irrite, & vous porte à médire?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire?

Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourir en ſeureté ?
Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il? ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les defendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cẽdre,
Que vous ont fait Perrain, Bardin, Mauroy, Burſaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Hainaut, [niches
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour ;
Sans que le moindre edit, ait pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſuprimé la rime.
Eſcrive qui voudra : chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps,
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans :
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient envelopez d'affiches.

Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir, & ſans nom,
Viendrez regler les droits, & l'eſtat d'Apollon.
Mais vous qui rafinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les voſtres?
Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups;
Mais ſçavez-vous auſſi, comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'un, de cet Eſprit critique:
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique;
Mais c'eſt un jeune Fou qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on ſi bien preſcher qu'il ne dorme au ſermon?
Mais lui qui fait ici le Regent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'eſtoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime:
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiere
Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.

Voilà comme on vous traite: & le monde effraié
Vous regarde déja comme un homme noié.
En vain quelque Rieur prenant voſtre defenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles ?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuier des querelles ?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
Répondez, mon Eſprit ; ce n'eſt plus raillerie :
Dites.... Mais, direz-vous : pourquoi cette furie ?
Quoi?pour un maigre Auteur,que je gloze en paſſant,
Eſt-ce un crime aprés tout, & ſi noir & ſi grand ?
Et qui voiant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt : *L'impertinent Auteur !*
L'ennuieux Eſcrivain ! le maudit Traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces riens enfermez dans de grandes paroles ?
Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere.

Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.
Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art,
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languiſſans;
De choquer un Auteur qui choque le bon ſens:
De railler d'un plaiſant qui ne ſçait pas nous plaire;
C'eſt ce que tout Lecteur eut toûjours droit de faire.
Tous les jours à la cour, un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigoths tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'Auteur, ni copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne peſe les écrits.
Dés que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.

Il ſe ſoûmet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble préface,
Au Lecteur qu'il ennuie, a beau demander grace ;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procés de pleine autorité.
Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire ?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire ?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre ;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a preſché ?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre :
C'eſt une ombre au tableau qui lui donne du luſtre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'un, *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain ! ah ! c'eſt un ſi bon homme :
Balſac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'euſt creu, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe ?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe ?

En blâmant ſes écrits, ai-je d'un ſtile affreux,
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux ?
Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrete,
Sçait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité :
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere,
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes écrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits :
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire ;
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier ;
J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux, par un nouvel orgâne,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'aſne.
Quel tort lui fais-je enfin ? ai-je par un écrit,
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit ?
Quand un livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite :
Que Bilaine l'étale au deuxiéme Pilier :
Le dégouſt d'un Cenſeur peut-il le décrier ?
En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.

L'Academie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere.
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere. *
En vain il a receu l'encens de mille Auteurs,
Son livre en paroiſſant dément tous ſes flateurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phebus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un meſtier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre : en ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe :
A de plus doux emplois occupez voſtre Muſe :
Et laiſſez à Feüillet * reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe :
Délivrer de Sion le peuple gemiſſant ;
Faire trembler Memphis, ou paſſer le Croiſſant ;
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, *les palmes Idumées* ?

* Fameux Auteur qui a écrit contre Chapelain.

* Fameux Predicateur.

Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des haistres,
Faire dire aux echos des sottises champestres ?
Faudra-t-il de sens froid, & sans estre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un esprit de molleſſe hebeté.
La Satire en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détrompe les Esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pasſir le vice;
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va vanger la raison des attentats d'un Sot.
C'est ainsi que Lucile appuié de Lelie,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace jettant le sel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira dés quinze ans la haine d'un sot livre,

Et sur ce Mont fameux, où j'osai la chercher,
Fortifia mes pas & m'apprit à marcher.
C'est pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Reparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
Puisque vous le voulez, je vais changer de stile.
Je le declare donc. Haynaut est un Virgile.
Bursaut comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'Auditeurs, pour aller à sa chaire.
Saufal est le Phenix des esprits relevez.
Perrin.... Bon, mon Esprit, courage, poursuivez?
Mais ne voiez-vous pas que leur troupe en furie,
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sçait, aussi-tost que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs blessez s'en vont fondre sur vous?
Vous les verrez bien-tost feconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'estat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages.

Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi? répondrez-vous: Cotin nous peut-il nuire?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne pretens pas?
Non, pour loüer un Roi, que tout l'Univers loüe,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüe,
Et ſans eſperer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.
On me verra toûjours ſage dans mes caprices,
De ce meſme pinceau, dont j'ai noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots revêtus,
Lui marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous croi, mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? je m'étens. Mais encor? Taiſez-vous.

DISCOURS SUR LA SATIRE.

QUAND je donnai la premiere fois mes Satires au Public, je m'eſtois bien preparé au tumulte que l'impreſſion de mon Livre a excité ſur le Parnaſſe. Je ſçavois que la nation des Poëtes, & ſur tout des mauvais Poëtes, eſt une nation farouche qui prend feu tres-aiſément ; & que ces Eſprits avides de loüanges ne digereroient pas facilement une raillerie, quelque douce qu'elle pûſt eſtre. Auſſi, oſerai-je dire à mon avantage, que j'ai regardé avec des yeux aſſez Stoïques les libelles diffamatoires qu'on a publiez contre moi. Quelques calomnies dont on ait voulu me noircir ; quelques faux bruits qu'on ait ſemez de ma perſonne ; j'ai pardonné ſans peine ces petites vangeances, au déplaiſir

d'un Auteur irrité, qui ſe voioit attaqué par l'endroit le plus ſenſible d'un Poëte, je veux dire, par ſes ouvrages.

Mais j'avouë, que j'ai eſté un peu ſurpris du chagrin bizarre de certains Lecteurs, qui au lieu de ſe divertir d'une querelle du Parnaſſe, dont ils pouvoient eſtre ſpectateurs indifferens, ont mieux aimé prendre parti, & s'affliger avec les Ridicules, que de ſe réjoüir avec les honneſtes gens. C'eſt pour les conſoler que j'ai compoſé la Satire precedente, où je penſe avoir montré aſſez clairement, que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuier de plein droit à la lecture d'un ſot livre. Mais, puiſque ces Meſſieurs ont parlé de la liberté que je me ſuis donnée de nommer, comme d'un attentat inoüi & ſans exemple, & que des exemples ne ſe peuvent pas mettre en rimes; il eſt bon d'en dire ici un mot, pour les inſtruire d'une choſe qu'eux ſeuls veulent ignorer, & leur faire voir, qu'en comparaiſon de tous mes Confreres les Satiriques j'ai eſté un Poëte fort retenu.

Et pour commencer par Lucilius inventeur de la Satire; quelle liberté, ou plûtoſt quelle licence, ne s'eſt-il point donnée dans ſes ouvrages? Ce n'eſtoit

pas seulement des Poëtes & des Auteurs qu'il attaquoit : c'estoit des gens de la premiere qualité de Rome : c'estoit des personnes consulaires. Cependant Scipion & Lelius ne jugerent pas ce Poëte, tout déterminé Rieur qu'il estoit, indigne de leur amitié, & vrai-semblablement dans les occasions ils ne lui refuserent pas leurs conseils sur ses écrits non plus qu'à Terence. Ils ne s'aviserent point de prendre le parti de Lupus & de Metellus, qu'il avoit joüez dans ses Satires, & ils ne crûrent pas lui donner rien du leur, en lui abandonnant tous les Ridicules de la Republique.

num Lælius, aut qui
Duxit ab oppreßâ meritum Carthagine nomen,
Ingenio offenſi aut læſo doluere Metello,
Famoſiſve Lupo cooperto verſibus?

En effet Lucilius n'épargnoit ni petits ni grands: & souvent des Nobles & des Patriciens, il descendoit jusqu'à la lie du peuple,

Primores populi arripuit, populumque tributim.

On me dira que Lucilius vivoit dans une Republique, où ces sortes de libertez

peuvent eſtre permiſes. Voions donc Horace qui vivoit ſous un Empereur, dans les commencemens d'une Monarchie, où il eſt bien plus dangereux de rire qu'en un autre temps. Qui ne nomme-t-il point dans ſes Satires? & Fabius le grand cauſeur, & Tigellius le fantaſque, & Naſidienus le ridicule, & Nomentanus le débauché, & tout ce qui vient au bout de ſa plume. On me répondra que ce ſont des noms ſuppoſez. O la belle réponſe! comme ſi ceux qu'il attaque, n'eſtoient pas des gens connus d'ailleurs: comme ſi l'on ne ſçavoit pas que Fabius eſtoit un Chevalier Romain qui avoit compoſé un livre de Droit: que Tigellius fut en ſon temps un Muſicien cheri d'Auguſte: que Naſidienus Rufus eſtoit un ridicule celebre dans Rome: que Caſſius Nomentanus eſtoit un des plus fameux débauchés de l'Italie Certainement il faut que ceux qui parlent de la ſorte, n'ayent pas fort leu les Anciens, & ne ſoient pas fort inſtruits des affaires de la cour d'Auguſte. Horace ne ſe contente pas d'appeller les gens par leur nom: il a ſi peur qu'on ne les méconnoiſſe, qu'il a ſoin de rapporter juſqu'à leur ſurnom, juſqu'au métier qu'ils faiſoient, juſqu'aux charges qu'ils avoient exercées. Voiez, par exemple, comme il

parle

parle d'Aufidius Luſcus Preteur de Fondi :

Fundos Aufidio Luſco Prætore libenter
Linquimus, inſani ridentes præmia Scribæ,
Prætextam & latum clavum, &c.

Nous abandonnaſmes, dit-il, *avec joie, le bourg de Fondi, dont eſtoit Preteur un certain Aufidius Luſcus, mais ce ne fut pas ſans avoir bien ri de ce Preteur, auparavant Commis, qui faiſoit le Senateur & l'homme de qualité.* Peut-on deſigner un homme plus preciſément, & les circonſtances ſeules ne ſuffiſoient-elles pas pour le faire reconnoiſtre ? On me dira peut-eſtre, qu'Aufidius eſtoit mort alors : mais Horace parle là d'un voiage fait depuis peu. Et puis comment mes Cenſeurs répondront-ils à cet autre paſſage ?

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona, dumque
Diffingit Rheni luteum caput : hæc ego ludo.

Pendant, dit Horace, *que ce Poëte enflé d'Alpinus égorge Memnon dans ſon Poëme, & s'embourbe dans la deſcription du Rhin, je me jouë en ces Satires.* Alpinus vivoit donc du temps qu'Horace ſe joüoit en

EPISTRE I.

AU ROI.

GRAND ROI, c'eſt vainement qu'abjurant la Satire
Pour toi ſeul deſormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arreſte ; inſenſé que fais-tu ?
Où vas-tu t'embarquer ? regagne les rivages.
Cette mer où tu cours eſt celebre en naufrages.
Ce n'eſt pas que ma main, cõme une autre *à ton char*,
GRAND ROI, ne pûſt lier *Alexandre* & *Ceſar*;
Ne pûſt, ſans ſe peiner, dans quelque ode inſipide,
T'exalter aux dépens, & *de Mars* & *d'Alcide*.

Te livrer *le Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de te ceder le *Nil*.
Mais pour te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit, qu'il faut ſortir de la route vulgaire.
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,
Phebus meſme auroit peur, s'il entroit ſur les rangs.
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes dégouſts juſtifier l'audace ;
Et ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je preſte aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce là cet Auteur, l'effroi de la Pucele,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele,
Ce Cenſeur, diront-ils, qui nous reformoit tous ?
Quoi ? ce Critique affreux n'en ſçait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Bizance*.
Sur les bords de *l'Euphrate* abattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban* ?
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées,
Se reveſtir encor de nos phraſes uſées ?
Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes triſtes vers admirateur unique,
Plaindre en les reliſant l'ignorance publique.

Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
Il est fâcheux, GRAND ROI, de se voir sans
Lecteur :
Et d'aller du recit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur * le sucre & la canelle.
Ainsi, craignant toûjours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent :
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, assis sur la bariere.
Malgré moi toutefois, un mouvement secret
Vient flater mon esprit qui se tait à regret.
Quoi ? dis-je, tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de l'Isle & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhein,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus serein.
Oüi, GRAND ROI, laissons-là les sieges, les batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et souvent sur tes pas marchant sans ton aveu
S'aille couvrir de sang, de poussiere, & de feu.

* Fameux Epicier,

A quoi bon, d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déja trop allumée.
Joüiſſons à loiſir du fruit de tes bien-faits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoi ces Elephans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tous preſts à quitter le rivage?
Diſoit au Roi Pyrrhus, un ſage Confident,
Conſeiller tres-ſenſé d'un Roi tres-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous:
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre: eſt-ce tout? La Sicile
Delà nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
En demeurez-vous là? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent & Carthage eſt conquiſe:
Les chemins ſont ouverts: qui peut nous arreſter?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout domter.
Nous allons traverſer les ſables de Libye;
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie;
Courir de là le Gange en de nouveaux païs;
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs;

BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE FIRENZE

Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
Alors, chez Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous défend de rire?
Le conſeil eſtoit ſage & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'écouter;
Mais à l'ambition d'oppoſer la prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.
Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le thrône endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'erreur parmi les Rois donne les premiers rangs;
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux temeraires.
Chaque climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Ceſars.
On a veu mille fois des fanges Mœotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roi vraiment Roi, qui ſage en ſes projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ſes Sujets,

Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
La terre conte peu de ces Rois bienfaisans.
Le Ciel à les former se prepare long-temps.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vid renaistre les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux:
Qui soûpiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bien-faits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
Mais, où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?
GRAND ROI, sans recourir aux histoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu desertant ses remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-mesme te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la paix une plus juste gloire?
Ce sont là les exploits que tu dois avoüer:
Et c'est par là, GRAND ROI, que je te veux loüer.
Assez d'autres, sans moi, d'un stile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide:

Iront de ta valeur effraïer l'univers,
Et camper devant Dôle au milieu des hyvers.
Pour moi loin des combats, sur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paisible.
Je peindrai les plaisirs en foule renaissans :
Les oppresseurs du Peuple à leur tour gemissans.
On verra par quels soins ta sage prévoiance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main reformés ;
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimés :
Du débris des Traitans ton épargne grossie :
Des subsides affreux la rigueur adoucie :
Le Soldat dans la paix sage & laborieux :
Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;
Et nos voisins frustrez de ces tributs serviles,
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantost je tracerai tes pompeux bâtimens,
Du loisir d'un Heros nobles amusemens.
J'entens déja fremir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.
Déja de tous costez la Chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
O que ta main par là va sauver de pupilles !
Que de sçavans plaideurs desormais inutiles !

Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux ?
L'Univers ſous ton regne a-t-il des mal-heureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brûlez où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROI, pourſui toûjours, aſſure leur repos.
Sans elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bientoſt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire
Envelope avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exemter de l'oubli du cercüeil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deüil.
En vain malgré les vents aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa patrie.
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer, tu fais de vains efforts.
Apollon te la doit : ouvre lui tes treſors.
En Poëtes fameux rens nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.

Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour toi dépoſerà la poſterité !
Pour moi, qui ſur ton nom, déja brûlant d'écrire
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour ta gloire aura-t-il ſon uſage:
Et comme tes exploits étonnant les Lecteurs
Seront à peine creus ſur la foi des Auteurs ;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour, pour les rendre croiables:
B*** qui dans ſes vers pleins de ſincerité
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité ;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'Hiſtoire.

EPISTRE II.

A MONSIEUR L'ABBE'

DES ROCHES.

Quoi bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des regles ennemies?
Penſe-tu qu'aucun d'eux veüille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient preſcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe.
Nos écrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens déja d'ici L*** furieux [terme.
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voions qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers
Aura plûtoſt rempli la page & le revers.
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime;
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,

Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice ?
Attens-tu qu'un Fermier payant quoi qu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part ?
Vas-tu, grand defenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe ?
Croi moi, dûſt Auſanet t'aſſurer du ſuccés,
Abbé n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice,
Qui toûjours aſſignans, & toûjours aſſignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Soûtenons bien nos droits : Sot eſt celui qui donne.
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons, dont un peré Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toi qui nourri bien en deça de l'Oiſe
As ſuccé la vertu Picarde & Champenoiſe;
Non, non, tu n'iras point ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe ;

Consulte moi d'abord ; & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voiageurs à jeun rencontrerent une huitre.
Tous deux la conteſtoient, lors que dans leur chemin
La Juſtice paſſa, la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice peſant ce droit litigieux
Demande l'huitre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux,
Et par ce bel arreſt terminant la bataille :
Tenés voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autrui nous vivons au Palais :
Meſſieurs, l'huitre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

EPISTRE III.

A MONSIEUR ARNAUD.

OUi, ſans peine au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnaud, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur deſille les yeux ?
Si toûjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle.
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper :
Mais un Demon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Lui dit : Si tu te rens, ſçais-tu ce qu'on va dire ?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur:
Lui peint de Charenton l'heretique douleur,
Et balançant Dieu meſme en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la verité naiſſante.

Des ſuperbes mortels, le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnaud, c'eſt la honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie,
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide
Qui prêche contre un Dieu, que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la verité qu'il voit:
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement,
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſerables joüets de noſtre vanité,
Faiſons au moins l'aveu de noſtre infirmité:
A quoi bon, quand la fiévre en nos arteres brûle,
Faire de noſtre mal un ſecret ridicule?
Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez,
Voſtre pouls inégal marche à pas redoublez:
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien vous dis-je. Répondra

Répondra ce malade à se taire obstiné.
Mais cependant voilà tout son corps cangrené.
Et la fiévre demain se rendant la plus forte,
Un benitier aux piés, va l'étendre à la porte.
Prevenons sagement un si juste malheur.
Le jour fatal est proche & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'instant que de grace il nous donne;
Hastons-nous; le temps fuit, & nous traîne avec soi.
Le moment où je parle est déja loin de moi.
Mais quoi? toûjours la honte en esclaves nous lie.
Oüi, c'est toi qui nous pers, ridicule folie.
C'est toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien sottement amoureux,
Et n'osant soupçonner sa femme d'imposture,
Au Demon par pudeur il vendit la Nature.
Helas! avant ce jour qui perdit ses Neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses vœux.
La faim aux animaux ne faisoit point la guerre.
Le blé, pour se donner sans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf pressé de l'éguillon
Traçast à pas tardifs un penible sillon.
La vigne offroit par tout des grapes toûjours pleines,
Et des ruisseaux de laict serpentoient dans les plaines.

Mais dés ce jour Adam déchu de ſon état
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il falut qu'au travail ſon corps rendu docile
Forçaſt la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets ;
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts :
La canicule en feu deſola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il falut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en meſme temps, la guerre, & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruïne :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infame gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors, conta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroiſtre.
La pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point veu de cœur ſi détaché
Qui par quelque lien ne tinſt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes !
Moi-meſme, Arnaud, ici qui te preſche en ces rimes,

Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi toûjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer;
Et meſme ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

EPISTRE IV.

AU ROI.

EN vain, pour te loüer, ma Muſe toûjours preſte,
Vingt fois de la Holande a tenté la conqueſte :
Ce païs, où cent murs n'ont pû te reſiſter,
GRAND ROI, n'eſt pas en vers ſi facile à domter.
Des Villes que tu prens les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres.
On a beau s'exciter : il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par tout de ſon nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut ſans fremir aborder Vvoerden ?
Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden ?

Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée
Oſeroit approcher des bords du Zuiderzée ?
Comment en vers heureux aſſieger Doëſbourg,
Zutphen, Vvagheninghen, Harderviick, Knotzẽbourg?
Il n'eſt Fort entre ceux que tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines :
Et par tout ſur le Vvhal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
Encor, ſi tes exploits moins grands & moins rapides
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides ;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y réver,
Par quelque coup de l'art nous pourriõs nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere ;
Pegaze s'effarouche & recule en arriere ;
Mon Apollon s'eſtonne, & Nimegue eſt à toi,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage ;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Le malheur ſera grand, ſi nous nous y noyons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt increiable,
Que la verité pure y reſſemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer,
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuier.

Vous ſçavez des grands vers les diſgraces tragiques:
Et ſouvent on ennuie en termes magnifiques.
Au pied du mont Adulle * entre mille roſeaux, * Montagne d'où le Rhin prend ſa ſource,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuié d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naiades craintives;
Qui toutes accourant vers leur humide Roi,
Par un recit affreux redoublent ſon effroi.
Il apprend qu'un Heros conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux flétri l'antique gloire.
Que Rimberg & Veſel terraſſez en deux jours
D'un joug déja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons veu, dit l'une, affronter la tempeſte
De cent foudres d'airain tournez contre ſa teſte.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, * dont l'inſolent paſſage * Jules Ceſar,
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.

Le Rhin tremble & fremit à ces triſtes nouvelles,
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait appris à couler ſous de nouvelles loix :
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée.
Ah ! periſſent mes eaux ! ou par d'illuſtres coups,
Montrons qui doit ceder des mortels ou de nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limoneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatricé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincele en ſes yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nuë
Du fameux Fort de Skinq prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses paſles defenſeurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de ſe defendre,
Attendent ſur des murs l'ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix ;
Grands arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que voſtre ame aux perils aguerrie
Soûtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Voſtre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin prés de Tolhus fend les flots écumeux.

Du

Du moins en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée ?
Allez, vils Combattans, inutiles Soldats,
Laissez-là ces mousquets trop pesans pour vos bras :
Et la faux à la main, parmi vos marescages ;
Allez couper vos joncs, & presser vos laictages.
Ou gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir.
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce discours d'un Guerrier que la colere enflâme
Ressuscite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en personne
Déja prest à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont * le premier dans les flots
S'avance soûtenu des regards du Heros.
Son courtier écumant sous son Maistre intrepide
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de prés : sous ce Chef redouté
Marche des Cuirassiers l'escadron indomté.
Mais déja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant L'Esdiguiere, *
Vivonne, Nantoüillet, & Coëslin, & Salart :
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.

* Monsieur le Comte de Guiche.

* Monsieur le Comte de Saux.

Vendoſme que ſoûtient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au meſme inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, Dambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant, trente legers vaiſſeaux
D'un trenchant aviron déja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpeſtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.
Déja du plomb mortel plus d'un Brave eſt atteint,
Sous les fougueux Courſiers l'onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempeſte orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe.
Mais LOUIS d'un regard ſçait bien-toſt la fixer.
Le deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-toſt avec Grammont courent Mars & Bellonne.
Le Rhin à leur aſpect d'épouvante friſſonne.
Quand pour nouvelle alarme à ſes eſprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſez:

Condé dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles :
Enguien de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui dés son enfance à la victoire instruit.
L'Ennemi renversé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-mesme cede au torrent qui l'entraîne,
Et seul, desesperé, pleurant ses vains efforts
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.
Du Fleuve ainsi domté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante :
Wurts l'espoir du païs, & l'appui de ses murs,
Wurts ... ah quel nom, GRAND ROI ! quel Hector que ce Wurts !
Sans ce terrible nom mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
Bien-tost on eut veu Skinq dans mes vers emporté
De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bien-tost.... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
Finissons, il est temps : aussi bien, si la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sçai pour sortir de porte qu'Hildesheim.
O ! que le Ciel soigneux de nôtre poësie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !

Bien-toſt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.
Quel plaiſir ! de te ſuivre aux rives du Scamandre :
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger, ſi les Grecs qui briſerent ſes tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſperer ma veine ?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles ;
Puis qu'ainſi dans deux mois tu prens quarante villes;
Aſſuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'atten dans deux ans au bord de l'Helleſpont.

EPISTRE V.

A MONSIEUR DE GUILLERAGUES.

Sprit né pour la Cour, & maiſtre
en l'art de plaire,
Guillerague, qui ſçais & parler & te taire,
Appren-moi, ſi je dois ou me taire ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater :
Quand mon eſprit plus jeune & prompt à s'irriter
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge amoureux de plus ſages plaiſirs

Bientoſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre,*
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.
Que d'une égale ardeur mille Auteurs animés
Aiguiſent contre moi leurs traits envenimés :
Que tout juſqu'à Pincheſne & m'inſulte & m'accable;
Aujourd'hui vieux Lion je ſuis doux & traitable :
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſés.
Ainſi que mes beaux jours, mes chagrins ſont paſſés.
Je ne ſens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laiſſe aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainſi donc Philoſophe à la raiſon ſoûmis,
Mes defauts deſormais, ſont mes ſeuls ennemis.
C'eſt l'erreur que je fuis : c'eſt la vertu que j'aime.
Je ſonge à me cõnoiſtre, & me cherche en moi-même.
C'eſt là l'unique étude où je veux m'attacher.
Que l'aſtrolabe en main, un autre aille chercher
Si le Soleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe :
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement ſeche pour concevoir,
Comment tout eſtant plein, tout a pû ſe mouvoir:
Ou que Bernier compoſe & le ſec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi ſur cette mer, qu'ici bas nous courons,
Je ſonge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons,

* A la quarante & unieme année.

A regler mes desirs, à prevenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous :
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval, pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?
Possedé d'un ennui, qu'il ne sçauroit domter,
Il craint d'estre à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est là ce qui l'emporte aux lieux où naist l'Aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs Auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde ?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde
Est ici, comme aux lieux où meurit le coco,
Et se trouve à Paris, de mesme qu'à Cusco. *
On ne le tire point des veines du Potose. *
Qui vit content de rien, possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins
Nous demandons au ciel ce qu'il nous faut le moins.

* Capitale du Perou.
* Montagne où sont les mines d'Argent.

O ! que ſi cet hyver, un rhûme ſalutaire
Gueriſſant de tous maux mon avare beau-pere
Pouvoit bien confeſſé l'étendre en un cercüeil,
Et remplir ſa maiſon d'un agreable deüil !
Que mon ame en ce jour de joye & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la dépenſe !
Diſoit, le mois paſſé, doux, honneſte & ſoûmis,
L'heritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour lui preparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La mort vient de ſaiſir le vieillard catherreux.
Voilà ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Déja, nouveau ſeigneur, il vante ſa nobleſſe.
Quoi-que fils de Meuſnier, encor blanc du moulin,
Il eſt preſt à fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare,
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Réveur, ſombre, inquiet, à ſoi-meſme ennuieux.
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraye origine,
Sur le mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte éblouït d'un bon-heur apparent.

L'argent, l'argent, dit-on ; Sans lui tout eſt ſterile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honneſte homme érige un ſcelerat.
L'argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe, qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce Fourbe ſans foi, ſans honneur & ſans ame ?
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en loüis bien contés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens, l'eſprit & le ſçavoir,
J'eſtime autant Patru, meſmes dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
Non que je ſois du gouſt de ce Sage * inſenſé, * Crates Philoſopho Cynique.
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je ſuis libre.
De la droite raiſon, je ſens mieux l'equilibre :
Mais je tiens qu'ici bas ſans faire tant d'appreſts,
La vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets ſi vagues ?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere ſoixante ans au travail appliqué

En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre ;
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.
La Famille en paſlit, & vit en fremiſſant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vid avec horreur une Muſe effrenée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il falut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer :
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre verité fut mon unique étude.
Dans ce métier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'euſt creu ? que pour moi le ſort dûſt ſe fléchir.
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Toûjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne purent, dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop : mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.

Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë,
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit lors que je dors, en ſurſaut me réveille;
Me dit: que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont deu ſe meriter.
C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi, dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis, ſur ce ſujet, ſatisfaire mon cœur;
Guilleragues, plain-toi de mon humeur legere:
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre-part que chez moi.

EPISTRE VI.

A MONSIEUR DE LAMOIGNON,

Avocat General.

OUi, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne eſt mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'eſt un petit Village, * ou plûtoſt un Hameau
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pié des monts que ſon flot vient laver
Void du ſein de ſes eaux vingt iſles s'élever
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres
D'une riviere ſeule, y forment vingt rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de ſaules non plantés,
Et de noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le village au deſſus forme un amphitheatre.
L'habitant ne connoiſt ni la chaux, ni le plaſtre,

* Hautile proche la Roche-Guion.

Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur ſeule un peu plus ornée
Se preſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord :
Et le mont la defend des outrages du Nord.
C'eſt là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt un livre en main errant dans les préries
J'occupe ma raiſon d'utiles reſveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un vers que je conſtrui,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poiſſon trop avide ;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table au retour propre & non magnifique
Nous preſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du B*** [ſain.
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt
La maiſon le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat * l'appetit l'aſſaizonne.

* Fameux Traiteur.

O fortuné ſéjour ! ô champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prés delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde !
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris,
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin abuſant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,
Chés vingt Juges pour lui j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chés le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi ſe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eſt fort en couroux :
P*** a mis au jour un livre contre vous,
Et chés le chapelier du coin de noſtre place
A l'entour d'un caſtor j'en ay leu la préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un écrit ſcandaleux ſous voſtre nom ſe donne.
D'un Paſquin qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.

Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont écoulés, depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume.
Toûjours depuis ce temps en proie aux ſots diſcours
Contre eux la verité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la Province une ſatire fade ;
D'un Plaiſant du païs inſipide boutade ?
Pour la faire courir on dit qu'elle eſt de moi :
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non, à d'autres, dit-il, on connoiſt voſtre ſtile.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien couſté ?
Ils ne ſont point de moi, Monſieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes étranges ?
Ah ! Monſieur, vos mépris vous ſervent de loüanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi toûjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon j'ai le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque evenement
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout reduire en poudre,
Et dans Valenciene eſt entré comme un foudre ;

Que

Que Cambrai des François l'épouvantable écueil
A veu tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer Naſſau par ſa défaite
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait, comme les vers chés vous s'en vont couler:
Dit d'abord un Ami qui veut me cageoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles
Croit que l'on fait les vers, cõme l'on prend les villes.
Mais moi dont le genie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçai que répondre à ce vain compliment,
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel qui du monde ignoré,
Vit content de ſoi-meſme en un coin retiré :
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée,
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul conte de ſon loiſir :
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nourris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers, & nos entraves ;
Du lecteur dédaigneux honorables eſclaves.

Du rang où noſtre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un fâcheux éclat, nous ne ſçaurions déchoir.
Le public enrichi du tribut de nos veilles
Croit qu'on doit ajoûter merveilles ſur merveilles.
Au comble parvenus il veut que nous croiſſions :
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroiſt, & moi-meſme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le viſage,
Déja moins plein de feu, pour animer ma voix,
J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois.
Ma Muſe qui ſe plaiſt dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus, par quel humeur ſauvage,
Tout l'Eſté loin de toi demeurant au village
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toi, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le merite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des loix.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie;

Que l'oppreſſeur ne montre un front audacieux,
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moi de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un reſveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moi donc ici, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-toſt ton Ami redoutant moins la ville
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Baville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappelant mon audace,
Apprenti Cavalier galoper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Polycrene * épand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons libres d'inquietude
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels ſont les biens veritables & faux:
Si l'honneſte homme en ſoi doit ſouffrir des defaux:
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide.

* Fontaine à une demi-lieuë de Baville, ainſi nommée par feu Monſeigneur le premier Preſident de Lamoignon.

C'eſt ainſi que chés toi tu ſçauras m'attacher.
Heureux ! ſi les Fâcheux promts à nous y chercher
N'y viennent point ſemer l'ennuieuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Baville attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Fâcheux arrivent trois volées
Qui du parc à l'inſtant aſſiegent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux !
Qui ſçait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux.

EPISTRE VII.

A MONSIEUR RACINE.

QUE tu ſçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur
Emouvoir, étonner, ravir un Spectateur !
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
N'a couſté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux étalé
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne croi pas toutefois, par tes ſçavans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs gagner tous les ſuffrages.
Si toſt que d'Apollon un genie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses Rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent,
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux
De ſes propres amis lui fait des envieux.

La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,
Faire au poids du droit ſens pezer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre obtenu par priere
Pour jamais ſous la tombe euſt enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits aujourd'hui ſi vantés
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes pieces
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecoüoient la teſte à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la ſcene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond acte.
L'un defenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux Marquis lui declarant la guerre
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-toſt que, d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'euſt rayé du nombre des humains;
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comedie avec lui terraſſée
En vain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Tel fut chés nous le ſort du Theatre Comique.
Toi donc, qui t'élevant ſur la Scene Tragique
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris,
Ceſſe de t'étonner, ſi l'Envie animée
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le Merite en repos s'endort dans la pareſſe:
Mais par les Envieux un genie excité
Au comble de ſon art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'élance.
Au Cid perſecuté, Cinna doit ſa naiſſance,
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-meſme, dont la gloire ici moins répanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la veuë,
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſoûmis
De bonne heure a pourveu d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin qui ſur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empeſche de broncher.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire ?
Que l'Auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Pourveu qu'ils ſçachent plaire au plus puiſſant des
Rois :
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois ;
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert, & Vivone,
Que la Rochefoucaut, Marſillac, & Pompone,
Et mille autres qu'iei je ne puis faire entrer,
A leurs traits delicats ſe laiſſent penetrer.
Et pleuſt au Ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier vouluſt leur donner ſon ſuffrage..
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,
Admirateurs zelés de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place, où Brioché preſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de P***.

EPISTRE VIII.

AU ROI.

GRand Roi, ceſſe de vaincre, ou
je ceſſe d'écrire.
Tu ſçais bien, que mon ſtile eſt né pour
la Satire:
Mais mon eſprit contraint de la deſavoüer
Sous ton regne étonnant ne veut plus que loüer.
Tantoſt, dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une ode.
Tantoſt, d'une Eneïde auteur ambitieux,
Je m'en forme déja le plan audacieux.
Ainſi toûjours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour deperir mon genie,
Et mes vers en ce ſtile, ennuieux, ſans appas,
Deshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.

Encor, si ta valeur à tout vaincre obstinée
Nous laissoit pour le moins respirer une année.
Peut-estre mon esprit promt à ressusciter,
Du temps qu'il a perdu sçauroit se r'aquiter.
Le Parnasse François non encor de tous crimes
Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.
Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.
Ton courage affamé de peril & de gloire
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un seul jour te void executer,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.
Que si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes Sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus.
Te voyant de plus prés je t'admire encor plus.
Dãs les nobles douceurs d'un sejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins heros qu'au milieu des alarmes.
De ton thrône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répans les bienfaits,
Tu sçais recompenser jusqu'aux Muses critiques.
Ah ! croi moi, c'en est trop. Nous autres Satiriques
Propres à relever les sottises du temps,
Nous sommes un peu nés, pour estre mécontens.

Noſtre Muſe ſouvent pareſſeuſe & ſterile
A beſoin pour marcher de colere & de bile.
Noſtre ſtile languit dans un remerciment: [gamment.
Mais, GRAND ROI, nous ſçavons nous plaindre éle-
O ! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Rois nés valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leurs tẽps ne preſtoiẽt que leur nom!
Que, ſans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine
Mais toûjours ſous ton regne il faut ſe récrier.
Toûjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à t'admirer ma critique forcée,
N'a plus en écrivant de maligne penſée,
Et mes chagrins ſans fiel & preſque évanoüis,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale * approuvée
Sans crainte de mes vers va la teſte levée.
La licence par tout regne dans les écrits.
Déja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits
Songe à nous redonner des poëmes Epiques,
S'empare des diſcours meſmes Academiques.
Perrin a de ſes vers obtenu le pardon :
Et la Scene françoiſe eſt en proye à P***

* La Pharſale de Brebeuf.

Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de tes faits le penible volume,
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que toi.
Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaiſir de le dire
Vint m'aprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime
Au ſort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROI, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du meſme prix.
J'ai peur que l'Univers, qui ſçait ma recompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance,
Et que par tes preſens mon vers decredité
N'ait moins de poids pour toi dans la poſterité.
Toutefois, je ſçai vaincre un remords qui te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?

Ah ! plûtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de genie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçût égayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius, *
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius, *
Il ſceut fléchir Glycere, il ſceut vanter Auguſte,
Et marquer ſur la lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au recit que pour toi, je ſuis preſt d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre,
Et déja mon vers coule à flots précipités :
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtés ?
Horace eut cent talens : mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizare.
Vous paſſés en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flateur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce diſcours, GRAND ROI, que pourroi-je répondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

* *Senateur Romain.*
* *Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon temps, & fort cheri d'Auguſte.*

EPISTRE IX.

A MONSEIGNEUR LE M. DE SEIGNELAY, SECRETAIRE D'ESTAT.

DAngereux Ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur
Preſt à porter ton nom, de *l'Ebre juſqu'au Gange*
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton eſprit promt à ſe revolter
S'échappe, & rompt le piege où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles,
Qui dans un vain ſonnet placés au rang des Dieux
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux,
Et fiers du haut étage, où Laſerre les loge,
Avalent ſans dégouſt le plus groſſier éloge.

Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
Non, que tu ſois pourtant de ces rudes eſprits
Qui regimbent toûjours, quelque main qui les flatte.
Tu ſouffres la loüange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les ſens.
Mais un Auteur novice à répandre l'encens
Souvent à ſon Heros, dans un bizare ouvrage,
Donne de l'encenſoir au travers du viſage:
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turene repouſſé.
Tout éloge impoſteur bleſſe une ame ſincere.
Si pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere,
Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La ſolide vertu, la vaſte intelligence,
Le zele pour ſon Roi, l'ardeur, la vigilance,
La conſtante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars,
Et, pouvant juſtement l'égaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene.
Ses yeux d'un tel diſcours foiblement éblouïs
Bientoſt dans ce tableau reconnoiſtroient LOUIS,
Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.

Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui,
Et ne s'aplaudit point des qualités d'autrui.
Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade,
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux.
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout, & meſmes dans la fable,
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité. [ces,
Sçais-tu, pourquoi mes vers ſont lûs dans les Provin-
Sont recherchés du Peuple, & receus chés les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agreables, nombreux,
Soient toûjours à l'oreille également heureux,
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y geſne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:
Que le Bien & le Mal y ſont priſés au juſte.
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguſte,
Et que mon cœur toûjours conduiſant mon eſprit
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi-meſme il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe,
Et mon vers, bien ou mal, dit toûjours quelque choſe.

C'eſt par là quelquefois que ma rime ſurprend.
C'eſt là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoûtien,
Et qui parlant beaucoup ne diſent jamais rien.
Mais peut-eſtre enyvré des vapeurs de ma Muſe
Moi-meſme en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt Eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par là le plus ſincere aſſés ſouvent déplaît.
Rarement un Eſprit oſe eſtre ce qu'il eſt.
Vois-tu cet Importun que tout le monde évite,
Cet Homme a toûjours fuir qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte, & pezant,
Il veut eſtre folâtre, évaporé, plaiſant.
Il s'eſt fait de la joye une loi neceſſaire,
Et ne déplaiſt enfin, que pour vouloir trop plaire.
La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débaraſſée
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée,

Le faux eſt toûjours fade, ennuieux, languiſſant :
Mais la Nature eſt vraye, & d'abord on la ſent.
C'eſt elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un Eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable.
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur.
Il ne veut plus parler que de rime & de proſe.
Des Auteurs décriés il prend en main la cauſe.
Il rit du mauvais gouſt de tant d'hommes divers,
Et va voir l'Opera, ſeulement pour les vers.
Voulant ſe redreſſer ſoi-meſme on s'eſtropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un ſçavoir affecté.
Rien n'eſt beau, je reviens, que par la verité. [plaire.
C'eſt par elle qu'on plaiſt, & qu'on peut long-temps
L'eſprit laſſe aiſément, ſi le cœur n'eſt ſincere.
En vain par ſa grimace, un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux,
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre,
Prenés le teſte-à-teſte, oſtés-lui ſon theâtre,

Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin tenebreux.
Son viſage eſſuié n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un eſprit aiſé qui ſe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaiſt d'autant plus, que plus il ſe découvre.
Mais la ſeule Vertu peut ſouffrir la clarté.
Le Vice toûjours ſombre aime l'obſcurité.
Pour paroiſtre au grand jour, il faut qu'il ſe déguiſe.
C'eſt lui qui de nos mœurs a banni la franchiſe.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé,
Et ne trompant jamais, n'eſtoit jamais trompé.
On ne connoiſſoit point la ruſe & l'impoſture.
Le Normand meſme alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore arangeant le diſcours
N'avoit d'un art menteur enſeigné les détours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains faciles à ſeduire
L'abondance eut donné le loiſir de ſe nuire.
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha pour plaire un viſage emprunté.
Pour éblouïr les yeux la Fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe inſolente.
L'or éclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis,
Et la laine & la ſoye en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.

La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes laqs tous les matins,
Et mettant la ceruſe, & le plâtre en uſage
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la Bonne-foi.
Le Courtizan n'eut plus de ſentimens à ſoi.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie,
On vid par tout regner la baſſe flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs
Diffama le papier par ſes propos menteurs.
De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où toûjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Nè crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraye,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraye.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais écouter,
Et ſans crainte à tes yeux, on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aler chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toi des verités connuës:

Décrire ton eſprit ami de la raiſon,
Ton ardeur pour ton Roi puiſée en ta maiſon,
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe,
Ta probité ſincere, utile, officieuſe.
Tel, qui hait á ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin void tracer ſes veritables traits.
Condé meſmes Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flateurs redoutable
Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit pinceau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau:
Et dans Seneſſe en feu contemplant ſa peinture
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuieux.
Il auroit beau crier; *Premier Prince du monde,* *
Courage ſans pareil, lumiere ſans ſeconde,
Ses vers jettés d'abord, ſans tourner le feüillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet. *

* *Commencemens du Poëme de Charlemagne.*
* *Fameux valet de pié de Monſeigneur le Prince.*

Fin des Epiſtres.

LETTRE

LETTRE
A MONSEIGNEUR LE DUC
DE VIVONE
SUR SON ENTRE'E
dans le Fare de Meſſine.

MONSEIGNEUR,

Sçavés-vous bien qu'un des plus ſeurs moyens pour empeſcher un homme d'eſtre plaiſant, c'eſt de lui dire; Je veux que vous le ſoiés? Depuis que vous m'avés defendu le ſerieux, je ne me ſuis jamais ſenti ſi grave, & je ne parle plus que par ſentences. Et d'ailleurs voſtre derniere action a quelque choſe de ſi grand, qu'en verité je ferois conſcience de vous en écrire autrement qu'en ſtile heroïque. Cependant je ne ſçaurois me reſoudre à ne vous pas obeïr en

tout ce que vous m'ordonnés. Ainſi dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un ſerieux fade, ou de vous ennuier par une méchante plaiſanterie. Enfin, mon Apollon m'a ſecouru ce matin, & dans le temps que j'y penſois le moins, m'a fait trouver ſur mon chevet deux Lettres, qui au defaut de la mienne pourront peut-eſtre vous amuſer agreablement. Elles ſont datées des champs Elysées. L'une eſt de Balzac, & l'autre de Voiture, qui tous deux charmés du recit de voſtre dernier Combat, vous écrivent de l'autre monde, pour vous en feliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoiſtrés aiſément à ſon ſtile qui ne ſçauroit dire ſimplement les choſes, ni deſcendre de ſa hauteur.

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Le bruit de vos actions reſſuſcite les Morts. Il réveille des gens endormis depuis trente années, & condamnés à un ſommeil eternel. Il fait parler le ſilence meſme. La belle! l'éclatante! la glorieuſe conqueſte que vous avés faite ſur les Ennemis de la France! Vous avés redonné le pain à une Ville qui a accoûtumé de le fournir à

toutes les autres. Vous avés nourri la mere nourrice de l'Italie. Les tonnerres de cette flotte qui vous fermoit les avenuës de son port, n'ont fait que saluer vostre entrée. Sa resistance ne vous a pas arrêté plus long-temps qu'une reception un peu trop civile. Bien loin d'empêcher la rapidité de vostre course, elle n'a pas seulement interrompu l'ordre de vôtre marche. Vous avés contraint à sa veuë le Sud & le Nord de vous obeïr. Sans châtier la mer comme Xerxés, vous l'avés renduë disciplinable. Vous avés plus fait encore, vous avés rendu l'Espagnol humble. Aprés cela que ne peut-on point dire de vous ? Non, la Nature, je dis la Nature encore jeune & du temps qu'elle produisoit les Alexandres & les Césars, n'a rien produit de si grand que sous le regne de Louis quatorziéme. Elle a donné aux François sur son declin ce que Rome n'a pas obtenu d'elle dans sa plus grande maturité. Elle a fait voir au monde dans vostre siecle en corps & en ame, cette valeur parfaite, dont on avoit à peine entrevû l'idée dans les Romans & dans les Poëmes Heroïques. N'en déplaise à un de vos Poëtes, il n'a pas raison d'écrire, qu'au-de-là du Cocyte le merite n'est plus connu. Le vostre, MONSEIGNEUR, est vanté ici d'une

commune voix des deux côtés du Styx. Il fait ſans ceſſe reſſouvenir de vous dans le ſejour meſmes de l'oubli Il trouve des partizans zelés dans le païs de l'indifference. Il met l'Acheron dans les intereſts de la Seine. Diſons plus, il n'y a point d'Ombre parmi nous ſi prevenuë des principes du Portique, ſi endurcie dans l'École de Zenon, ſi fortifiée contre la joie & contre la douleur, qui n'entende vos loüanges avec plaiſir, qui ne batte des mains, qui ne crie, miracle ! au moment que l'on vous nomme, & qui ne ſoit preſte de dire avec voſtre Malherbe,

A la fin c'eſt trop de ſilence
En ſi beau ſujet de parler.

Pour moi, MONSEIGNEUR, qui vous conçois encore beaucoup mieux, je vous medite ſans ceſſe dans mon repos ; je m'occupe tout entier de voſtre idée, dans les longues heures de noſtre loiſir : je crie continuellement, le grand Perſonnage ! & ſi je ſouhaite de revivre, c'eſt moins pour revoir la lumiere, que pour joüir de la ſouveraine felicité de vous entretenir, & de vous dire de bouche avec combien de reſpect je ſuis de toute l'étenduë de mon ame,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur BALZAC.

Je ne ſçai, MONSEIGNEUR, ſi ces violentes exagerations vous plairont, & ſi vous ne trouverés point que le ſtile de Balzac s'eſt un peu corrompu dans l'autre Monde. Quoi qu'il en ſoit, jamais à mon avis il n'a prodigué ſes hyperboles plus à propos. C'eſt à vous à en juger. Mais auparavant lisés, je vous prie, la Lettre de Voiture;

MONSEIGNEUR,

Aux champs Elysées 2. Juin.

Bien que nous autres Morts ne prenions pas grand intereſt aux affaires des Vivans, & ne ſoyons pas trop portés à rire, je ne ſçaurois pourtant m'empécher de me réjoüir des grandes choſes que vous faites au deſſus de noſtre teſte. Serieuſement, vôtre dernier combat fait un bruit de Diable aux Enfers. Il s'eſt fait entendre dans un lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner, & a fait connoiſtre voſtre gloire dans un païs où l'on ne connoiſt point le Soleil. Il eſt venu ici un bon nombre d'Eſpagnols qui y eſtoient, & qui nous en ont appris le détail. Je ne ſçai pas pourquoi on veut faire paſſer les gens de leur nation pour fanfarons. Ce ſont, je vous aſſure, de fort bonnes gens, & le Roi depuis quelque temps nous les envoye ici fort doux & fort honneſtes. Sans mentir, MONSEIGNEUR,

vous avés bien fait des voſtres depuis peu. A voir de quel air vous courés la Mer Mediterranée, il ſemble qu'elle vous appartienne toute entiere. Il n'y a pas à l'heure qu'il eſt dans toute ſon étenduë un ſeul Corſaire en ſeureté ; & pour peu que cela dure, je ne voi pas dequoi vous voulés que Thunis & Alger ſubſiſtent. Nous avons ici les Céſars, les Pompées, & les Alexandres. Ils trouvent tous que vous avés aſſés attrapé leur air dans vôtre maniere de combatre. Sur tout Céſar vous trouve tres-Céſar. Il n'y a pas juſqu'aux Alarics, aux Genſerics, aux Theodorics, & à tous ces autres Conquerans en *ics* qui ne parlent fort bien de voſtre action: & dans le Tartare même, je ne ſçai ſi ce lieu vous eſt connu, il n'y a point de diable, MONSEIGNEUR, qui ne confeſſe ingenûment, qu'à la teſte d'une armée vous eſtes beaucoup plus diable que lui. C'eſt une verité dont vos ennemis tombent d'accord. Neanmoins à voir le bien que vous avés fait à Meſſine, j'eſtime pour moi, que vous tenés plus de l'Ange que du Diable : hors que les Anges ont la taille un peu plus legere que vous, & n'ont point le bras en écharpe. Raillerie à part, l'Enfer eſt extrémement déchainé en voſtre faveur. On ne trouve qu'une choſe à redire à voſtre conduite; c'eſt le peu de ſoin que vous prenés

quelquefois de voſtre vie. On vous aime aſſés en ce païs-ci, pour ſouhaiter de ne vous y point voir. Croiés moi, MONSEIGNEUR, je l'ai déja dit en l'autre Monde, C'eſt fort peu de choſe qu'un Demidieu, quand il eſt mort. Il n'eſt rien tel que d'eſtre vivant. Et pour moi, qui ſçais maintenant par experience ce que c'eſt que de ne plus eſtre ; je fais ici la meilleure contenance que je puis ; Mais, à ne vous rien celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fuſt-ce que pour avoir le plaiſir de vous y voir. Dans le deſſein mêmes que j'ai de faire ce voyage, j'ai déja envoyé pluſieurs fois chercher les parties de mon corps, pour les raſſembler : mais je n'ai jamais pû ravoir mon cœur, que j'avois laiſſé en partant à ces ſept Maîtreſſes que je ſervois, comme vous ſçavés, ſi fidelement toutes ſept à la fois. Pour mon eſprit, à moins que vous ne l'ayés, on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus dans le monde. A vous dire le vrai, je vous ſoupçonne un peu d'en avoir aumoins l'enjoûment. Car on m'a rapporté ici quatre ou cinq mots de vôtre façon que je voudrois de tout mon cœur avoir dits, & pour leſquels je donnerois volontiers le panegyrique de Pline & deux de mes meilleures Lettres. Suppoſé donc que vous l'ayés, je vous prie de me le renvoyer au plûtoſt. Car en verité, vous ne ſçauriés

croire quelle incommodité c'eſt, que de n'avoir pas tout ſon eſprit. Sur tout lors qu'on écrit à un homme comme vous. C'eſt ce qui fait que mon ſtile aujourd'hui eſt ſi changé. Sans cela vous me verriés encore rire comme autrefois avec mon Compere le Brochet, & je ne ſerois pas reduit à finir ma Lettre trivialement, comme je fais, en vous diſant que je ſuis

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſerviteur VOITURE.

Voila les deux Lettres telles que je les ai receuës. Je vous les envoye écrites de ma main: parce que vous auriés eu trop de peine à lire les caracteres de l'autre monde, ſi je vous les avois envoyées en original. N'allés donc pas vous figurer, MONSEIGNEUR, que ce ſoit ici un pur jeu d'eſprit & une imitation du ſtile de ces deux Ecrivains. Vous ſçavés bien que Balzac & Voiture ſont deux hommes inimitables. Quand il ſeroit vrai pour tant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je ſi grand tort? & ne devroit-on pas au contraire m'eſtimer d'avoir trouvé cette adreſſe pour vous faire lire des loüanges que vous n'auriés jamais ſouffertes autrement? En un mot pourois-je mieux faire voir avec quelle ſincerité & quel reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre, &c.

L'ART

L'ART
POËTIQUE
EN VERS.

A. Paillet In. et delin.
Vallet Sculp.

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

C'Est en vain qu'au Parnasse un temeraire Auteur
Pense de l'Art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrete,
Si son astre en naissant ne l'a formé Poëte.
Dans son genie estroit il est toûjours captif.
Pour lui Phebus est sourd, & Pegaze est retif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur perilleuse
Courés du bel esprit la carriere épineuse,
N'allés pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour genie une amour de rimer.

Craignés d'un vain plaisir les trompeuses amorces ;
Et consultés long-temps vostre esprit & vos forces.
La nature fertile en Esprits excellens,
Sçait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme:
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits :
Racan, chanter Philis, les Bergers, & les bois.
Mais souvent un Esprit qui se flate, & qui s'aime,
Méconnoist son genie, & s'ignore soi-mesme.
Ainsi * Tel autrefois, qu'on vid avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante,
Et poursuivant Moïse au travers des deserts,
Court avec Pharaon se noier dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite ou plaisant, ou sublime,
Que toûjours le Bon sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,
La Rime est une esclave, & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë,
L'esprit à la trouver aisément s'habituë,
Au joug de la Raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gesner, la sert & l'enrichit.

* Saint Amant. Moïse Sauvé.

Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper, le ſens court aprés elle.
Aimés donc la Raiſon. Que toûjours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La plûpart emportés d'une fougue inſenſée
Toûjours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.
Evitons ces excés. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon ſens : mais pour y parvenir
Le chemin eſt gliſſant & penible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-toſt on ſe noye.
La Raiſon pour marcher n'a ſouvent qu'une voye.
Un Auteur quelquefois trop plein de ſon objet
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me proméne aprés de terraſſe en terraſſe :
Ici s'offre un perron, là regne un corridor,
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or :
Il conte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales. *Vers de ſenderi.*
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.

Fuiés de ces Auteurs l'abondance ſterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop, eſt fade & rebutant.
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçeut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers eſtoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'eſtre long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé, mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du Public meriter les amours ?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toûjours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nés pour nous ennuier
Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes vers ſçait d'une voix legere
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere !
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi-que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, pleut par ſa nouveauté.

On ne vid plus en vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes,
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aiſée,
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon,
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſoüille voſtre ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage,
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brebeuf,
Meſme en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives
Prenés mieux voſtre ton. Soiés ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agreable ſans fard.
N'offrés rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayés pour la cadence une oreille ſevere.
Que toûjours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche, en marque le repos.

Gardés qu'une voyele à courir trop haſtée,
Ne ſoit d'une voyele en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuiez des mauvais ſons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſçût le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débroüiller l'art confus de nos vieux Romaneiers,
Marot bien-toſt aprés fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades,
A des refrains reglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre methode
Reglant tout, broüilla tout, fit un art à ſa mode:
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin:
Mais ſa Muſe en François parlant Grec & Latin,
Vid dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pedanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce temps ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-toſt commence à ſe détendre,
Et de vos vains diſcours promt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre idée eſt plus, ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

Sur tout, qu'en vos écrits la Langue reverée
Dans vos plus grands excez vous ſoit toûjours ſacrée.
En vain vous me frappés d'un ſon melodieux ;
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux.
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux Soleciſme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toûjours, quoi qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillés à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant
Marque moins, trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau qui ſur la molle arene
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage
Vingt fois ſur le meétier remettez voſtre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillẽt,
Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;

Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties :
Que jamais du ſujet le diſcours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la cenſure publique?
Soyez-vous à vous-meſme un ſevere Critique.
L'Ignorance toûjours eſt preſte à s'admirer.
Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Auteur :
Mais ſçachez de l'Ami, diſcerner le Flateur.
Tel vous ſemble aplaudir, qui vous raille & vous joüe.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.
Un Flateur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend, le fait extazier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe,
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe,
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cét air impetueux.
Un ſage Ami toûjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangez.

Il reprime des mots l'ambitieuſe emphaze.
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phraze.
Voſtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers un Auteur intraitable
A les proteger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah ! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid,
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaiſt pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toûjours conſtant à ne ſe point dédire ;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer ;
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Auſſi-toſt il vous quitte, & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Auteurs,
Noſtre ſiecle eſt fertile en ſots Admirateurs,

Et ſans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a chez les Courtiſans
De tout temps rencontré de zelez partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toûjours un plus Sot qui l'admire.

CHANT II.

TELLE qu'une Bergere, au plus beau jour de feſte,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa teſte,
Et ſans méler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens.
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclater ſans pompe une élegante Idylle :
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers preſomptueux.
Il faut que ſa douceur flate, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile un Rimeur aux abois
Jette là de dépit la flûte & le haubois,
Et follement pompeux, dans ſa verve indiſcrete,
Au milieu d'une eglogue entonne la trompete.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roſeaux,
Et les Nymphes d'effroi ſe cachent ſous les eaux.

Au

Au contraire, cet Autre abject en ſon langage
Fait parler ſes Bergers, comme on parle au village.
Ses vers plats & groſſiers dépoüillez d'agrément,
Toûjours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard ſur ſes *pipeaux ruſtiques*
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,
Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierot, & Phylis en Thoinon.
Entre ces deux excés la route eſt difficile.
Suivés, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les Graces dictez
Ne quittent point vos mains jour & nuit feüilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre.
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux Bergers,
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce,
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois. Virg. Ecl. 4.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,

La plaintive Elegie en longs habits de deüil
Sçait les cheveux épars gemir sur un cercueil.
Elle peint des Amans la joie, & la tristesse,
Flate, menace, irrite, appaise une Maistresse:
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'estre Poëte, il faut estre amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muse forcée
M'entretient de ses feux toûjours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis
S'érigent, pour rimer, en Amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ils ne sçavent jamais que se charger de chaînes,
Que benir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereler les sens & la raison.
Ce n'estoit pas jadis, sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictoit les vers que soûpiroit Tibule:
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'Elegie.
L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Pise, elle ouvre la bariere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la cariere,

Mene Achille ſanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louïs.
Tantoſt comme une Abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage :
Elle peint les feſtins, les danſes, & les ris,
Vante un baiſer cueilli ſur les lévres d'Iris.
Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice, Horat. Ode 13. liv. 2.
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'art. [que
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmati-
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique :
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des temps.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que l'Iſle ſoit renduë,
Et que leur vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les rempars de Courtrai.
Apollon de ſon feu leur fut toûjours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizare
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix ;
Voulut, qu'en deux Quatrains de meſure pareille
La Rime avec deux ſons frappaſt huit fois l'oreille,

Et qu'enſuite, ſix vers artiſtement rangez
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-meſme en meſura le nombre & la cadence:
Defendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſaſt s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans defauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver,
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt toûjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent, qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe.

Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-meſme en fut frappé.
La Tragedie en fit ſes plus cheres delices.
L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.
Un Heros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer,
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.
On vid tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toûjours deux viſages divers.
La proſe la receut auſſi bien que les vers.
L'Avocat au Palais en heriſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux,
La chaſſa pour jamais des diſcours ſerieux,
Et dans tous ces écrits la declarant infame,
Par grace lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que ſa fineſſe éclatant à propos
Roulaſt ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les deſordres ceſſerent.
Toutefois à la cour les Turlupins reſterent,
Inſipides Plaiſans, bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſiers partiſans ſurannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine
Sur un mot en paſſant ne joüe & ne badine;

Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccés :
Mais fuiez ſur ce point un ridicule excés,
Et n'allés pas toûjours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau né Gaulois a la naïveté.
La Balade aſſervie à ſes vieilles maximes
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe, & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir :
Aux vices des Romains preſenta le miroir :
Vangea l'humble Vertu, de la Richeſſe altiere,
Et l'honeſte Homme à pié, du Faquin en litiere.
Horace à cette aigreur meſla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément :
Et, malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Pût entrer dans un vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvenal élevé dans les cris de l'Ecole
Pouſſa juſqu'à l'excés ſa mordante hyperbole.

Ses ouvrages tout pleins d'affreuſes veritez
Etincellent pourtant de ſublimes beautez :
Soit que ſur un écrit arrivé de Caprée Satire 10.
Il briſe de Sejan la ſtatuë adorée :
Soit qu'il faſſe au Conſeil courir les Senateurs, Satire 4.
D'un Tyran ſoupçonneux, paſles adulateurs :
Ou que, pouſſant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Meſſaline. Satire 6.
Ses écrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maiſtres ſçavans diſciple ingenieux
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles,
Dans ſon vieux ſtile encore a des graces nouvelles.
Heureux ſi ſes Diſcours craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où frequentoit l'Auteur.
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'alarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin dans les mots brave l'honeſteté :
Mais le lecteur François veut eſtre reſpecté :
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et fuis un effronté qui préche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,

Agreable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroiſt en marchant;
La liberté Françoiſe en ſes vers ſe déploie.
Cet enfant de plaiſir veut naiſtre dans la joie.
Toutefois n'allés pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'atheïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Greve.
Il faut meſme en chanſons du bon ſens & de l'art;
Mais pourtant on a veu le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiere,
Et fournir ſans genie un couplet à Lo ***
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardés qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette
Au méme inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-toſt imprimant ſes ſottes reſveries,
Il ne ſe fait graver au devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de N'anteüil.

CHANT III.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau delicat l'artifice agreable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragedie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs,
D'Oreſte parricide exprima les alarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre épris,
Venés en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulés-vous ſur la ſcene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toûjours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez ?
Que dans tous vos diſcours la paſſion émuë
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.

Si d'un beau mouvement l'agreable fureur
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*,
Ou n'excite en noſtre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une ſcene ſçavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiedir
Un Spectateur toûjours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher:
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dés les premiers vers l'action preparée
Sans peine du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer,
Et qui débroüillant mal une penible intrigue
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinaſt ſon nom,
Et diſt: je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez toſt expliqué.
Que le Lieu de la ſcene y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans peril, delà les Pirenées
Sur la ſcene en un jour renferme des années,

Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.
Mais nous que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage :
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Theatre rempli.
Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroiable.
Le Vrai peut quelquefois n'eſtre pas Vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moi ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expoſe.
Les yeux en le voïant ſaiſiroient mieux la choſe :
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble toûjours croiſſant de ſcene en ſcene
A ſon comble arrivé ſe débroüille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frapé,
Que lors qu'en un ſujet d'intrigue envelopé,
D'un ſecret tout à coup la verité connuë
Change tout, donne a tout une face imprevuë.
La Tragedie informe & groſſiere en naiſſant
N'eſtoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc eſtoit le prix.
Theſpis fut le premier qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie.
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages,
D'un Maſque plus honneſte habilla les viſages,
Sur les ais d'un theatre en public exhauſſé,
Fit paroiſtre l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des vers trop rabotteux polit l'expreſſion,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos devots Ayeux le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et ſottement zelée en ſa ſimplicité
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu, par pieté.
Le ſçavoir à la fin diſſipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.

On chaſſa ces Docteurs preſchans ſans miſſion.
On vid renaiſtre Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de muſique.
Bien-toſt l'Amour fertile en tendres ſentimens
S'empara du Theatre, ainſi que des Romans.
De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignés donc, j'y conſens, les Heros amoureux:
Mais ne m'en formés pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Tyrſis & Philene.
N'allés pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'amour ſouvent de remors combattu
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Heros de Roman fuiés les petiteſſes: [ſes.
Toutefois aux grands cœurs donnés quelques foibleſ-
Achille déplairoit moins boüillant & moins promt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marqués dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoiſt la nature.
Qu'il ſoit ſur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intereſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere.
Conſervés à chacun ſon propre caractere.

Des Siecles, des Païs, étudiés les mœurs.
Les climats sont souvent les diverses humeurs.
Gardés donc de donner, ainsi que dans Clelie,
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie,
Et, sous des noms Romains faisant nostre portrait,
Peindre Caton galant & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assés qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la Scene demande une exacte raison.
L'étroite bienseance y veut estre gardée.
D'un nouveau Personnage inventés-vous l'idée?
Qu'en tout avec soi-mesme il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, sans y penser, un Escrivain qui s'aime,
Forme tous ses Heros semblables à soi-mesme.
Tout a l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon.
Calprenede & Juba * parlent du mesme ton.
Heros de la Tragedie.
La nature est en nous plus diverse & plus sage.
Chaque passion parle un different langage.
La Colere est superbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troye en flamme Hecube desolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,

Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Declamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiés.
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriés.
Ces grãds mots dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.
Le Theatre fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conqueſtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toûjours preſtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie;
Que tantoſt il s'éleve, & tantoſt s'humilie:
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fecond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agreables, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes vers de merveille en merveille;
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
De ſon ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragedie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,

Senecque Tragique Traduit &c.

Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage :
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le tonnerre :
C'eſt Jupiter armé pour effraier la Terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'eſt Neptune en couroux qui gourmande ſes flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe :
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi, dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toûjours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux par le vent écartés
Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon conſtante en ſon averſion
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion :
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinés les priſons d'Eolie :

Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air;
Délivre les vaisseaux, des Syrtes les arrache;
C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache:
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur:
La Poësie est morte, ou rampe sans vigueur:
Le Poëte n'est plus qu'un Orateur timide,
Qu'un froid Historien d'une Fable insipide.
C'est donc bien vainement que nos Auteurs deceus,
Banissant de leurs vers ces ornemens receus,
Pensent faire agir Dieu, ses Saints, & ses Prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrestien les mysteres terribles
D'ornemens égayés ne sont point susceptibles.
L'Evangile à l'esprit n'offre de tous costés
Que penitence à faire, & tourmens meritez:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Mesme à ses veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à presenter aux yeux,
Que le Diable toûjours heurlant contre les Cieux;
Qui de vostre Heros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire?

Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccés.
Je ne veux point ici lui faire ſon procés:
Mais quoi que noſtre Siecle à ſa gloire publie,
Il n'eut point de ſon Livre illuſtré l'Italie;
Si ſon ſage Heros toûjours en oraiſon,
N'euſt fait que mettre enfin Sathan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede, & ſa Maiſtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet Chrétien,
Un Auteur follement idolâtre & Payen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la Fable emploier la figure,
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'oſter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux,
D'empeſcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-toſt ils defendront de peindre la Prudence:
De donner à Themis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.

Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur :
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur,
Et n'allons point parmi nos ridicules ſonges,
Du Dieu de verité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'eſprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers,
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idomenée,
Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand !
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.
Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant ; en vertus magnifique.
Qu'en lui, juſqu'aux defauts, tout ſe montre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre ouïs :
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre, ou Louïs,
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul couroux d'Achille avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Soiez vif & preſſé dans vos narrations.
Soiez riche & pompeux dans vos deſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des vers étaler l'élegance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers
Et peignant au milieu de leurs flots entr'ouverts
Les poiſſons ébahis les regardent paſſer. Moyſe Sauvé. L'Hebreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maiſtres,
Met pour le voir paſſer les poiſſons aux feneſtres.
Peint le petit Enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'eſt arreſter la veuë.
Donnez à voſtre ouvrage une juſte étenduë.
Que le debut ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord ſur Pegaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
Alaric, l. 1. *Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.*
Que produira l'Auteur, aprés tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet Homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu :
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-toſt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles,
De Styx, & d'Acheron peindre les noirs torrens,
Et déja les Cèſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez voſtre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant,
Et je hais un Sublime ennuieux & peſant.
J'aime mieux Arioſte & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toûjours froids & melancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire af-
Si les Graces jamais leur déridoient le front.]front
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture.
Son livre eſt d'agrémens un fertile treſor.
Tout ce qu'il a touché, ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoi-meſme & s'arrange & s'explique.

Tout, ſans faire d'apreſts, s'y prepare aiſément.
Chaque vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes écrits, mais d'une amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
Un Poëme excellent où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins, & ce penible ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la trompette heroïque.
Sa Muſe déreglée, en ſes vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds,
Et ſon feu dépourveu de ſens & de lecture
S'eſteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le Public promt à le mépriſer
De ſon merite faux le veut deſabuſer:
Lui-meſme applaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile au prix de lui n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le ſiecle ſe rebelle,
A la poſterité d'abord il en appelle.

Mais attendant qu'ici le Bon ſens de retour
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin cachez à la lumiere
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos,
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.
Des ſuccés fortunez du ſpectacle tragique,
Dans Athenes nâquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtila le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une bouffonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie.
On vid, par le public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joüé,
Et Socrate par lui dans *un chœur de Nuées*, *Les Nuées Comedie d'Ariſtoph.*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat, des lois emprunta le ſecours,
Et rendant par edit les Poëtes plus ſages,
Defendit de marquer les noms ni les viſages.
Le Theatre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur,
Sans fiel & ſans venin ſceut inſtruire & reprendre,
Et plût innocemment dans les vers de Ménandre,

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir
S'y vid avec plaiſir, on crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un Fat finement exprimé
Méconnut le portrait ſur lui-meſme formé.
Que la Nature donc ſoit voſtre étude unique,
Auteurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.
Quiconque void bien l'Hõme, & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a penetré le fond:
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honneſte Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une ſcene heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Preſentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La Nature feconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de differens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroiſtre:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoiſtre.
Le Temps qui change tout, chãge auſſi nos humeurs.
Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune Hõme toûjours boüillant dans ſes caprices
Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices;

Un

Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Retif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus meur, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprés des Grands, s'intrigue, ſe ménage,
Contre les coups du ſort, ſonge à ſe maintenir,
Et loin dans le preſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe,
Garde, non pas pour ſoi, les treſors qu'elle entaſſe,
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé,
Toûjours plaint le preſent, & vante le paſſé,
Inhabile aux plaiſirs, dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toûjours en modeles fertile.
C'eſt par là que Moliere illuſtrant ſes écrits
Peut-eſtre de ſon Art eut remporté le prix;
Si moins ami du peuple en ſes doctes peintures,
Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté pour le bouffon, l'agreable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où * Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.

* Comedie de Moliere.

Le Comique ennemi des soûpirs & des pleurs
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs :
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.
Il faut que ses Acteurs badinent noblement :
Que son nœud bien formé se dénouë aisément :
Que l'Action marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une Scene vuide :
Que son stile humble & doux se releve à propos,
Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées ;
Et les scenes toûjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du Bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air, un Pere dans Terence
Vient d'un Fils amoureux gourmander l'imprudence.
De quel air cet Amant écoute ses leçons,
Et court chez sa Maistresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime sur le Theatre un agreable Auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaist par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaisant, à grossiere équivoque,

Qui pour me divertir n'a que la saleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux treteaux monté,
Amusant le Pont-neuf de ses sornetes fades,
Aux Laquais assemblez joüer ses Mascarades.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
Lui seul y fit long-temps la publique misere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.
Le rhûme à son aspect se change en pleuresie;
Et par lui la migraine est bien-tost phrenesie.
Il quitte enfin la ville en tous lieux detesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté
Le mene en sa maison de superbe structure;
C'estoit un riche Abbé fou de l'architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet art:
Déja de bâtimens parle comme Mansard:
D'un salon qu'on éleve il condamne la face:
Au vestibule obscur, il marque une autre place;

Approuve l'eſcalier tourné d'autre façon:
Son Ami le conçoit & mande ſon Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & ſe corrige.
Enfin, pour abreger un ſi plaiſant prodige,
Noſtre Aſſaſſin renonce à ſon art inhumain,
Et deſormais la régle & l'équierre à la main,
Laiſſant de Galien la ſcience ſuſpecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple eſt pour nous un precepte excellent.
Soiez plûtoſt Maçon, ſi c'eſt voſtre talent,
Ouvrier eſtimé dans un art neceſſaire,
Qu'Ecrivain du commun & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre Art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs:
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrés du mediocre au pire.
Les vers ne ſouffrent point de mediocre Auteur
Ses écrits en tous lieux ſont l'effroi du Lecteur,
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.
Un Fou du moins fait rire & peut nous égaier:
Mais un froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuier.
J'aime mieux Bergerac * & ſa burleſque audace,
Que ces vers où Motin ſe morfond & nous glace.

* Fameux Libraire.

* Cyrano Bergerac Auteur du Voyage de la Lune.

Ne vous enyvrez point des éloges flateurs
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits promps à crier, merveille!
Tel écrit recité ſe ſoûtient à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion au grand jour ſe montrant,
Ne ſoûtient pas des yeux le regard penetrant.
On ſçait de cent Auteurs l'aventure tragique :
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-toſt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux
Qui de ſes vains écrits lecteur harmonieux
Aborde en recitant quiconque le ſaluë,
Et pourſuit de ſes vers les Paſſans dans la ruë.
Il n'eſt Temple ſi ſaint des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſeureté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la raiſon corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprend;
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant
Par d'injuſtes dégouſts combat toute une Piece,
Blâme des plus beaux vers la noble hardieſſe.

On a beau refuter ſes vains raiſonnemens :
Son eſprit ſe complaiſt dans ſes faux jugemens,
Et ſa foible raiſon de clarté dépourveuë,
Penſe que rien n'échape à ſa debile veuë.
Ses conſeils ſont à craindre, & ſi vous les croyés,
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyés.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſçavoir éclaire,
Et dont le crayon ſeur d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules :
De voſtre eſprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel tranſport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'Art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'Art meſme apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, preſtez l'oreille à mes inſtructions,
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions ?
Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile
Par tout joigne au plaiſant, le ſolide & l'utile.

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement. [ouvrages
Que voſtre ame & vos mœurs peints dans tous vos
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames deſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits
Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scene :
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'amour le moins honneſte exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gemir & m'étaler ſes charmes ;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes vers innocens
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les ſens :
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la vertu, nourriſſés-en voſtre ame.
En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur,
Le vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.
Fuïés ſur tout, fuiés ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phreneſies.

Un

Un ſublime Ecrivain n'en peut eſtre infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Mediocrité.
Du Merite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui chez les Grands inceſſamment cabale;
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.
Que les vers ne ſoient pas voſtre eternel emploi.
Cultivés vos amis : ſoiés homme de foi.
C'eſt peu d'eſtre agreable & charmant dans un livre;
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſçai qu'un noble Eſprit peut ſans honte & ſans cri-
Tirer de ſon travail un tribut legitime : [me
Mais je ne puis ſoufrir ces Auteurs renommés
Qui dégoûtez de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix
Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des loix :
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature,
Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.

La force tenoit lieu de droit & d'équité :
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du Discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse :
Rassembla les Humains dans les forests épars ;
Enferma les cités de murs & de rempars :
De l'aspect du supplice effraia l'insolence,
Et sous l'apui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
Delà sont nés ces bruits receus dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les mõts de Thra-
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace : [ce,
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie en naissant produisit ces miracles.
Depuis le Ciel en vers fit parler les Oracles.
Du sein d'un Prestre émû d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bien tost ressuscitant les Heros des vieux âges
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hesiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint haster les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut à l'aide des vers aux Mortels annoncée,

Et par tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reverées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées,
Et leur Art attirant le culte des Mortels,
A sa gloire en cent lieux vid dresser des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Bassesse,
Le Parnasse oublia sa premiere noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers soüilla tous les écrits,
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du discours, & vendit les paroles.
Ne vous flétrissés point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuiés ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la Richesse.
Aux plus sçavãs Auteurs, cõme aux plus grands Guer-
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers. [riers,
Mais, quoi ? dans la disette une Muse affamée
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un Auteur qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul quand il void les Ménades,

Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le ſuccés d'un Sonnet.
Il eſt vrai : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindré en ce ſiecle, où toûjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards ?
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence.
Muſes, dictés ſa gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour lui l'Epigramme aiguize tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide ?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-meſme ſe noiant pour ſortir du naufrage ;

Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrés,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairés ?
Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide, aux Alpes vous appelle;
Déja Dole & Salins ſous le joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues ?
Eſt-ce encore en fuiant, qu'ils penſent l'arreſter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſceu l'éviter ?
Que de rampars détruits ! Que de villes forcées !
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports,
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux :
Vous offrir ces leçons que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta jeune encor du commerce d'Horace,
Seconder voſtre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez, ſi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidele,

Quelquefois du bon or, je ſepare le faux,
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les défaux,
Cenſeur un peu facheux, mais ſouvent neceſſaire,
Plus enclin à blâmer, que ſçavant à bien faire.

LE
LUTRIN
POEME HEROIQUE.

Pr. Crowdy fecit

LE LUTRIN.

POËME HEROÏQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prelat terrible
Qui par ses longs travaux, & sa force invincible,
Dans une illustre Eglise exerçant son grand cœur
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'est en vain que le Chantre, appuié d'un vain titre,
Deux fois l'en fit oster par les mains du Chapitre.
Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois le reportant l'en couvrit tout entier.

Muſe, redi moi donc, quelle ardeur de vengeance
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des devots ?
Et toi fameux Heros, dont la ſage entremiſe
De ce ſchiſme naiſſant débaraſſa l'Egliſe ;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voioit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils & brillans de ſanté
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oyſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermi-
Ces pieux Faineans faiſoient chanter Matines, [nes,
Veilloient à bien diſner, & laiſſoient, en leur lieu,
A des Chantres gagés le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arreſta prés d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon empire,
A l'aſpect du tumulte, elle meſme s'admire.
Elle y void par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ſes fideles Normans.

Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe,
Et par tout, des Plaideurs les eſcadrons épars
Faire autour de Themis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,
Garde, au ſein du tumulte, une aſſiete tranquille,
Elle ſeule la brave, elle ſeule aux procez
De ſes paiſibles murs veut deffendre l'accez.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un calme qui l'offence,
Fait ſifler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoi ? dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pû juſqu'ici broüiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins ?
J'aurai fait ſoûtenir un ſiege aux Auguſtins.
Et cette Egliſe ſeule à mes ordres rebelle
Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle ?
Suis-je donc la Diſcorde ? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes autels ?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa teſte énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Treſorier.

Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En deffendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe Indolence.
C'eſt là que le Prelat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le diſner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage;
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gemir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Deeſſe en entrant, qui void la nappe miſe
Admire un ſi bel ordre & reconnoiſt l'***
Et marchant à grand pas vers le lieu du repos,
Au Prelat ſommeillant, elle adreſſe ces mots.
Tu dors? Prelat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grands flots les benedictions.
Tu dors? attens-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oyſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Eveſché.

Elle dit : & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouſle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prelat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la benediction.
Tel qu'on void un Taureau, qu'une Gueſpe en furie
A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie :
Le ſuperbe Animal agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prelat, que ce ſonge épouvante,
Querele en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Meſme avant le diſner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidele,
En vain par ſes conſeils ſagement le rapelle :
Lui montre le peril : Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diſner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diſner eſt preſt, vous appelle à l'Office ;
De voſtre dignité ſoûtenés mieux l'éclat.
Eſt-ce pour travailler que vous eſtes Prelat ?
A quoi bon ce dégouſt & ce zele inutile ?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-temps, ou Vigile ?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un diſner réchauffé ne valut jamais rien.

Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au meſme inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prelat void la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque temps muët à cet aſpect.
Il cede, il diſne enfin : mais toûjours plus farouche,
Les morceaux trop haſtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gemit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On void courir chez lui leurs troupes éperduës :
Comme l'on void marcher les bataillons de Gruës,
Quand le Pygmée altier redoublant ſes efforts
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévu de leur foule agreable,
Le Prelat radouci veut ſe lever de table.
Son viſage n'a plus cet air ſi furibon.
Il fait par Gilotin raporter un jambon.
Lui-meſme le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe :
Il l'avale d'un trait : & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-toſt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert : & ſoudain la nappe eſtant levée,
Le Prelat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.

Illuſtres

Illuſtres Compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoûtenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maiſtre enfin d'un Chapitre inſenſé;
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous toûjours qu'ũ orgueilleux m'outrage?
Que le Chantre à vos yeux détruiſe voſtre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi
Donne à voſtre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin meſme encor, ce n'eſt point un menſonge;
(Une Divinité me l'a fait voir en ſonge)
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.* [armes,
Oüi, pour mieux m'égorger, il prend mes propres
Le Prelat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublez en arreſtent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge alonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baſton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il ſçait de tous les temps les differens uſages:
Et ſon rare ſçavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Cheffecier. *

* C'eſt celui qui a ſoin des Chapes & de la Cire.

A l'aſpect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel reprimant ſes douleurs :
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs,
Prelat, & pour ſauver tes droits & ton empire :
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ſerrez qui forment ſa cloſture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre :
Tandis qu'à l'autre banc le Prelat radieux
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Demon fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit euſt haſté ſa ruine,
Soit qu'ainſi de tout temps l'ordonnaſt le deſtin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
Jl eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
Il falût l'emporter dans noſtre Sacriſtie,
Où depuis trente hyvers ſans gloire enſeveli,
Il langgit tout poudreux dans un honteux oubli.

Enten-moi donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille
Viendra d'un creſpe noir envelopper la ville :
Il faut que trois de nous ſans tumulte, & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit,
Et du Lutrin rompu reüniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,
Alors de cent arreſts tu le peux terraſſer.
Pour ſoûtenir tes droits, que le Ciel authoriſe,
Abiſme tout plûtoſt, c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.
C'eſt par là qu'un Prelat ſignale ſa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage :
Mais dans Paris, plaidons : c'eſt là noſtre partage.
Tes benedictions dans le trouble croiſſant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent :
Et pour braver le Chantre en ſon orgueil extrême,
Les répandre à ſes yeux, & le benir lui-meſme.
Ce diſcours auſſi-toſt frappe tous les eſprits,
Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que ſur le champ dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office.
Mais chacun pretend part à cet illuſtre emploi.
Le ſort, dit le Prelat, vous ſervira de loi.

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obeït, on ſe preſſe d'écrire.
Auſſi-toſt trente noms ſur le papier tracez
Sont au fond d'un bonnet par billets entaſſez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume enfant de chœur prête ſa main novice.
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honneſte pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire: & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le Deſtin.
Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
Ou ſe taiſt; & bien-toſt on void paroiſtre au jour
Le nom, le fameux nom de l'Horloger la Tour.
Ce nouvel Adonis, à la taille legere,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſon Horlogere.
Ils s'adorent l'un l'autre; & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement:
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Cet Horloger ſuperbe eſt l'effroi du cartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.

Un des noms reſte encor, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher apui de ton Maiſtre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paraiſtre?
On dit, que ton front jaune, & ton teint ſans couleur
Perdit en ce moment ſon antique paſleur, [re
Et que ton corps gouteux plein d'une ardeur guerriere
Pour ſauter au plancher fit deux pas en arriere.
Chacun benit tout haut l'arbitre des Humains
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-toſt on ſe leve, & l'aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prelat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

CHANT II.

CEPENDANT cet Oyseau qui prosne les merveilles,
Ce Monstre composé de bouches & d'oreilles,
Qui sans cesse volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il sçait, & ce qu'il ne sçait pas,
La Renommée enfin, d'une course legere,
Va porter la terreur au sein de l'Horlogere :
Lui dit que son Epoux d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triste recit tremblante, desolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teste échevelée,
Et trop seure d'un mal, qu'on pense lui celer :
Oses-tu bien encor, Traistre, dissimuler ?
Dit-elle, & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embrassemens qu'a suivi l'Hymenée,
Ni ton Epouse enfin toute preste à perir,
Ne sçauroient donc t'oster cette ardeur de courir ?

Perfide, si du moins à ton devoir fidele
Tu veillois pour regler quelque horloge nouvelle ;
L'espoir d'un juste gain consolant ma langueur,
Pourroit de ton absence adoucir la longueur.
Mais quel zele indiscret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Egliſe ?
Où vas-tu, cher Epoux ? Est-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de si douces nuits ?
Quoi ? d'un œil sans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baisers jadis si pleins de charmes,
Si mon cœur de tout temps facile à tes desirs
N'a jamais d'un moment differé tes plaisirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres careſſes
Je n'ai point exigé ni sermens ni promeſſes ;
Si toi seul à mon lit enfin eus toûjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voisin tombe demi-paſmée.
Son Epoux s'en émeut, & son cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure suſpendu ;
Mais enfin rappellant son audace premiere.
Ma Femme, lui dit-il, d'une voix douce & fiére,
Je ne veux point nier les solides bienfaits
Dont ton amour prodigue a comblé mes souhaits ;

Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire.
Mais ne preſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains euſt mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée:
Et ſans nous oppoſer ces devoirs pretendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs deffendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre.
Ne m'oſte pas l'honneur d'élever un Pupitre:
Et toi-meſme donnant un frein à tes deſirs,
Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes ſoûpirs.
Que te dirai-je enfin? c'eſt le Ciel qui m'appelle:
Une Egliſe, un Prelat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint paſle, & la veuë égarée;
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme étage,
Mais d'un bouge prochain accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrape, & la ſuit.

Les

Les ombres cependant ſur la ville épanduës
Du faiſte des maiſons deſcendent dans les ruës :
Le ſouper hors du chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prevoir,
Au ſortir du conſeil eut ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude,
Il eſt bien-toſt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Horloger réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre
Dans les eaux s'éteignant va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin que je lis dans tes yeux?
Quoi ? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche & ſui-nous du moins où l'honneur nous at-
L'Horloger indigné rougit en l'écoutant. [tend.
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée ;
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée ;
Et derriere ſon dos qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.

Il ſort au meſme inſtant, il ſe met à leur teſte.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreſte.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune qui du Ciel void leur démarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voiant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air qui gemit du cri de l'horrible Deeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſejour.
Les Plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embõpoint des Chanoines:
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la ſert avec des yeux devets,
Et toûjours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeſte recit vient encor la frapper:
Lui conte du Prelat l'entrepriſe nouvelle.
Aux piez des murs ſacrez d'une Sainte Chapelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.

La Discorde en ce lieu menace de s'accroistre.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroistre,
Qui doit y soûlever un peuple de mutins.
Ainsi le Ciel l'écrit au livre des Destins.
A ce triste Discours, qu'un long soûpir acheve,
La Molesse en pleurant sur un bras se releve,
Ouvre un œil languissant, & d'une foible voix,
Laisse tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Demon sur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Helas ! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honnoroient du nom de Faineans,
S'endormoient sur le Trône, & me servant sans honte,
Laissoient leur sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte ?
Aucun soin n'approchoit de leur paisible Cour.
On reposoit la nuit : On dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps, quand Flore dans les plaines
Faisoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux siecle n'est plus. Le Ciel impitoiable
A placé sur leur Trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs : il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace,
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir :
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croiois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape eſt annoblie.
J'ai vû dans Saint Denis la reforme établie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux :
Et la Regle déja ſe remet dans Clervaux.
Ciſteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidele ;
Et voici qu'un Lutrin preſt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O Toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits preſteras-tu ton ombre ?

Ah ! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas.... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

CHANT III.

MAis la Nuit auſſi-toſt de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes :
Revole vers Paris, & haſtant ſon retour,
Déja de Monlheri void la fameuſe tour,
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la veuë,
Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objet ennuieux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effraians, mille corbeaux funebres
De ces murs deſertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidele
Sçait toûjours des malheurs la premiere nouvelle,
Et tout preſt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.

Aux cris qu'à ſon abord vers le Ciel il envoie,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en fremit :
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.
Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oyſeau plein d'allegreſſe
Reconnoiſt à ce ton la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il la ſuit : & tous deux, d'un cours precipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'élançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la veuë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle void l'Horloger, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin qui rit dans la fougere,
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer en beuvant Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée,
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.

Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place :
Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fideles clefs, garde & tient en dépoſt
L'amas toûjours entier des écrits de Burſoſt.
Quand Boirude, qui void que le peril approche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au meſme inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant :
Et bien-toſt au brazier d'une meſche enflammée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Quand l'Horloger, qui tient les momens precieux ;
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,

Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt là qu'il faut demain qu'un Prelat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-meſme ſe courbant s'appreſte à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroiable!
Que du Pupitre ſort une voix effroiable.
Brontin en eſt émû : le Sacriſtain paſlit :
Et l'Horloger commence à regreter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oyſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'étonner l'Horloger paſliſſant.
De ſes ailes dans l'air ſecoüant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il eſteint la lumiere.
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps trẽblotãs leurs genoux s'affoibliſſent,
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent,
Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan deffendu :

Si du veillant Argus la figure effraiante,
Dans l'ardeur du plaisir à leurs yeux se presente,
Le jeu cesse à l'instant, l'azile est deserté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La Discorde qui void leur honteuse disgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace:
Et malgré la fraieur dont leurs cœurs sont glacez,
S'appreste à reünir ses Soldats dispersez.
Aussi-tost de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride son front, alonge son visage,
Sur un baston noüeux laisse courber son corps,
Dont la Chicane semble animer les ressorts,
Prend un cierge en sa main, & d'une voix cassée,
Vient ainsi gourmander la Troupe terrassée.
Lasches, où fuiés-vous? Quelle peur vous abbat?
Aux cris d'un vil Oiseau vous cedez sans combat.
Où sont ces beaux discours jadis si pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuissante grimace?
Que feriez-vous, helas! si quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit sans amis, briguant une audience,
D'un Magistrat glacé soûtenir la presence:
Ou d'un nouveau procés, hardi Solliciteur,
Aborder sans argent un Clerc de Rapporteur?

Croiez-moi, mes Enfans : je vous parle à bon titre.
J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre :
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trébler j'aſſiegeois leurs paſſages.
L'Egliſe eſtoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous ſans argent, ſans appui,
Euſt plaidé le Prelat & le Chantre avec lui.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines :
Mais que vos cœurs du moins imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbattus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller voſtre gloire ?
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Voſtre ame à ce penſer de colere murmure :
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincele.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appele.
Que le Prelat ſurpris d'un changement ſi prompt
Apprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.

En achevant ces mots, la Deesse guerriere
De son pié trace en l'air un sillon de lumiere,
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laisse tous pleins de sa Divinité.

C'est ainsi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre:
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent presque à tes yeux ouverts & renversez:
Ta valeur arrestant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te suivre avec eux.

La colere à l'instant succedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oyseau sort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un si foible Ennemi.
Aussi-tost dans le chœur la Machine emportée
Est sur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & raprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentissent,
Les murs en sont émûs, les voûtes en mugissent,
Et l'Orgue mesme en pousse un long gemissement.
Que fais-tu Chantre, helas! dans ce triste moment,

Tu dors d'un profond sõme, & ton cœur sans alarmes
Ne sçait pas qu'on bastit l'instrument de tes larmes,
O ! que si quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeste appareil :
Avant que de souffrir qu'on en posast la masse ;
Tu viendrois en Apostre expirer dans ta place,
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous, & ta teste au marteau.
Mais déja sur ton banc la Machine enclavée
Est durant ton sommeil à ta honte élevée.
Le Sacristain acheve en deux coups de rabot :
Et le Pupitre enfin tourne sur son pivot.

CHANT IV.

LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines :
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effraiant,
Encor tout en ſueur, ſe réveille en criant.
Aux élans redoublez de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes Valets tremblans quittent la plume oyſeuſe.
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maiſtre ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble voſtre ſommeil ?
Quoi ? voulez-vous au Chœur prevenir le Soleil ?
Ah ! dormez : & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-toſt meriter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor paſle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.

Meſle plûtoſt ici tes ſoûpirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux:
Quand l'eſprit enyvré d'une douce fumée
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,
Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens:
Lorſque du fond caché de noſtre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux dans ſon bluaſtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une teſte ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux tout heriſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide en ſiflant il s'avance:
Contre moi ſur mon banc, je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain: & fuiant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.
Le Chantre s'arreſtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effraiez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion l'effet d'une vapeur,

Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,
Lui defend de parler, sort du lit en furie.
On apporte a l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'oüate molle éclate le tabis ?
D'une longue soutane il endosse la moire,
Prend ses gants violets, les marques de sa gloire,
Et saisit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Aussi-tost d'un bonnet ornant sa teste grise,
Deja l'aumusse en main il marche vers l'Eglise,
Et hastant de ses ans l'importune langueur,
Court, vole & le premier arrive dans le Chœur.

OToi, qui sur ces bords qu'une eau dormãte moüille,*
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille :
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau : *
Muse, prête à ma bouche une voix plus sauvage,
Pour chanter le dépit, la colere, la rage,
Que le Chantre sentit allumer dans son sang,
A l'aspect du Pupitre élevé sur son banc.
D'abord passe & muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille :
Mais sa voix s'échapant au travers des sanglots,
Dans sa bouche à la fin fit passage à ces mots.

* *Homere a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles.*
* *La Secchia rapita. Poëme Ital.*

Là voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, helas ! trop veritable.
Je le voi ce Dragon tout preſt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prelat, que t'ai-je fait ? Quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuſe ?
Quoi ? meſme dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel ! quoi ? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place ?
Inconnu dans l'Egliſe, inviſible en ce lieu
Je ne pourrai donc plus eſtre vû que de Dieu ?
Ah ? plûtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'autel, abandonnons l'Office,
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voions plus un Chœur, où l'on ne nous void plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile,
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abattu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moi, Girot. Je veux que mon bras m'en délivre.
Periſſons s'il le faut: mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il alloit terraſſer la Machine ennemie :
Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard
Qui de tout temps pour lui brûlant d'un meſme zele
Gardent pour le Prelat une haine fidele.
A l'aſpect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur.
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.
Abbattons, diſent-ils, ſa ſuperbe machine :
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruine,
Et que tantoſt aux yeux du Chapitre aſſemblé
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.

Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.
Sus donc, allez tous deux, par de ſaints hurlemens,
Réveiller de ce pas les Chanoines dormans.
Partez. Mais à ce mot, les Champions paſliſſent :
De l'horreur du peril leurs courages fremiſſent.
Ah ! Seigneur ; dit Girard, que nous demandez-vous ?
De grace moderez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des Châtres & des Moines.
Mais meſme avant l'Aurore éveiller des Chanoines ;
Qui jamais l'entreprit ? Qui l'oſeroit tenter ?
Eſt-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puiſſe executer ?

Hé ! Seigneur : quand nos cris pourroient du fond
des ruës
De leurs appartemens percer les avenuës :
Apeller ces valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et penetrer ces lits au bruit inacceſſibles :
Penſez-vous, au moment que ces Dormeurs paiſibles
De la teſte une fois preſſent un oreiller,
Que la voix d'un Mortel puiſſe les réveiller ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous
plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?
Ah ! je voy bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois ſous ſa main beniſſante
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſés les genoux.
Je ſçaurai réveiller les Chanoines ſans vous.
Vien, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele.
Prenons du ſaint Jeudi la bruiante Creſſelle. *
Suy-moi. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tiré.

* *Inſtrument dont on ſe ſert le Jeudi ſaint au lieu des Cloches.*

Ils sortent à l'instant, & par d'heureux efforts
Du lugubre instrument font crier les ressorts.
Pour augmenter l'effroi, la Discorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand'Sale.
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait sortir le Demon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui sommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre est tombé sur les toits,
Et que l'Eglise brusle une seconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres
Pense estre au Jeudi saint, croit que l'on dit Tenebres,
Et déja tout confus tenant midi sonné.
En soi-mesme fremit de n'avoir point disné.
Ainsi, lors que tout prest à briser cent murailles,
LOUIS, la foudre en main, abandonnant Versailles,
Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déploier ses drapeaux:
Au seul bruit répandu de sa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroier,
Et le Batave encore est prest à se noier.

Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe ;
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquietant
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance :
Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant,
Flate d'un doux eſpoir ſon appetit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente !
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre deſolé lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appetit, & naiſtre la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais on a beau preſſer, aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe leve, Alain ce ſçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois à leu toute la Somme,
Qui poſſede Abely, qui ſçait tout Raconis,
Et meſme entend, dit-on, le Latin d'Akempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſçavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſeur, d'une main Janſeniſte,
Mes yeux en ſont témoins : j'ai vû moi-meſme hier
Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.

Arnaud, cet Heretique ardent à nous détruire ;
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſeduire.
Sans doute il aura leu dans ſon Saint Auguſtin
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé.
Voions ſi des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Eſtudions enfin, il en eſt temps encore;
Et pour ce grand projet, tantoſt dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſeveli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abeli.
Ce conſeil impreveu de nouveau les étonne
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moi ? dit-il, qu'à mon âge Ecolier tout nouveau
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaiſant conſeil ! non non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſçai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangez chez moi font ma bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabbaiſſer,
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer.

* Fameux Auteur qui a fait la Moële Theologique. Medulla Theologica.

Que m'importe qu'Arnaud me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt là mon ſentiment. A quoi bon tant d'appreſts ?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & beuvons frais.
Ce diſcours, que ſoûtient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'appetit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre ſur tout en paroiſt raſſuré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruïne aſſurer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence,
Et qu'au retour tantoſt un ample déjeuner
Long-temps nous tienne à table, & s'uniſſe au diſner.
Auſſi-toſt il ſe leve, & la Troupe fidele,
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zele.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux,
Et bien-toſt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot qui ſe deffend en vain.
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chançele, éclate, & tombe.

Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un cheſne battu des voiſins Aquilons,
Ou tel abandonné de ſes poutres uſées
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

CHANT V.

L'AURORE cependant d'un juſte effroi troublée
Des Chanoines levés void la troupe aſſemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chés Sidrac auſſi-toſt Brontin, d'un pié fidele,
Du Pupitre abattu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins benit l'heureux ſuccés,
Et ſur un bois détruit baſtit mille procés.
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge,
Et chés le Treſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprevû de l'horrible inſolence,
Le Prelat hors du lit impetueux s'élance.
Vainement d'un breuvage à deux mains apporté
Gilotin, avant tout, le veut voir humecté.

Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'appreſte.
L'yvoire trop haſté deux fois rompt ſur ſa teſte,
Et deux fois de ſa main le bois tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi paré. Mais déja ſur ſa porte
Il void de ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont preſts pour le ſervir à deſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos deſtins ſont, dit-il, écrits chés la Sibylle,
Son antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'elle nous va dicter.
Il dit; à ce conſeil, où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine;
Et bien-toſt dans le Temple entend, non ſans fremir,
De l'Antre redouté les ſoupiraux gemir.
Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand'Sale
Soûtient l'énorme poids de ſa voute infernale,
Eſt un Pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toûjours de Normans à midi frequenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle etique:
On l'appelle Chicane, & ce monſtre odieux
Jamais pour l'équité, n'eut d'oreilles ni d'yeux.

La Diſette au teint bléme, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunés de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemiſſemens.
Sans ceſſe feüilletant les loix & la Coûtume,
Pour conſumer autrui le Monſtre ſe conſume,
Et devorant maiſons, palais, chaſteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or, de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Themis a veu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour.
Comme un Hibou ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantoſt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe,
Tantoſt humble Serpent il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuſes Loix;
Ses griffes vainement par Puſſort * accourcies
Se ralongent déja toûjours d'encre noircies,
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë,
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vûë.
Reine des longs procés, dit-il, dont le ſçavoir
Rend la force inutile, & les loix ſans pouvoir.

* Monſieur Puſſore Conſeiller d'Eſtat eſt celui qui a le plus contribué a faire le Code.

Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne,
Si dés mes premiers ans heurtant tous les mortels,
L'encre a toûjours pour moi coulé ſur tes autels.
Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere,
D'un Prelat qui t'implore exauce la priere.
Un Rival orgueilleux de ſa gloire offenſé
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale :
Du Digeſte & du Code ouvre nous le Dédale,
Et montre nous cet art connu de tes Amis
Qui dans ſes propres loix embaraſſe Themis.
La Sibylle à ces mots déja hors d'elle-meſme
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême,
Et pleine du Demon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans taſche à le repouſſer.
Chantres, ne craignés plus une audace inſenſée.
Je vois, Je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arreſt du Sort :
Et ſur tout évités un dangereux accord.
Là bornant ſon diſcours encor toute écumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente,
Et dans leurs cœurs brûlans de la ſoif de plaider
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.

Pour tracer à loisir une longue requeste,
A retourner chés soi leur brigade s'appreste.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoist,
Et le Pilier loin d'eux déja baisse & décroist.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appetit fougueux par l'objet excité
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pasté.
Par le sel irritant la soif est allumée.
Lorsque d'un pié leger la promte Renommée
Semant par tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il se leve enflammé de muscat & de bile,
Et pretend à son tour consulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deserté,
Lui-mesme est au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barriere oblique
Ils gagnent les degrez & le Perron antique,
Où sans cesse étalant bons & méchans écrits
Barbin vend aux passans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & se fait place,
Dans le fatal instant que d'une égale audace
Le Prelat & sa Troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.

L'un & l'autre Rival s'arreſtant au paſſage
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſage.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux Taureaux de jalouſie épris,
Auprés d'une Geniſſe au front large & ſuperbe,
Oubliant tous les jours le paſturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre embrazés, furieux,
Déja, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard en paſſant coudoié par Boirude
Ne ſçait point contenir ſon aigre inquietude.
Il entre chés Barbin, & d'un bras irrité
Saiſiſſant du Cirus un volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le tôme épouvantable.
Boirude fuit le coup : Le volume effroiable
Lui raze le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſiflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard accablé de l'horrible Artamene
Tombe aux piés du Prelat ſans pouis & ſans haleine.
Sa Troupe le croit, mort & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup dont il le void bleſſé.
Auſſi-toſt contre Evrard vingt Champions s'élancent:
Pour ſoûtenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroiable ſignal.

Chés le Libraire absent tout entre, tout se mesle,
Les Livres sur Evrard fondent comme la gresle
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naissant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme, au hazard, du livre qu'il rencontre.
L'un tiét le Nœud d'amour, l'autre en saisit la Montre.
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vû relié,
L'autre un Tasse François en naissant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'opposer à leur fureur Gothique,
Les volumes sans chois à la teste jettés
Sur le Perron poudreux volent de tous costés.
Là, prés d'un Guarini Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre vn la Serre;
O que d'Ecrits obscurs, de Livres ignorés
Furent en ce grand jour de la poudre tirés!
Vous en fustes tirés Almerinde & Simandre:
Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure.
Déja plus d'un Guerrier se plaint d'une blessure,
D'un le Vayer épais Giraut est renversé.
Marineau d'un Brebœuf à l'épaule blessé,

En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pucheſne *in quarto* Dodillon étourdi
A long-temps le teint paſle, & le cœur aſſadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce poëme, effet prodigieux!)
Tout preſt à s'endormir baaille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier dans l'Egliſe aux querelles nouri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſceu l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effraiés une troupe bélante:
Ou Tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.

Illuſtre Porte-croix, par qui noſtre banniere
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine lui ſeul triomphant du Prelat
Du rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat ?
Non, non, pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rempart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce G** qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doucereux ouvrage.
Le Sacriſtain boüillant de zele & de courage
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux :
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempeſte.
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa teſte.
Le Chanoine les void de colere embrazé.
Attendés, leur dit-il, Couple lâche & ruſé,
Et jugés ſi ma main aux grands exploits novice
Lance à mes Ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots il ſaiſit un vieil *Infortiat*
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.

Sur l'ais qui le ſoûtient auprés d'un Avicenne
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple paſſe, & déja demi-mort
Fait tomber à deux mains l'effroiable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & déchirés,
Long-temps, loin du Perron, roulent ſur les degrés.
Au ſpectacle étonnant de leur chute imprevûë
Le Prelat pouſſe un cri qui penetre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-toſt rappellant ſon antique prouëſſe
Il tire du manteau ſa dextre vangereſſe,
Il part, & de ſes dôigts ſaintement alongés
Benit tous les Paſſans en deux files rangés.
Il ſçait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Deſormais ſur ſes piés ne l'oſeroit attendre,
Et déja void pour lui tout le Peuple en courroux
Crier aux Combattans: Profanes, A genoux.
Le Chantre qui de loin void approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit,
Le long des ſacrés murs ſa brigade le ſuit,

Tout s'écarte à l'instant : mais aucun n'en reéhappe,
Par tout le doigt vainqueur les suit & les ratrappe.
Evrard seul en un coin prudemment retiré
Se croioit à couvert de l'insulte sacré :
Mais le Prelat vers lui fait une marche adroite.
Il l'observe de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit subitement le Guerrier consterné.
Le Chanoine surpris de la foudre mortelle
Se dresse, & leve en vain une teste rebelle :
Sur ses genoux tremblans, il tombe à cet aspect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au respect.
Dans le Temple aussi-tost le Prelat plein de gloire
Va goûter les doux fruits de sa sainte victoire.
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chés eux éperdus, & benis.

CHANT VI.

TAndis que tout conſpire à la guerre ſicrée,
La Pieté ſincere aux * Alpes retirée
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachés dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſperance au front gay l'appuie & la conduit;
Et la bourſe à la main la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.
Vierge, effroi des méchans, appui de mes autels,
Qui la balance en main regles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs & pleurer mes miſeres?
Ce n'eſt donc pas aſſés, qu'au mépris de tes loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix,

* *La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.*

Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir croſſes, mitres, tiares ?
Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux
Ravager mes Eſtats uſurpés à tes yeux ?
Dans les temps orageux de mon naiſſant Empire
Au ſortir du Bapteſme on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne reſpiroit que moi.
Le Fidele attentif aux regles de ſa loi,
Fuiant des vanités la dangereuſe amorce,
Aux honneurs appellé n'y montoit que par force.
Ces cœurs que les Boureaux ne faiſoient point fremir
A l'offre d'une mitre eſtoient preſts à gemir;
Et ſans peur des travaux, ſur mes traces divines,
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Egliſe eut aux yeux des Mortels
De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes autels,
Le calme dangereux ſuccedant aux orages,
Une laſche tiedeur s'empara des courages :
De leur zele brulant l'ardeur ſe ralentît :
Sous le joug des pechés leur foi s'appeſantît ;
Le Moine ſecoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prelat par la brigue aux honneurs parvenu
Ne ſceut plus qu'abuſer d'un ample revenu,

Et pour toutes vertus fit au dos d'un caroſſe ;
A coſté d'une mitre armorier ſa croſſe.
L'Ambition par tout chaſſa l'Humilité,
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes cloiſtres ſacrés la Diſcorde introduite
Y baſtit de mon bien les plus ſeurs arſenaux,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux :
Envain à ſes fureurs j'oppoſai mes prieres,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannieres.
Pour comble de miſere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les pechés de diſcours impoſteurs,
Infectant les Eſprits d'execrables maximes.
Voulût faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté,
Et chacun à mes piés, conſervant ſa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats
Je vins chercher le calme au ſejour des frimats ;
Sur ces monts entourés d'une eternele glace,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place;
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrés Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.

Aujourd'hui meſme encore, une voix trop fidele
M'a d'un triſte deſaſtre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple ou * le plus ſaint des [Rois
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe,
L'implacable Diſcorde & l'infame Molleſſe
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
Soufriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire ?
Quoi ? ce Temple à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theatre honteux ?
Non, non, il faut enfin que ma vangeance éclate.
Aſſés & trop long-temps l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant ſur ces Audacieux,
Vien, aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflammée.
La grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée,
Themis ſans differer lui promet ſon ſecours,
La flatte, la raſſure, & lui tient ce diſcours.
Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſeché les pleurs des Miſerables,
Pourquoi Toi meſme en proie à tes vives douleurs
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs ?

* S. Louis fondateur de la ſainte Chapelle.

Envain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie,
D'un ciment eternel ton Egliſe eſt baſtie,
Et jamais de l'Enfer les noirs fremiſſemens
N'en ſçauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des quereles
Ton nom encor cheri vit au ſein des Fideles.
Croi moi, dans ce Lieu-même où l'on veut t'opprimer,
Le trouble qui t'étonne eſt facile à calmer;
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſeurée.
Preſte-moi donc l'oreille, & retien tes ſoüpirs.
Vers ce Temple fameux ſi cher à tes deſirs
Où le Ciel fut pour toi ſi prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rens mes oracles,
Eſt un vaſte ſejour des Mortels reveré,
Et de Clients ſoûmis à toute heure entouré.
Là ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable
Veille au ſoin de ma gloire un Hõme incomparable,
Ariſte dont le Ciel, & Loüis ont fait choix
Pour regler ma balance, & diſpenſer mes loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon trône affermie
Je vois heurler envain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus devoré du Tuteur.

Mais

Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image ?
Tu le connois assés, Ariste est ton ouvrage.
C'est Toi qui le formas dés ses plus jeunes ans,
Son merite sans tache est un de tes presens.
Tes divines leçons avec le laict sucées
Allumerent l'ardeur de ses nobles pensées.
Aussi son cœur pour Toi, brûlant d'un si beau feu
N'en fit point dans le monde un lâche desaveu,
Et son zele hardi toûjours prest à paroistre,
N'alla point se cacher dans les ombres d'un Cloistre.
Va le trouver, ma Sœur, à ton auguste nom
Tout s'ouvrira d'abord en sa sainte Maison,
Ton visage est connu de sa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un seul regard sçauront le penetrer,
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.
Là s'arreste Themis. La Pieté charmée
Sent renaistre la joie en son ame calmée.
Elle court chés Ariste, & s'offrant à ses yeux :
Que me sert, lui dit-elle, Ariste, qu'en tous lieux
Tu signales pour moi ton zele & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage :
Deux puissans Ennemis par elle envenimés,
Dans ces murs autrefois, si saints, si renommés,

A mes sacrés autels font un profane insulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va t'en peindre l'horreur,
Sauve-moi, sauve-les de leur propre fureur.
Elle sort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeſte Fille il reconnoiſt l'éclat,
Et mande au meſme instant le Chantre & le Prelat.
Muſe, c'eſt à ce coup que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour châter par quels ſoins, par quels nobles travaux;
Un Mortel ſceut fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtoſt, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire noſtre âge.
Seul, tu peux reveler, par quel art tout-puiſſant,
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre
Lui-meſme, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prelat de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à Toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſceu, par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion,

Finissons. Aussi-bien, quelque ardeur qui m'inspire,
Quand je songe au Heros qu'il me reste à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Esprit éperdu
Demeure sans parole, interdit, confondu.
Ariste, c'est ainsi, qu'en ce Senat illustre
Où Themis par tes soins reprend son premier lustre;
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient cõbattre en champ clos aux joustes du Barreau,
Souvent, sans y penser, ton auguste presence
Troublant par trop d'éclat sa timide éloquence,
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche envain son discours sur sa langue égaré.
Envain, pour gagner temps, dans ses transes affreuses,
Traine d'un dernier mot les syllabes honteuses;
Il hesite, il begaye, & le triste Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

FIN.

EPIGRAMME.

Sur une méchante Satire que l'Abbé Kautain avoit faite, & qu'il faisoit courir sous mon nom.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs ouvrages
Ont creu me rendre affreux aux yeux de l'Univers;
Kautain, pour décrier mon stile,
A pris un chemin plus facile :
C'est de m'attribuer ses vers.

AUTRE

Contre le meſme.

A quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris,
Kautain, pour faire oſter ton nom de mes ouvrages ?
Si tu veux du Public éviter les outrages ;
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

AUTRE.

Contre un Athée.

ALidor aſſis dans ſa chaize,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles :
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de foi.

EPIGRAMME.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Menage,
Qu'il estoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnaud eust fait un ouvrage.
Il en a fait, j'en sçay le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendés... C'est depuis vingt ans.
On en tira cent exemplaires.
C'est beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piece n'est pas si publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout est encor dans ma boutique.

AUTRE.

A Monsieur Racine.

RAcine, plain ma destinée.
C'est demain la triste journée,
Où le Prophete Des-Marais
Armé de cette mesme foudre
Qui mit le Port-Roial en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë.
Non que ma Muse soûtenuë
De tes judicieux avis
N'ait assés de quoi le confondre :
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Helas ! il faut lire Clovis. *

* Poëme de Des-Marais ennuieux à la mort.

REMERCIMENT
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois aujourd'hui eſt quelque choſe pour moi de ſi grand, de ſi extraordinaire, de ſi peu attendu, & tant de ſortes de raiſons ſembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment meſme où je vous en fais mes remercîmens, je ne ſçai encore ce que je dois croire. Eſt-il poſſi-

ble, Eſt-il bien vrai, que vous m'ayés en effet jugé digne d'eſtre admis dans cette illuſtre Compagnie, dont le fameux établiſſement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choſes merveilleuſes qui ont eſté executées ſous ſon miniſtere? Et que penſeroit ce grand Homme? Que penſeroit ce ſage Chancelier qui a poſſedé aprés lui la dignité de voſtre Protecteur, & aprés lequel vous aves jugé ne pouvoir choiſir d'autre Protecteur que le Roi meſme? Que penſeroient-ils, dis-je, s'ils me voioient aujourd'hui entrer dans ce Corps ſi celebre, l'objet de leurs ſoins & de leur eſtime, & où par les loix qu'ils ont établies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, perſonne ne doit eſtre receu qui ne ſoit d'un merite ſans reproche, d'un eſprit hors du commun, En un mot, ſemblable à vous? Mais à qui eſt-ce encore que je ſuccede dans la place que vous m'y donnés? N'eſt-ce pas à un Homme également conſiderable, & par ſes grands emplois, & par ſa profonde capacité dans les affaires; à un Magiſtrat qui tenoit une des premieres places dans le Conſeil, & qui en tant d'importantes occaſions a eſté honnoré de la plus étroite confiance de ſon Prince, non moins ſage,

Mõſieur de Bezõs Conſeiller d'Etat.

qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Je ſçai bien, MESSIEURS, & perſonne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de voſtre ſçavante Aſſemblée, vous n'avés égard ni au rang ni à la dignité: que la politeſſe, le ſçavoir, la connoiſſance des belles lettres ouvrent chés vous l'entrée aux honneſtes gens, & que vous ne croiés point remplacer indignement un Magiſtrat du premier ordre, un Miniſtre de la plus haute élevation, en lui ſubſtituant un Poëte celebre, un Ecrivain illuſtre par ſes ouvrages, & qui n'a ſouvent d'autre dignité que celle que ſon merite lui donne ſur le Parnaſſe. Mais en qualité meſmes d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui ſoit digne de la grace dont vous m'honnorés? Seroit-ce un foible recueil de Poëſies qu'une temerité heureuſe, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plûtoſt que la beauté des penſées ni la richeſſe des expreſſions? Seroit-ce une traduction ſi éloignée de ces grands chef-d'œuvres que vous nous donnés tous les jours, & où vous faites ſi glorieuſement revivre les

Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la ſçavante antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoiſſés trop bien la juſte valeur des choſes, pour payer d'un ſi grand prix des ouvrages auſſi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-meſmes, s'il faut ainſi dire, ſur un ſi leger fondement, un honneur que la connoiſſance de mon peu de merite ne m'a pas laiſſé ſeulement la hardieſſe de demander.

Quelle eſt donc la raiſon qui vous a pû inſpirer ſi heureuſement pour moi en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir, & j'oſe me flater que je ne vous ferai point ſouffrir en la publiant. La bonté qu'a eu le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'emploiaſſe avec un de vos plus illuſtres Ecrivains à ramaſſer en un corps le nombre infini de ſes actions immortelles, cette permiſſion, dis-je, qu'il m'a donnée m'a tenu lieu auprés de vous de toutes les qualités qui me manquent. Elle vous a entierement déterminés en ma faveur. Qüi, MESSIEURS, quelque juſte ſujet qui dûſt pour jamais m'interdire l'entrée de voſtre Academie, vous n'avés pas creu qu'il fuſt de voſtre équité, de ſouffrir qu'un Homme deſtiné à

parler de ſi grandes choſes fuſt privé de l'utilité de vos leçons, ni inſtruit en d'autre Ecole qu'en la voſtre. Et en cela vous avés bien fait voir que lorſqu'il s'agit de voſtre auguſte Protecteur, quelqu'autre conſideration qui vous puſt retenir d'ailleurs, voſtre zele ne vous laiſſe plus voir que le ſeul intereſt de ſa gloire.

Permettés pourtant que je vous desabuſe, ſi vous vous eſtes perſuadés que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moi un Ecrivain capable de ſoûtenir en quelque ſorte par la beauté du ſtile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ſes exploits. C'eſt à vous, MESSIEURS, c'eſt à des plumes comme les voſtres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres, & il n'a jamais conceu de moi une ſi avantageuſe penſée. Mais comme tout ce qui s'eſt fait ſous ſon regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais, qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'appreſtent à l'envi à peindre ſes actions dans tout leur éclat & avec tous les ornemens de l'eloquence la plus ſublime, un Homme ſans fard, & accuſé plûtoſt de trop de ſincerité que de flaterie, contribuaſt de ſon travail & de ſes conſeils à bien faire mettre en jour, &

dans toute la naïveté du ſtile le plus ſimple la verité de ces actions, qui eſtant ſi peu vrai-ſemblables d'elles-meſmes, ont bien plus beſoin d'eſtre fidelement écrites que fortement exagerées.

En effet, MESSIEURS, lorſque des Orateurs & des Poëtes, ou des Hiſtoriens meſme auſſi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déploier ſur une matiere ſi heureuſe toutes les hardieſſes de leur Art, toute la force de leurs expreſſions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'antiquité, qu'il a lui ſeul plus fait d'exploits que les autres n'en ont lû, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont ſouhaité d'en prendre: Quand ils aſſureront, qu'il n'y a point de Potentat ſur la terre, quelque ambitieux qu'il puiſſe eſtre, qui dans les vœux ſecrets qu'il fait au Ciel oſe lui demander autant de proſperités & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince: Quand ils écriront, que ſa conduite eſt maiſtreſſe des évenemens, que la Fortune n'oſeroit contredire ſes deſſeins: Quand ils le peindront à la teſte de ſes armées marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroiant les ramparts, briſant

ſant les rocs, terraſſant tout ce qui s'oppoſe à ſa rencontre ; ces expreſſions paroiſtront ſans doute grandes, riches, nobles, accommodées au ſujet : mais en les admirant, on ne ſe croira point obligé d'y ajoûter foi, & la verité ſous ces ornemens pompeux pourra aiſément eſtre deſavoüée ou méconnuë.

Mais lorſque des Ecrivains ſans artifice ſe contentant de rapporter fidelement les choſes, & avec toute la ſimplicité de témoins qui dépoſent, plûtoſt meſmes que d'Hiſtoriens qui racontent, expoſeront bien tout ce qui s'eſt paſſé en France depuis la fameuſe paix des Pirenées, tout ce que le Roi a fait pour rétablir dans ſes Etats l'ordre, les loix, la diſcipline : Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres ſuivantes il a ajoûtées à ſon Roiaume, toutes les villes qu'il a conquiſes, tous les avantages, toutes les victoires qu'il a remportées ſur ſes ennemis, l'Eſpagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui ſeul, une guerre toûjours féconde en proſperités, une paix encore plus glorieuſe. Quand, dis-je des plumes ſinceres, & plus ſoigneuſes de dire vrai que de ſe faire admirer, articuleront bien tous ces faits diſpoſés

dans l'ordre des temps, & accompagnés de leurs veritables circonſtances; Qui eſt-ce qui en pourra diſconvenir, je ne dis pas de nos Voiſins, je ne dis pas de nos Alliés, je dis de nos Ennemis meſmes? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord; leurs puiſſances diminuées, leurs Eſtats reſſerrés dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalouſies, leurs fureurs, leurs invectives meſmes ne les en convaincront-ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que, l'année meſme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chreſtienté, il a tout à coup, & lorſqu'ils le publioient entierement épuiſé d'argent & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait ſortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarente mille hommes chacune, & les y a fait ſubſiſter abondamment malgré la diſette des fourages, & la ſechereſſe de la ſaiſon. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faiſoit aſſieger Luxembourg, lui-meſme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuſe, ou plûtoſt par une eſpece d'enchantement ſemblable à celui de cette Teſte ſi celebre dans les fables,

dont l'aſpect convertiſſoit les hommes en rochers, il a rendu les Eſpagnols immobiles ſpectateurs de la priſe de cette place ſi importante où ils avoient mis leur derniere reſſource : Que par un effet non moins admirable d'un enchantement ſi prodigieux, cét opiniâtre Ennemi de ſa gloire, cet induſtrieux Artiſan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis ſi long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'eſt trouvé lui-meſme dans l'impuiſſance, pour ainſi dire, de ſe mouvoir, lié de tous coſtés, & reduit pour toute vangeance à ſemer des libelles, à pouſſer des cris & des injures? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choſes? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au meſme temps que ces merveilles s'executoient dans les Pays-bas, noſtre armée navale ſur la mer Mediterranée, aprés avoir forcé Alger à demander la paix, faiſoit ſentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juſte punition de ſes inſolences & de ſes perfidies, enſeveliſſoit ſous la ruine de ſes Palais & de ſes Maiſons cette ſuperbe ville plus aiſée à détruire qu'à humilier. Non ſans doute, nos Ennemis n'oſeroient démentir des verités ſi reconnuës ; ſur tout lorſqu'ils les verront écrites avec cet air ſim-

ple & naïf & dans ce caractere de ſincerité & de vrai-ſemblance, qu'au defaut des autres choſes, je ne deſeſpere pas abſolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Hiſtoire.

Mais comme cette ſimplicité meſme, toute ennemie qu'elle eſt de l'oſtentation & du faſte, a pourtant ſon art, ſa methode, ſes agrémens; où pourrois-je mieux puiſer cet art & ces agrémens que dans la ſource meſme de toutes les delicateſſes, dans cette Academie qui tient depuis ſi long-temps en ſa poſſeſſion tous les tréſors, toutes les richeſſes de noſtre langue? C'eſt donc, MESSIEURS, ce que j'eſpere aujourd'hui trouver parmi vous, c'eſt ce que j'y viens étudier, c'eſt ce que j'y viens apprendre. Heureux! ſi par mon aſſiduité à vous cultiver, par mon adreſſe à vous faire parler ſur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoiſſances & de vos ſecrets. Plus heureux encore! ſi par mes reſpects, & par mes ſinceres ſoûmiſſions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoiſſance que j'aurai toute ma vie de l'honneur ineſperé que vous m'avés fait.

TABLE

TABLE

DES NOMS PROPRES

& des principales Matieres.

A.

Abbé passionné pour l'Architecture, Page 212
Abeli. Fameux Auteur de la Moële Theologique, 261.
Achille. Voyez *Caractere.*
Achille, & son courroux, 205
Acteur lent à s'exprimer, combien ennuyeux & desagreable, 194
Admirateur. Que ce siecle est fertile en sots admirateurs, 182. 214
Adulle. Montagne d'où le Rhin prend sa source, 119
Agamemnon. Voyez *Caractere.*
Age. L'âge avance les ruines du monde, 251
La diversité des choses qui se trouvent en divers âges, 208. 209
AKempis. Le Latin d'AKempis, 261
Aleth. Les Vertus en usage dans Aleth, 235
Alexandre. Le genie insensé d'Alexandre le Grand, 61. 62
Allegorie. Faux zele de vouloir chasser l'Allegorie, 202
Alpes. Montagnes toûjours couvertes de glace, 276. 277
Saint-*Amand.* Quel fut le partage de SaintAmand, 15
Ambition. La force de l'Ambition, 61
L'ambition a chassé l'humilité, 278
Ami. Qu'il faut discerner le flateur de l'ami en fait d'ouvrages par écrit, 181
Amour. Comme il entra dans les pieces de Theatre, & dans les Romans, 197
Que l'amour exprimé chastement ne doit point estre banni de la Scene, 216
Amphion & ses accords, 218
Angeli. Le sort de l'Angeli, 13

TABLE

Animal. La conduite de l'homme comparée avec l'instinct des Animaux, 62. *& suiv.*
Apelle. Le portrait d'Alexandre reservé pour le pinceau d'Apelle, 3. 4
Apollon. Dieu bizarre. 187
Apollon ne promet aux Auteurs les plus sçavans qu'un nom & des lauriers, 219
Arioste, & ses Fables comiques, 205
Ariste, homme incomparable, 280. *& suiv.*
Art audacieux, 64
Il n'y a rien de si odieux qui estant imité par l'Art ne paroisse agreable, 193
Avare. Les mœurs d'un Avare, 35. *& suiv.*
Avarice. Entretien de l'Avarice avec un Avare, 60.61
Auguste. Il faut estre un Virgile pour chanter un Auguste, 3
A quoi sert un Auguste sans un Mecenas, 12
Qu'un Auguste peut faire aisément des Virgiles, 104
Avocat. Description d'un jeune Avocat. 283
Auteur ami de ses écrits, & comment il se comporte envers ceux qui les critiquent, 182
Ce siecle fertile en sots Auteurs, *là mesme &* 183
Vains Auteurs, 186
Auteur altier & sa presomption, 192
Auteurs qui appliquent leur propre caractere à tous leurs Heros, blâmez, 198. Voyez *Theatre.*
L'on ne peut souffrir un Auteur mediocre en vers, 213
Auteurs dégoûtez de gloire, & affamez d'argent, 217.
Ayeuls. Que la longue suite de grands Ayeuls est inutile à qui en degenere, 41

B.

Bacchus. Les auspices sacrez de Bacchus, 248
Badiner noblement, 210
Ballades de Marot, 178. 190
Barbarisme. Qu'il faut éviter un pompeux Barbarisme dans ce que l'on écrit, 180
Barreau. Balayer le Barreau de sa robe, 14
Les monstres hagards du Barreau, 251
Bartole. D'Apollon recourir à Bartole. 14.
Bassesse amenée par l'indigence, 219
Bauny. Fameux Casuiste. 261
Benserade, Poëte celebre, 220
Bergerac, Auteur du voyage de la Lune, 213.
Bergerat, 134
Beringhen. Voyez *Rhin.*
Bertaut Poëte, 178
Bible. La sainte horreur de ce livre divin, 66

Bienſeance. Qu'elle doit eſtre gardée étroitement dans la Scene, 198
Bigot. Zele affecté d'un Bigot orgueilleux, 34
Blâmer. Que le droit de Blâmer les Auteurs eſt un droit ancien, 91
Blazon. L'invention & les termes obſcurs du Blazon, 43
Borner. Qu'il faut ſe borner en écrivant, 176
Boufon odieux, 137
Brebeuf. La Pharſale de Brebeuf, 149. 177
Burleſque Les progrez & le dégouſt du vers burleſque, 177.
Burſoſt. Les écrits du Burſoſt renfermez dans les magaſins, 248

C.

Cadence. Voiez *Malherbe.*
Oreille ſevere pour la cadence, 177
Calepin. Voiez *Alphabet.*
Cambray. 137
Candeur. Eſprit de Candeur neceſſaire à la Satire, 191
Caractere. Le Caractere de chaque Heros dans la peinture que l'on en fait en vers, 197
Carme. Que les Carmes s'endurciſſent aux travaux, 244
Cavois. Voiez *Rhin.*
Cenſeur. Faire chois d'un Cenſeur ſolide & parfait; mais qui ſe rencontre rarement, 215
Chanoine. Deſcription du repos des Chanoines, 19
Chanoines qui s'engraiſſent d'une longue & ſainte oiſiveté, 228
Chanoines qui ont toûjours le viſage fleuri, 269
Table des Chanoines ſomptueuſe, 269
Chanoines punis & benis, 275
Indolence des Chanoines, 277
Chanſon. Qu'il faut de l'art & du bon ſens meſme dans les Chanſons, 192
Chapelain. Sa preſomption pour ſa Poëſie, 37. 79. 81
Charenton. L'heretique douleur de Charenton, 111
Chiffecier. Les conſeils d'un Chiffecier à ſon Prelat. 233
Chercher hors de ſoy ſes vertus & ſes vices, 112
Chicane appellée Sibylle etique, 266
Deſcription de la Chicane, 267. 268
Cid. L'éloge du Cid, 80. 81
Cinna doit ſa naiſſance au Cid perſecuté, 143
Circonſtance. Eviter les baſſes Circonſtances, 104
Ciſteaux & ſon repos, 244
Clervaux & ſa reforme, *là meſme.*
Claude Miniſtre de Charenton & ſes ſophiſmes, 111
Climat. La diverſité des humeurs ſelon les climats, 198

Coëffin. Voyez *Rhin.*
Colere. En quoi la colere vaut un Apollon, 15
Colletet, & le souci qui le trouble, 220
Combat, où les livres servent d'armes, 270 *& suiv.*
Comedie. L'origine de la Comedie dans Athenes, & ses progrez, 207
Ses qualitez necessaires, *là mesme.*
Condé. Voyez *Rhin.*
Eloge du Prince de Condé, 252
Coquette, ses artifices, 139
Corneille, Poëte illustre, 220
Cotin. En differens endroits, 74. 76. 79. 82. 83. 84
Cour. Que la Cour est fertile en modeles, 209
Cresselle bruiante, & ce que c'est, 259
Croire. Ce que l'on ne croit pas ne touche point, 195

D.

D'*Annbe.* Voyez *Rhin.*
Debut. Quel doit estre le debut d'un Poëme, 104
Delices de la Campagne, 134
De la vie retirée, 137
Demon du tumulte & du bruit, 260
Déplaire pour vouloir trop plaire, 156
Description. Quelles doivent estre les Descriptions dans un Poëme, 104
Desportes, Poëte, 178
Détail. Le Détail inutile doit estre évité, 176
Dieu bravé par poltronerie, 112
Qu'il faut se garder de faire Dieu le sujet d'un badinage, 192. 201
Discorde & son air hideux qui fait fremir la paix, 228
Discours. Effet de l'adresse harmonieuse du Discours, 217. 218
Trafic du Discours, 219
Discours de la Pieté à Ariste, 281
Bisette, 267
Diversité. Combien la diversité est agreable dans les vers, 176
Divertissement qui devient une fatigue, 194
Divertissement mis à profit, 216
Dormir. Que l'on ne dort à Paris qu'à prix d'argent, 51
Dragon, vû en songe, 255
Droits. Science funeste dans les droits du Roi, 12

E.

Egalité dont se forme le Sage, 58
Eglise naissante, son esprit, 277
Elegie. Description & les qualitez de l'Elegie, 185, 186, 189.

Encens indigne des autels, 2
prodiguer son encens à des Dieux sans vertu, 5. 154
Enée. Voyez *Caractere*.
Enfant charmant dans son bas âge, 156
Enguien. Voyez *Condé*.
Envieux, en quelque maniere utiles, 143
Eole. Voyez *Enée*.
Epigramme. Ce que c'est le plus souvent que l'Epigramme, 188
Epique. Que la Poësie Epique se soûtient par la Fable, & ne vit que de fiction, 199. 200
Epithete. Froides Epithetes, 18
Equité. L'Equité accablée sous des monceaux d'Auteurs, 64
Erreurs qui enyvrent la raison, 37
Corriger ses erreurs sur l'avis des Envieux, 144
Eschyle, & ce qu'il a ajoûté à la Tragedie, 196
Escrire. Voyez *Penser*.
Esprit. La carriere épineuse du bel Esprit, 173
Evangile. Voyez *Mystere*.
Expression. Voyez *Idée*.
pompeux amas d'Expressions frivoles, 199

F.

Fables combien utiles & necessaires à la Poësie Epique, 200. 203
agrémens que la Fable offre à l'esprit, 203. *& suiv.*
á quoy tend la Fiction, 155. 277
Facultez des Universitez, 64
Faineans. Pieux Faineans, 228
Faux est toûjours fade. 157
Festin. Description d'un méchant Festin, 25. 26. *& suiv.*
Feüillant. Que les Feüillans s'endurcissent aux travaux, 244.
Feüillet. Fameux Predicateur, 81
Fiction. Voyez *Fables*.
Figure. Comment il faut emploier les Figures dans un Poëme, 205
Flateur. Differences remarquables entre l'ami & le flateur en fait d'ouvrages, 181. 182
Foi des hommes appesantie sous le joug des pechez, 277
Foiblesses des grands cœurs, 197
Folie erigée en sagesse, 35
Folie qui tient lieu de supplice, 36
Folie assez bizarre d'un certain bigot, 37
Folie ridicule, 113

Fortune. Elle se jouë de la vertu, 92
aller au Louvre adorer la Fortune, 20
Fortune ennemie corrigée, 44
meriter la Fortune par des cruautez, 65
Fou. Quel est aujourd'huy le plus incommode des Fous. 13. 33
que tous les Hommes sont Fous. 35
que souvent le plus Fou est le plus satisfait. 38
Fourmi. L'admirable instinct de la Fourmi, 58
Frelons, troupe lâche & sterile, 13

G.

Gazette. Embellir la Gazette de sa folle valeur, 61
Genie. Mesurer son vol à son genie, 2
Genie asservi aux regles de l'Art. 20
Genie excité par les Envieux, 143
George de Laquais devenu Marquis, 10
Gloire, quel chemin y conduit, 139
Grammont. Ce qu'il fit au passage du Rhin, 121
Grece. Fous, nommez Sages de Grece. 34
Gruë. Bataillons de Gruës, 232

H.

Harangueur. L'éloquence ennuieuse des Harangueurs du temps, 64
Harmonie. Miracles que l'Harmonie a produits en naissant, 217. 218
Haster. Se haster lentement quand on écrit, 180
Haute-Isle, sa description, 133
Hemistiche. Qu'il doit estre suspendu, 177
Hercule filant rompoit les fuseaux, 266
Heros. Comment il faut les dépeindre dans les pieces de theatre, 197
Heros propres à interesser le Lecteur ou l'Auditeur, 203
Hesiode & ses utiles leçons, 218
Hibou, fidele messager des desastres fameux, 246
Holande. La conquête de la Holande par le Roy, 117. *& suiv.*
Homere, & la recommandation de ses Ouvrages, 218,
Il a fait la guerre des Rats & des Grenoüilles, 216
Homme Les diverses erreurs des Hommes, 35
Que l'Homme est un sot animal, 57. *& suiv.*
L'homme comparé à la mer, 64
Premiere & brutale façon de vivre des Hommes, comment civilisées. 217. 218
Hommes, de toutes especes, 140
toute Homme pris dans son air, est toûjours agreable, 187.

Honesteté. L'Honesteté mise dans un lieu infame, 114
L'honesteté est bravée dans les mots Latins, & respectée dans les François, 191
Honneur en guerre avec la Fortune. 14
Que l'honneur qui n'est plus, ne merite point de respect, 40
Honte. Que la honte du bien est le plus affreux lien des Hommes superbes, 112. *& suiv.*
Horace & ses Satires, 55. 73. 76. 81. 88. *& suiv.*
Horace mesle son enjouëment à l'aigreur de la Satire, 190.
Horloger, 247. 249
Huistre. Procez pour une Huistre, agreablement terminé par la Justice, 109
Hydre épouvantable veuë en songe, 257
Hypochondre. idolâtres Hypochondres. 68
Hypocrisie prend le nom & la voix de la pieté, 276.
Ce qu'elle fait, 278

I.

Jaquin & sa funeste adresse, 10
Jalousie. La basse jalousie des Auteurs est un vice, qui suit la mediocrité, 216. *& suiv.*
Idée. L'expression est conforme à l'idée, 179
Idylle. Les qualitez d'une elegante Idylle, 184. 185.
Jeunesse. Voyez *Age.*
Jeux que l'Atheïsme éleve, & où ils conduisent, 192
Ignorance aimable, 157
Ignorant subtil, & sa complaisance en ses faux jugemens. 214. 215
Importun évité de tout le monde, 156
Imprudence devote, 196
Inconstance de l'Homme, 59
Incroiable. Que l'on ne doit rien representer d'incroiable sur le Theatre, 195
Indigence. Voyez *Bassesse.*
Indolence. 230. 277
Infortiat. 273
Innocence. Païs barbare où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois, 14
L'innocence des premiers temps, 42. 43
Description de l'estat d'innocence, 113
Joüeur comparé à un possedé, 36
Jugement. Trembler follement des jugemens d'autrui, 112.
Junon, Voyez *Enée.*
Juvenal & ses Satires, 55. 91. 190. *& suiv.*

L.

Langue. Combien la langue doit estre considerée dans ce que l'on écrit, 180
Lens. Les bataillons François aux plaines de Lens, 252
Libertin sans ame & sans foi. 34
Ce qui entretient les Libertins dans leur libertinage, 112.
Loi. Dedale de Loix, 14. 168
Loisir. Qu'il faut travailler à loisir, 180
Loüange adroite & delicate. 154
La loüange pour estre agreable, doit estre vraie, 159
Loüet allongé par Brodeau, 14
Lucile, premier Auteur de la satire, 190
Lucilius Satyrique premier du nom, 87. 88
Lutrin. Grand debat entre le Tresorier & le Chantre d'une Eglise, sur l'endroit où l'on devoit placer un Lutrin, 227. 231. 252. *et suiv.* 262. 265. 268.

M.

Madrigal. Il est noble & simple en son tour, 189. 190.
Magnificat. L'encensement à *Magnificat*, 215
Mal. Le fatal fondement de tous les Maux, 112
Malherbe mis en pieces, 19
Malherbe auteur de la juste cadence des Vers, 179
modele des bons Poëtes, *là mesme.*
Malheureux. S'engraisser du suc des malheureux, 65
Adam le premier Malheureux, & ce qui fut cause de son malheur, 113. 114
Manceau. Leçon d'un pere Manceau à son fils, 108
Marot. L'elegant badinage de Marot, 177
Mascarades de Marot, 178
Mecenas. Combien un Mecenas est necessaire aux Gens de Lettres. 12
Medecin grand hableur & celebre assassin, devenu Architecte, 212. 213
Médisance. Le procedé de la Médisance, 77. 78
Menandre & ses Comedies, 207. 208
Mer. Description vicieuse des Mers, 204. *& suiv.*
Merite. Le temps avilit le Merite, 45.
Le Merite en repos s'endort, 143
Merveille absurde & sans appas, 195
Midas & ses oreilles, 80

Mignot, 15. 17.
Miniſtre. Les Dieux ſoûtiennent tout, & voient tout ſans miniſtre, 1
Moine. Reprimer l'entrepriſe des Moines mutins, 108
Moliere. Eloge de Moliere, 17.
en quoi il eſt loûable ou blâmable, 209
ſon merite n'a eſté bien reconnu qu'aprés ſa mort, 142
Molleſſe. Deſcription du ſejour & de la compagnie de la Molleſſe, 142. Voyez *Nuit*.
Monarque indolent promené par quatre bœufs attelez, 243.
Monlheri. La fameuſe tour de Monlheri, 246
Monmaur & le meſtier dont il fit leçon dans Paris. 12
Mort. Belle reflexion ſur la mort, 113
Mot. Heureux chois des mots harmonieux, 178
Motin, Poëte morfondu & glacé, 217
Moïſe ſauvé, Poëme, 174
Mourir par metaphore, 82
Muſe tremblante par reſpect, 13
Muſe qui s'exerce ſur les moindres ſujets, 4
qui ne ſçauroit rien taire, *là meſme*.
qui ne ſçauroit flater, 5
le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidele, 104
Muſe reduite aux regles du devoir par Malherbe, 179
Muſe forcée, & ce que c'eſt, 186. Muſe fine, 189. Muſe groſſiere inſpirée par le vin & par le hazard, 192. Muſe déreglée, 208. Muſe reverée d'un juſte encens dans la Grece, 219. Muſe affamée, *là meſme*. Muſe qui cherche la ſolitude, 138
Myſtere. Que les Myſteres du Chriſtianiſme ne ſont point ſuſceptibles d'ornemens égayez. 201

N.

Naiſſance. Le faux éclat de la haute naiſſance, 40
Nantoüillet. Voyez *Rhin*.
Narration. Quelles doivent eſtre les Narrations dans un Poëme. 104
Naſſau, ſa défaite devant Saint-Omer, 137
Nature. La Nature venduë au demon par pudeur, 113
la Nature ſçait partager les talens entre les Auteurs, 174
que la nature doit eſtre l'unique étude des Auteurs qui pretendent aux honneurs du Comique, 208. Qu'elle eſt feconde en portraits bizarres, *là meſme*. Combien

elle eſt aiſée à découvrir, *là meſme. & 216.*
Nobleſſe. Quelle eſt la veritable Nobleſſe, 39. *& ſuiv.*
Nogent. Voyez *Rhin.*
Noms durs & barbares, 117. *& ſuiv.*
Normand. Raiſonnement d'un Normand de Caën, 108.
Normans fidéles à la Diſcorde, 218
Nuit. Entretien de la Nuit avec la Molleſſe, 242
la courſe de la Nuit, 146. *et ſuiv.*

O.

Objets que l'Art doit preſenter à l'oreille & non pas aux yeux, 195
Ode. Son éclat & ſon énergie, 186
Oeil. Voyez *Yeux.*
Oreille bleſſée rend le vers deſagreable, 178
Orgueil, couvert du manteau de la vertu, 5
la foibleſſe de l'orgueil appuiée d'un faux titre, 45
Ovide. Les Elegies d'Ovide. 186
Ouvrage. Quelle eſt la perfection d'un ouvrage, 144
Ouvrages mercenaires, 159

P.

Pacolet, 160
Paix, Emploi Roial pendant la Paix, 103. 104
que la Paix fremit à la veuë de la Diſcorde, 218
Palais. Vicieuſe deſcription d'un Palais, 175. *et ſuiv.*
Paris. Deſcription remarquable de l'embarras que l'on rencontre en marchant dans les ruës de Paris, 46. *et ſuiv.*
Parnaſſe. Querelle du Parnaſſe, 86
les premiers ans du Parnaſſe François, 178
le Parnaſſe décheu de ſa premiere nobleſſe, 219
Parnaſſe fecond en Impoſteurs, 159
Paſſion. Que les Paſſions ſont les tyrans de l'eſprit de l'Homme, 60.
combien les Paſſions ſont neceſſaires aux pieces de Theatre, 193. 194. Voyez *Caractere.*
le caractere des Paſſions, 198
Pavot. Les pavots du ſommeil, 242
Pauvreté. L'inconvenient de la Pauvreté, 11
la honte de la Pauvreté, 114
Peché. Deſcription des peines qui ſuivent le peché d'Adam, 114

Pedant. Les erreurs des Pedans, 33
Pedant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles, 38
eſcadron fourré de Pedans, 69
Pelletier crotté juſqu'à l'échine, 11. 20
Penſer. Il faut apprendre à penſer avant que d'écrire, 179.
Perrin, 83. 149
Perſe, & ſes Satires, 190
Phebus tiré de l'Hoſpital, 12
Phenix. Heureux Phenix, qui eſt encore à trouver, 188.
Pieté ſincere, 276. ſes compagnes, *là meſme.*
Pilier fameux de la Grand'Sale, 166
à midi frequenté de Normans, *là meſme.*
Pincheſne. 181
Plainte de la Pieté à Themis, 276
Plaire. Grand ſecret en fait d'action de Theatre, 194. 199. 201
Plaiſant. Joindre le ſolide & l'utile au plaiſant, 215
Plume enchantereſſe, 20. 21
Poëme inſipide & ſon effet, 75
Poëme brillant de ſa propre beauté, 190
Poëſie. Qu'il faut exceller dans la Poëſie, ou ne s'en point meſler, 72
Preceptes remarquables pour la Poëſie, 177. *& ſuiv.*
Poëtes mépriſables, 2. 3. Voyez *Auteur.*
Poëte eſclave de quiconque achete ſon livre, 78
raillerie ſur quelques Poëtes du temps, 83
la nation des mauvais Poëtes eſt une nation farouche, 85.
Poëte retenu, 86
qu'il faut eſtre né Poëte pour bien faire des vers, 173
divers genies des Poëtes, 175
deſcription d'un mauvais Poëte, 206
avis notable pour les Poëtes, 214. *& ſuiv.*
Pointe en fait de vers: d'où attirée en France, 188. comme elle y a eſté receüe, & meſme dans la Proſe, 189.
Pointe, chaſſée des diſcours ſerieux, *là meſme.*
Polycrene. Fontaine, 139
Polir & repolir ce que l'on écrit, 180
Prince, qui fait ignorer l'indigence au merite, 220
Prince infatigable qui brave les douceurs de la molleſſe, 243. 244
Procez. Ne point entreprendre meſme un juſte Procez, 108
Prodigue. La conduite d'un prodigue, 36.

Public. Le moien de meriter les amours du Public. 176
Pudeur rebelle, 111
Puſſort, 267
Pygmée altier, 232
Pyrrhus. Avis notable du ſage Cineas au Roi Pyrrhus, 100. 101.

Q.

Querelle ſurvenuë dans un feſtin ; ce qui s'y paſſa, & comme elle fut terminée, 29. 31

R.

Rabin. Les ſçavantes tenebres des Rabins, 66
Racan. Ce qu'il peut au defaut d'Homere, 73
Racine, Poëte fameux, ſon eloge, 142. 210
Raiſon. La Raiſon enchaînée avec la rime, 19
Que la raiſon eſt ſouvent le plus fâcheux de tous nos maux, 38
Combien la Raiſon eſt quelquefois inutile, 67. 68
Reforme eſtablie dans S. Denys, 244
Regnier, preſque le ſeul Poëte Satirique François, 91
Diſciple ingenieux de ſçavans Maiſtres, 191
Renommée prompte, 269
Reſſorts qui puiſſent attacher, neceſſaires aux pieces de Theatre, 194
Rheims. Avoir hypotheque ſur quelque vigne de Rheims, 262
Rhin. Deſcription du paſſage du Rhin par l'armée du Roi, 118. 121. *& ſuiv.*
Riche. Quiconque eſt riche eſt tout, 66
Richeſſes. L'avantage des richeſſes dans le temps preſent, 44
la Richeſſe n'habite pas ſur les bords du Permeſſe, 219
faſte inſeparable des Richeſſes, 158
Rime. Difficulté de trouver la Rime, 17. *& ſuiv.*
Que la Rime eſt une eſclave, & comment l'on s'habituë aiſément à la trouver, 174. lorſqu'on la neglige, elle devient rebelle, 175. l'ancienne Rime Françoiſe, 178.
Rimes cyniques de Regnier, 191
Rimeur. Troupe effroiable de Rimeurs affamez, 13
Rimeurs craintifs, 187
Rimeurs François pouſſez à bout par Apollon, *là meſme* deſcription d'un Rimeur furieux, 214
Roi. Diſcours au Roi Louis XIV. 1. *& ſuiv.* ſon eloge, 44. 45. 83. 84. 97. *& ſuiv.* 167
qu'il y a peu de Rois bienfaiſans, 102
Rois qui s'honoroient du nom de faineans, 243

Rois nés valets de leurs Miniſtres, 149
Roman. La liberté des Romans, 75
tout s'excuſe aiſément dans un Roman, 198
Rondeaux aſſervis par Marot à des refreins reglez, 8. 190.
Ronſard, élevé juſqu'au Ciel, 29
Ronſard, & le ſort de ſa Muſe, 178
Idylles Gothiques de Ronſard, 185

S.

Sage. Marque d'un homme ſage, 35
Si l'homme le moins ſage croit avoir la Sageſſe, 33
qu'il n'eſt point de parfaite Sageſſe en ce monde, 34
ce que c'eſt que la Sageſſe, 58
que la Sageſſe a eſté annoncée aux hommes par le moien des vers, 218
Saints. Voyez *Myſtere.*
Salart. Voyez *Rhin.*
La Salle. Voyez *Rhin.*
Satire. Que la Satire eſt un méchant métier & préjudiciable à ſon Auteur, 52. 135
inclination à compoſer des Satires, 53. *& ſuiv.*
Eloge de la Satire, 81
diſcours ſur la Satire, 85
Satire fade, 136
la verité armée du vers de la Satire, 85. 190. *& ſuiv.*
Saumaiſe. Preparer des tortures aux Saumaiſes à venir, 73
Sçavoir. L'inutilité du Sçavoir dans le temps preſent. 64.
Scene. Etaler ſes ouvrages ſur la Scene ; & comment il s'y faut prendre, 193
que le lieu en doit eſtre marqué & fixé, 194
dans quel eſpace de temps ſon ſujet doit eſtre borné, *là meſme.*
la Scene demande une exacte raiſon, 198
Science. La ſcience chaſſée comme une infame, 14
Scuderi. Le bonheur de Scuderi, 20
Segrais. Poëte de grande reputation, 220
La Serre, 153
Sens. Que le bon ſens doit s'accorder dans les vers avec la rime, 174
que tout y doit tendre au bon ſens, & la difficulté d'y parvenir, 175
Simplicité agreable, 156
Sixinq. Fameux Fort en Hollande, 120. 123
Soleciſme. Qu'il faut éviter un orgueilleux Soleciſme

dans ce que l'on écrit, 180
Son. Concours odieux de mauvais Sons, 178
Sonnet. Les rigoureuſes loix du Sonnet : inventées par Apollon, & quelles elles ſont, 187. *& ſuiv.*
Sonnet ſans defauts, combien rare, & ce qu'il vaut, 188
Sophocle, & comme il a autoriſé la Tragedie chez les Grecs, 196
Sot burleſque, 11
Sot, qui trouve un plus ſot que ſoi, 183
Spectateur pareſſeux d'applaudir, 194
Stile, 176
le Stile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe, 176
ce que marque un Stile rapide, 180
Stile né pour la Satire, 147
Sublime ennuyeux & peſant, 205
Sujet. Que le ſujet d'une piece de Theatre n'eſt jamais aſſez-toſt expliqué, 194
Sibylle, ſon antre, 266

T.

TAbarin allié à Terence, 209
Tage. L'orgueil du Tage foulé aux pieds, 6
Taſſe. Le clinquant du Taſſe, 78
comment le Taſſe s'eſt acquis de la reputation dans l'Italie, 202
Taureau picqué par une gueſpe, 231
Terence. Recommandation d'un paſſage de Terence, 210.
Theatre. Regles & loix des actions de Theatre, 193. *& ſuiv.*
le plaiſir du Theatre long-temps ignoré dans la France, 197. qui l'a introduit dans Paris, & comment, 196
le Theatre fertile en Cenſeurs, 199
les Auteurs n'y font pas facilement des conqueſtes, 199
ancienne fureur du Theatre, 207
Sort du Theatre Comique, 143
Themis environnée des étendars de la Diſcorde, 228
Themis a veu ſouvent chanceler ſa balance ſous l'effort de la chicane. 267
Plainte faite à Themis par la Pieté, 270. *& ſuiv.*
Réponſe de Themis à la Pieté, 279
Theocrite. En quoi il doit eſtre imité, 185
Theophile élevé juſqu'au Ciel, 29
Theſpis, premier Auteur de la Tragedie, 196
Tibulle. Les Elegies de Tibulle, 186
Titus & le bonheur de ſon regne, 102
Toucher. Grand ſecret pour ſe faire applaudir ſur le

Theatre, 194
Tragedie, & ſes pointes, 189
Ses expreſſions, 193
l'origine, les commencemens & les progrés de la Tragedie, 195
La *Trape* ennoblie par l'exil de la Molleſſe, 244
Triolets de Marot, 178
Tumulte. Aſſiette tranquille au ſein du Tumulte, 228
Turlupins reſtez à la Cour, 189

V.

Valencienne, ſa priſe, 136
Vanité qui a ſoüillé la pureté des mœurs, 42. 43
amorce dangereuſe des Vanités, 277
Vanité logée dans la craſſe du froc, 278
Vaudeville, agreable indiſcret, 191. 192
Vendoſme. Voyez *Rhin*.
Verité ſeule fait plaire, 157
Vermillon des Moines, 242
Vers. Voyez *Auteur*.
combien les Vers ſont neceſſaires à la reputation des Heros, 104
Vers pleins de ſincerité, 105
que les Vers ne doivent pas eſtre le continuel emploi des Poëtes, 217
les fruits des premiers Vers, *là meſme &* 218
Vertu ſauvage qui court à l'Hoſpital, 11
la Vertu eſt la marque certaine d'un cœur noble, 40. 41.
Vertus qui balancent les vices, 64
par quel moien la Vertu devient lâche & timide, 112
la Vertu ſeule peut ſouffrir la clarté, 158
Vice erigé en Souverain, 14
le Vice ennobli, 52
Voyez *Vertu*.
de quel nid ſont ſortis tous les Vices, 114
Vieilleſſe. Voyez *Age*.
Ville. Que les Villes ſont fertiles en modeles, 209
Villon premier Poëte François qui ait poli la Rime, 178
Vin qui rit dans la fougere, 247
Virgile. L'or de Virgile. 78
En quoi Virgile doit eſtre imité, 185
Viſions d'Accurſe, & d'Alciat, 273
Vivonne. Voyez *Rhin*,
Voiele heurtée d'une autre Voiele, 178
Voiture & ſa liberté à railler, 92
Voleurs. Le danger des voleurs dans Paris pendant la

nuit, 49. 50
Volupté qui sert la Molleſſe avec des yeux devots, 242
Vrai. Le vrai n'eſt pas toûjours vrai-ſemblable, 195
le Vrai ſeul eſt aimable, 155

Y.

Yeux d'où ſortent de longs traits de feu, 229

FIN.

Extrait du Privilege du Roi.

PAr grace & Privilege du Roi, en date du 31. Decembre 1683. Signé le Petit. Il eſt permis au Sieur D*** de faire imprimer divers Ouvrages qu'il a compoſés, ſçavoir *ſes Satires, l'Art Poëtique en vers, un Poëme intitulé le Lutrin, pluſieurs Dialogues, Diſcours, & Epiſtres en vers, & la Traduction de Longin.* Et defenſes ſont faites à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer ou vendre leſdits ouvrages, pendant l'eſpace de quinze années, à compter du jour que le precedant Privilege ſera expiré, d'autres éditions que de celles qui ſeront imprimées par ceux qui auront droit dudit Sieur D*** ſous peine de trois mille livres d'amende, &c. ainſi qu'il eſt plus au long contenu dans ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 14. Janvier 1684. ſuivant l'Arreſt du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conſeil Privé du Roi, du 27. Fevrier 1665.

Signé, C. ANGOT *Syndic.*

Ledit Sieur D*** a cedé ſon droit de Privilege à DENYS THIERRY.

TRAITÉ

DU

SUBLIME

OU

DU MERVEILLEUX

DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

PREFACE.

CE petit traité, dont je donne la traduction au Public, eſt une piece échapée du naufrage de pluſieurs autres livres que Longin avoit composés. Encore n'eſt-elle pas venuë à nous toute entiere. Car bien que le volume ne ſoit pas fort gros, il y a pluſieurs endroits defectueux, & nous avons perdu le traité des paſſions, dont l'Auteur avoit fait un livre à part qui eſtoit comme une ſuite naturelle de celui-ci. Neanmoins tout défiguré qu'il eſt, il nous en reſte encore aſſez, pour nous faire concevoir une fort grande idée de ſon Auteur, & pour nous donner un veritable regret de la perte de ſes autres ouvrages. Le nombre n'en eſtoit pas mediocre. Suidas en conte juſqu'à neuf, dont il ne nous reſte plus que des titres aſſez confus. C'eſtoient tous ouvrages de critique. Et certainement on ne ſçauroit aſſez plaindre la perte de ces excellens originaux, qui, à en juger par celui-ci, devoient eſtre autant de chef-d'œuvres

de bon ſens, d'érudition, & d'éloquence. Je dis, d'éloquence; parce que Longin ne s'eſt pas contenté, comme Ariſtote & Hermogene, de nous donner des preceptes tout ſecs & dépoüillez d'ornemens. Il n'a pas voulu tomber dans le défaut, qu'il reproche à Cecilius, qui avoit, dit-il, écrit du Sublime en ſtile bas. En traitant des beautez de l'Elocution, il a emploïé toutes les fineſſes de l'Elocution. Souvent il fait la figure qu'il enſeigne, & en parlant du Sublime, il eſt lui-meſme tres-ſublime. Cependant il fait cela ſi à propos & avec tant d'art, qu'on ne ſçauroit l'accuſer en pas-un endroit de ſortir du ſtile didactique. C'eſt ce qui a donné à ſon livre cette haute reputation qu'il s'eſt acquiſe parmi les Sçavans, qui l'ont tous regardé comme un des plus precieux reſtes de l'antiquité ſur les matieres de rhetorique. Caſaubon l'appelle un Livre d'or, *voulant marquer par là le poids de ce petit ouvrage, qui malgré ſa petiteſſe peut eſtre mis en balance avec les plus gros volumes.*

Auſſi jamais homme, de ſon temps meſme, n'a eſté plus eſtimé que Longin. Le Philoſophe Porphyre qui avoit eſté ſon diſciple, parle de lui comme d'un prodige. Si on l'en croit, ſon jugement eſtoit la regle du bon ſens, ſes deciſions en matiere d'ouvrages

paſſoient pour des arreſts ſouverains, & rien n'eſtoit bon ou mauvais, qu'autant que Longin l'avoit approuvé ou blâmé. Eunapius, dans la vie des Sophiſtes, paſſe encore plus avant. Pour exprimer l'eſtime qu'il fait de Longin, il ſe laiſſe emporter à des hyperboles extravagantes, & ne ſçauroit ſe reſoudre à parler en ſtile raiſonnable d'un merite auſſi extraordinaire que celui de cet Auteur. Mais Longin ne fut pas ſimplement un critique habile. Ce fut un Miniſtre d'eſtat conſiderable: & il ſuffit, pour faire ſon eloge, de dire, qu'il fut fort conſideré de Zenobie cette fameuſe reine des Palmyreniens, qui oſa bien ſe declarer reine de l'orient aprés la mort de ſon mari Odenat. Elle avoit appellé d'abord Longin auprés d'elle pour s'inſtruire dans la langue Grecque. Mais de ſon Maître en Grec, elle en fit à la fin un de ſes principaux Miniſtres. Ce fut lui qui encouragea cette reine à ſoûtenir la qualité de reine de l'orient, qui lui rehauſſa le cœur dans l'adverſité, & qui lui fournit les paroles altieres qu'elle écrivit à Aurelian, quand cet Empereur la ſomma de ſe rendre. Il en couſta la vie à noſtre Auteur: Mais ſa mort fut également glorieuſe pour lui, & honteuſe pour Aurelian, dont on peut dire, qu'elle a pour jamais flétri la memoire. Comme

cette mort eſt un des plus fameux incidens de l'hiſtoire de ce temps-là, le Lecteur ne ſera peut-eſtre pas fâché que je lui rapporte ici ce que Flavius Vopiſcus en a écrit. Cet Auteur raconte, que l'armée de Zenobie & de ſes alliés ayant eſté miſe en fuite prés de la ville d'Emeſſe, Aurelian alla mettre le ſiege devant Palmyre où cette Princeſſe s'eſtoit retirée. Il y trouva plus de reſiſtance qu'il ne s'eſtoit imaginé, & qu'il n'en devoit attendre vrai-ſemblablement de la reſolution d'une femme. Ennuié de la longueur du ſiege, il eſſaya de l'avoir par compoſition. Il écrivit donc une lettre à Zenobie, dans laquelle il lui offroit la vie & un lieu de retraite, pourveu qu'elle ſe rendiſt dans un certain temps. Zenobie ajoûte Vopiſcus, répondit à cette lettre avec une fierté plus grande que l'eſtat de ſes affaires ne le lui permettoit. Elle croioit par là donner de la terreur à Aurelian. Voici ſa réponſe.

ZENOBIE REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURELIAN. Perſonne juſques-ici n'a fait une demande pareille à la tienne. C'eſt la vertu, Aurelian, qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commandes de me remettre entre tes mains : comme ſi tu ne ſçavois pas que Cleopatre aima mieux

mourir avec le titre de reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le ſecours des Perſes. Les Sarazins arment pour nous. Les Armeniens ſe ſont declarés en noſtre faveur. Une troupe de voleurs dans la Syrie a défait ton armée. Juge, ce que tu dois atrendre, quand toutes ces forces ſeront jointes. Tu rabatras de cet orgueil avec lequel, comme maiſtre abſolu de toutes choſes, tu m'ordonnes de me rendre. *Cette Lettre, ajoûte Vopiſcus, donna encore plus de colere que de honte à Aurelian. La ville de Palmyre fut priſe peu de jours aprés, & Zenobie arreſtée, comme elle s'enfuioit chés les Perſes. Toute l'armée demandoit ſa mort. Mais Aurelian ne voulut pas deshonorer ſa victoire par la mort d'une femme. Il reſerva donc Zenobie pour le triomphe, & ſe contenta de faire mourir ceux qui l'avoient aſſiſtée de leurs conſeils. Entre ceux-là, continuë cet Hiſtorien, le Philoſophe Longin fut extrémement regreté. Il avoit eſté appellé auprés de cette Princeſſe pour lui enſeigner le Grec. Aurelian le fit mourir pour avoir écrit la lettre precedente. Car bien qu'elle fuſt écrite en langue Syriaque, on le ſoupçonnoit d'en eſtre l'Auteur. L'Hiſtorien Zoſime témoigne que ce*

fut Zenobie elle-meſme qui l'en accuſa. Zenobie, dit-il, ſe voiant arreſtée rejetta toute ſa faute ſur ſes Miniſtres qui avoient, dit-elle, abuſé de la foibleſſe de ſon eſprit. Elle nomma entre autres Longin, celui dont nous avons encore pluſieurs écrits ſi utiles. Aurelian ordonna qu'on l'envoiaſt au ſupplice. Ce grand perſonnage, pourſuit Zoſime, ſouffrit la mort avec une conſtance admirable juſqu'à conſoler en mourant ceux que ſon malheur touchoit de pitié & d'indignation.

Par là on peut voir que Longin n'étoit pas ſeulement un habile Rheteur, comme Quintilien & comme Hermogene, mais un Philoſophe digne d'eſtre mis en paralele avec les Socrates & avec les Catons. Son livre n'a rien qui démente ce que je dis. Le caractere d'honneſte homme y paroiſt par tout; & ſes ſentimens ont je ne ſçai quoi qui marque non ſeulement un eſprit ſublime, mais une ame fort élevée au deſſus du commun. Je n'ai donc point de regret d'avoir emploié quelques-unes de mes veilles à débroüiller un ſi excellent ouvrage, que je puis dire n'avoir eſté entendu juſqu'ici que d'un tres-petit nombre de Sçavans. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin à la ſollicitation de Manuce: mais il n'acheva pas cet ouvrage, ſoit parce que les

difficultés l'en rebuterent, ou que la mort le surprit auparavant. Gabriel de Petra à quelque temps de là fut plus courageux, & c'eſt à lui qu'on doit la traduction Latine que nous en avons. Il y en a encore deux autres; mais elles ſont ſi informes & ſi groſſieres, que ce ſeroit faire trop d'honneur à leurs Auteurs, que de les nommer. Et meſme celle de Petra, qui eſt infiniment la meilleure, n'eſt pas fort achevée. Car outre que ſouvent il parle Grec en Latin, il y a pluſieurs endroits où l'on peut dire qu'il n'a pas fort bien entendu ſon Auteur. Ce n'eſt pas que je veüille accuſer un ſi ſçavant Homme d'ignorance, ni établir ma reputation ſur les ruines de la ſienne. Je ſçai ce que c'eſt que de débroüiller le premier un Auteur, & j'avouë d'ailleurs que ſon ouvrage m'a beaucoup ſervi, auſſi bien que les petites notes de Langbaine & de Monſieur le Fevre. Mais je ſuis bien aiſe d'excuſer par les fautes de la traduction Latine celles qui pourront m'eſtre échapées dans la Françoiſe. J'ai pourtant fait tous mes efforts pour la rendre auſſi exacte qu'elle pouvoit l'eſtre. A dire vrai je n'y ai pas trouvé de petites difficultez. Il eſt aiſé à un Traducteur Latin de ſe tirer d'affaire aux endroits meſme qu'il n'entend pas. Il n'a qu'à traduire le Grec

mot pour mot, & à debiter des paroles qu'on peut au moins soupçonner d'estre intelligibles. En effet le Lecteur qui bien souvent n'y conçoit rien, s'en prend plûtost à soi-mesme qu'à l'ignorance du Traducteur. Il n'en est pas ainsi des traductions en langue vulgaire. Tout ce que le Lecteur n'entend point s'apelle un galimathias dont le Traducteur tout seul est responsable. On lui impute jusqu'aux fautes de son Auteur ; & il faut en bien des endroits qu'il les rectifie, sans neanmoins qu'il ose s'en écarter.

Quelque petit donc que soit le volume de Longin, je ne croirois pas avoir fait un mediocre present au Public si je lui en avois donné une bonne traduction en nostre langue. Je n'y ai point épargné mes soins ni mes peines. Qu'on ne s'attende pas pourtant de trouver ici une version timide & scrupuleuse des paroles de Longin. Bien que je me sois efforcé de ne me point écarter en pas-un endroit des regles de la veritable traduction : Je me suis pourtant donné une honneste liberté, sur tout dans les passages qu'il raporte. J'ai songé qu'il ne s'agissoit pas simplement ici de traduire Longin : mais de donner au Public un traité du Sublime, qui pust estre utile. Avec tout cela neanmoins il se trouvera peut-estre des gens qui non seulemnet n'approuveront pas

ma traduction ; mais qui n'épargneront pas meſme l'original. Je m'attens bien qu'il y en aura pluſieurs qui declineront la juriſdiction de Longin, qui condamneront ce qu'il approuve, & qui louëront ce qu'il blâme. C'eſt le traitement qu'il doit attendre de la plûpart des Juges de noſtre ſiecle. Ces Hommes accoûtumés aux débauches & aux excés des Poëtes modernes, & qui n'admirant que ce qu'ils n'entendent point, ne penſent pas qu'un Auteur ſe ſoit élevé, s'ils ne l'ont entierement perdu de veuë ; ces petits eſprits, dis-je, ne ſeront pas ſans doute fort frappés des hardieſſes judicieuſes des Homeres, des Platons & des Demoſthenes. Ils chercheront ſouvent le Sublime dans le Sublime, & peut-eſtre ſe mocqueront-ils des exclamations que Longin fait quelquefois ſur des paſſages, qui, bien que tres-ſublimes, ne laiſſent pas d'eſtre ſimples & naturels, & qui ſaiſiſſent plûtoſt l'ame qu'ils n'éclatent aux yeux. Quelque aſſurance pourtant que ces Meſſieurs ayent de la netteté de leurs lumieres : Je les prie de conſiderer que ce n'eſt pas ici l'ouvrage d'un Aprenti que je leur offre : mais le chef-d'œuvre d'un des plus ſçavans critiques de l'antiquité. Que s'ils ne voient pas la beauté de ces paſſages, cela peut auſſi-toſt venir de la foibleſſe de leur veuë, que du peu

d'éclat dont elles brillent. Au pis aller je leur conſeille d'en accuſer la traduction : puis qu'il n'eſt que trop vrai, que je n'ai ni atteint, ni pû atteindre à la perfection de ces excellens originaux ; & je leur declare par avance que, s'il y a quelques defauts, ils ne ſçauroient venir que de moi.

Il ne reſte plus pour finir cette Preface, que de dire ce que Longin entend par Sublime. Car comme il écrit de cette matiere après Cecilius qui avoit preſque emploié tout ſon livre à montrer ce que c'eſt que Sublime, il n'a pas crû devoir rebatre une choſe qui n'avoit eſté déja que trop diſcutée par un autre. Il faut donc ſçavoir que par Sublime, Longin n'entend pas ce que les Orateurs appellent le ſtile Sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le Diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile Sublime veut toûjours de grands mots : mais le Sublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Une choſe peut eſtre dans le ſtile Sublime, & n'eſtre pourtant pas Sublime ; c'eſt à dire, n'avoir rien d'extraordinaire ni de ſurprenant. Par exemple, le ſouverain Arbitre de la nature d'une ſeule parole forma la lumiere. *Voilà qui eſt dans le ſtile Sublime : cela*

n'eſt pas neanmoins Sublime ; parce qu'il n'y a rien là de fort merveilleux, & qu'un autre ne puſt aiſément trouver. Mais, Dieu dit: Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit. *Ce tour extraordinaire d'expreſſion qui marque ſi bien l'obeïſſance de la Creature aux ordres du Createur eſt veritablement ſublime & a quelque choſe de divin. Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l'Extraordinaire, le Surprenant ; & comme je l'ai traduit, le Merveilleux dans le diſcours.*

J'ai raporté ces paroles de la Geneſe, comme l'expreſſion la plus propre à mettre ma penſée en jour, & je m'en ſuis ſervi d'autant plus volontiers que cette expreſſion eſt citée avec éloge par Longin meſme, qui au milieu des tenebres du Paganiſme n'a pas laiſſé de reconnoiſtre le divin qu'il y avoit dans ces paroles de l'Ecriture. Mais que dirons-nous d'un des plus ſçavans Hommes de nôtre ſiecle, qui, quoi qu'éclairé des lumieres de l'Evangile, ne s'eſt pas apperceu de la beauté de cet endroit, a oſé, dis je, avancer dans un livre qu'il a fait pour démontrer la religion Chreſtienne, que Longin s'eſtoit trompé lorſqu'il avoit cru que ces paroles eſtoient ſublimes? J'ai la ſatisfaction au moins que des perſonnes non moins conſiderables par leur pieté que par leur profonde erudition, qui nous ont donné depuis peu la traduction du livre de la

Geneſe, n'ont pas eſté de l'avis de ce ſçavant Homme, & dans leur Preface, entre pluſieurs preuves excellentes qu'ils ont apportées pour faire voir que c'eſt l'Eſprit ſaint qui a dicté ce livre, ont allegué le paſſage de Longin, pour montrer combien les Chreſtiens doivent eſtre perſuadés d'une verité ſi claire, & qu'un Payen meſme a ſentie par les ſeules lumieres de la raiſon.

Au reſte dans le temps qu'on travailloit à cette derniere edition de mon livre, Monſieur d'Acier, celui qui nous a depuis peu donné les Odes d'Horace en François, m'a communiqué de petites notes tres-ſçavantes qu'il a faites ſur Longin, où il a cherché de nouveaux ſens inconnus juſqu'ici aux Interpretes. J'en ai ſuivi quelques-unes; mais comme dans celles où je ne ſuis pas de ſon ſentiment, je puis m'eſtre trompé, il eſt bon d'en faire les Lecteurs juges. C'eſt dans cette veuë que je les ai miſes à la ſuite de mes remarques; Monſieur d'Acier n'eſtant pas ſeulement un homme de tres-grande erudition, & d'une critique tres-fine, mais d'une politeſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle accompagne rarement un grand ſçavoir. Il a eſté diſciple du celebre Monſieur le Fevre pere de cette ſçavante fille à qui nous devons la premiere traduction qui ait encore paru d'Anacreon en François, qui

vient

vient de nous donner tout nouvellement celle des trois plus agreables Comedies de Plaute, & qui travaille maintenant à nous faire voir Aristophane, Sophocle & Euripide en la mesme langue.

A Paillet In. & Delin.
Vallet Scul.

TRAITÉ
DU
SUBLIME
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER.

Servant de Préface à tout l'ouvrage.

VOus ſçavez bien, mon cher Terentianus, que quand nous leûmes enſemble le petit traité que Cecilius a fait du Sublime ; nous trouvâmes que la baſſeſſe de ſon ſtile répondoit aſſez mal à la dignité de ſon ſujet : que les principaux points de cette matiere n'y eſtoient pas

touchés, & qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux Lecteurs, qui eſt neanmoins le but où doit tendre tout homme qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choſes à quoi il ſe faut toûjours étudier. La premiere eſt, de bien faire entendre ſon ſujet. La ſeconde, que je tiens au fond la principale, conſiſte à montrer comment & par quels moiens ce que nous enſeignons ſe peut acquerir. Cecilius s'eſt fort attaché à l'une de ces deux choſes; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'eſt que le Grand & le Sublime, comme ſi c'eſtoit un point fort ignoré: mais il ne dit rien des moiens qui peuvent porter l'eſprit à ce Grand & à ce Sublime. Il paſſe cela, je ne ſçai pourquoi, comme une choſe abſolument inutile. Aprés tout, cet Auteur peut-eſtre n'eſt-il pas tant à reprendre pour ſes fautes, qu'à loüer pour ſon travail, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puiſque vous voulés que j'écrive auſſi du Sublime, voions, pour l'amour de vous, ſi nous n'ayons point fait ſur cette matiere quelque obſervation raiſonnable, & dont ſes Orateurs puiſſent tirer quelque ſorte d'utilité.

Mais c'eſt à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons enſemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz voſtre ſentiment avec cette ſincerité que nous devons naturellement à nos Amis. Car, comme un Sage * dit fort bien : ſi nous avons quelque voye pour nous rendre ſemblables aux Dieux ; c'eſt de *faire du bien* & de *dire la verité*. * Pythagore.

Au reſte, comme c'eſt à vous que j'écris, c'eſt à dire à un homme inſtruit de toutes les belles connoiſſances, je ne m'arreſterai point ſur beaucoup de choſes qu'il m'euſt fallu établir avant que d'entrer en matiere, pour montrer que le Sublime eſt en effet ce qui forme l'excellence & la ſouveraine perfection du Diſcours : que c'eſt par lui que les grands Poëtes & les Ecrivains les plus fameux ont remporté le prix, & rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire.

Car il ne perſuade pas proprement, mais il ravit, il tranſporte, & produit en nous une certaine admiration meſlée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire, elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du

Sublime; il donne au Discours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage, pour vous faire remarquer la finesse de l'*Invention*, la beauté de l'*Oeconomie* & de la *Disposition*; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite mesme du Discours. Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut; il renverse tout comme un foudre, & presente d'abord toutes les forces de l'Orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable seroit fort inutile pour vous, qui sçavez ces choses par experience, & qui m'en feriez au besoin à moi-mesme des leçons.

CHAPITRE II.

S'il y a un Art particulier du Sublime, & des trois Vices qui lui sont opposez.

IL faut voir d'abord, s'il y a un Art particulier du Sublime. Car il se trouve des gens qui s'imaginent, que c'est une erreur de le vouloir reduire en art, & d'en

d'en donner des preceptes. Le Sublime, diſent-ils, naiſt avec nous, & ne s'apprend point. Le ſeul art pour y parvenir, c'eſt d'y eſtre né. Et meſmes, à ce qu'ils pretendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute ſeule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine ſechereſſe qui les rend maigres & décharnés. Mais je foûtiens, qu'à bien prendre les choſes, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoi que la nature ne ſe montre jamais plus libre que dans les diſcours ſublimes & pathetiques, il eſt pourtant aiſé de reconnoiſtre qu'elle ne ſe laiſſe pas conduire au hazard, & qu'elle n'eſt pas abſolument ennemie de l'art & des regles. J'avouë que dans toutes nos productions il la faut toûjours ſuppoſer comme la baze, le principe, & le premier fondement. Mais auſſi il eſt certain que noſtre eſprit a beſoin d'une methode pour lui enſeigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en ſon lieu, & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquerir la parfaite habitude du Sublime. Car comme les vaiſſeaux ſont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur ſeule legereté, & qu'on ne ſçait pas leur

donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir : il en eſt ainſi du Sublime, ſi on l'abandonne à la ſeule impetuoſité d'une nature ignorante & temeraire. Noſtre eſprit aſſez ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon. Demoſthene dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puiſſe nous arriver dans la vie, c'eſt *d'eſtre heureux :* mais qu'il y en a encore un autre qui n'eſt pas moindre, & ſans lequel ce premier ne ſçauroit ſubſiſter, qui eſt de *Sçavoir ſe conduire avec prudence.* Nous en pouvons dire autant à l'égard du Diſcours. La nature eſt ce qu'il y a de plus neceſſaire pour arriver au Grand : toutefois ſi l'art ne prend ſoin de la conduire, c'eſt une aveugle qui ne ſçait où elle va. * * * * * * * * * * *

L'Auteur avoit parlé du ſtile enflé, & citoit à propos de cela les foibleſſes d'un Poëte tragique, dont voicy quelques reſtes. Voy les Remarques.

Telles ſont ces penſées : *Les Torrens de flamme entortillés. Vomir contre le Ciel. Faire de Borée ſon joüeur de flûtes*, & toutes les autres façons de parler dont cette piece eſt pleine. Car elles ne ſont pas grandes & tragiques, mais enflées & extravagantes. Toutes ces phraſes ainſi embarraſſées de vaines imaginations troublent & gâtent plus un diſcours, qu'elles ne ſervent à l'élever. De ſorte qu'à les regarder de pres & au grand jour, ce qui paroiſſoit d'abord ſi terrible devient tout-à-coup

ſot & ridicule. Que ſi c'eſt un defaut inſupportable dans la Tragedie, qui eſt naturellement pompeuſe & magnifique, que de s'enfler mal à propos; A plus forte raiſon doit-il eſtre condamné dans le diſcours ordinaire. Delà vient qu'on s'eſt raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxés, *le Jupiter des Perſes*, & les Vautours, *des Sepulcres animés*. On n'a pas eſté plus indulgent pour Calliſthene, qui en certains endroits de ſes écrits ne s'éleve pas proprement, mais ſe guinde ſi haut qu'on le perd de veuë. De tous ceux-là pourtant je n'en vois point de ſi enflé que Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, il reſſemble à un homme *qui*, pour me ſervir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour ſouffler dans une petite flûte*. Il faut faire le meſme jugement d'Amphicrate, d'Hegeſias & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils ſont épris d'un enthouſiaſme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils penſent, ne font que niaizer & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matiere d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'*Enflure*. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le Grand, & que nous craignons ſur tout

d'eſtre accuſez de ſechereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſçai comment, que la plûpart tombent dans ce vice : fondés ſur cette maxime commune ;

Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant il eſt certain que l'*Enflure* n'eſt pas moins vicieuſe dans le Diſcours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe : mais au dedans elle eſt creuſe & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au Grand. Car comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus ſec qu'un Hydropique.*

Au reſte le defaut du Stile enflé, c'eſt de vouloir aller au delà du Grand. Il en eſt tout au contraire du Puerile. Car il n'y a rien de ſi bas, de ſi petit, ni de ſi oppoſé à la nobleſſe du Diſcours.

Qu'eſt-ce donc que Puerilité? Ce n'eſt viſiblement autre choſe qu'une penſée d'écolier, qui pour eſtre trop recherchée devient froide. C'eſt le vice où tombent ceux qui veulent toûjours dire quelque choſe d'extraordinaire & de brillant : mais ſur tout ceux qui cherchent avec tant de ſoin le plaiſant & l'agreable. Parce qu'à la fin, pour s'attacher trop au Stile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.

Il y a encore un troiſiéme defaut op-

posé au Grand, qui regarde le Pathetique. Theodore l'appelle une *fureur hors de saison* : lors qu'on s'échauffe mal à propos, ou qu'on s'emporte avec excés, quand le sujet ne permet que de s'échauffer mediocrement. En effet, on voit tres-souvent des Orateurs, qui comme s'ils estoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres & qu'ils ont apportées de l'Ecole : si bien que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive necessairement à ceux qui s'emportent & se debattent mal à propos devant des gens qui ne sont point du tout émûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE III.

Du Stile froid.

POUR ce qui est de ce Froid ou Puerile dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet Auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le Grand & le Sublime ; il

ſçait beaucoup, & dit meſme les choſes d'aſſez bon ſens: ſi ce n'eſt qu'il eſt enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoi qu'aveugle pour ſes propres defauts, & ſi curieux au reſte d'étaler de nouvelles penſées, que cela le fait tomber aſſez ſouvent dans la derniere Puerilité. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples: parce que Cecilius en a déja rapporté un aſſez grand nombre. En voulant loüer Alexandre le Grand. *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Aſie en moins de temps, qu'Iſocrate n'en a emploié à compoſer ſon Panegyrique.* Voilà ſans mentir une comparaiſon admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur. Par cette raiſon, Timée, il s'enſuivra que les Lacedemoniens le doivent ceder à Iſocrate: puiſqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Meſſene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire ſon Panegyrique.

Mais à propos des Atheniens qui eſtoient priſonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penſeriez-vous qu'il ſe ſerve: il dit: *Que c'eſtoit une punition du Ciel, à cauſe de leur impieté envers le Dieu Hermés autrement Mercure, & pour avoir mutilé ſes ſtatuës. Veu principalement qu'il y avoit un des Chefs de l'armée ennemie, qui tiroit ſon nom d'Hermés de pere en fils, ſça-*

Hermés en Grec veut dire Mercure.

voir Hermocrate fils d'Hermon. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'eſtonne qu'il n'ait dit auſſi de Denys le Tyran : que les Dieux permirent qu'il fuſt chaſſé de ſon Royaume par *Dion* & par *Heraclide*, à cauſe de ſon peu de reſpect à l'égard de *Dios* & d'*Heraclés*, c'eſt à dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*. Ζεὺς, Διὸς, *Jupiter.* Ηρακλης, *Hercules.*

Mais pourquoi m'arreſter aprés Timée ? Ces Heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, ſortis de l'Ecole de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-meſmes, juſqu'à laiſſer échaper dans leurs écrits des choſes baſſes & pueriles. Par exemple ce premier dans le livre qu'il a écrit de la Republique des Lacedemoniens. *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler, que ſi c'eſtoient des pierres : ils ne tournent non plus les yeux, que s'ils eſtoient de bronze : Enfin, vous diriés qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'œil que nous appellons en Grec du nom de Vierges.* C'eſtoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'appeller les prunelles des Vierges pleines de pudeur. Quelle penſée ! bon Dieu ! parce que le mot de *Corè* qui ſignifie en Grec la prunelle de l'œil, ſignifie auſſi une vierge, de vouloir que toutes les prunelles univerſellement ſoient des vierges pleines de modeſtie : veu qu'il n'y a peut-

eſtre point d'endroit ſur nous où l'impudence éclate plus que dans les yeux : & c'eſt pourquoi Homere, pour exprimer un impudent. *Yvrogne*, dit-il, *avec tes yeux de chien.* Cependant Timée n'a pû voir une ſi froide penſée dans Xenophon, ſans la revendiquer comme vn vol qui lui avoit eſté fait par cet Auteur. Voici donc comme il l'emploie dans la vie d'Agathocle. *N'eſt-ce pas une choſe étrange, qu'il ait ravi ſa propre couſine qui venoit d'eſtre mariée à un autre; qu'il l'ait, dis-je, ravie le lendemain meſme de ſes nopces ? Car qui eſt-ce qui euſt voulu faire cela ; s'il euſt eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques ?* Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs qui voulant parler de ces Tablettes de bois de cyprés, où l'on devoit écrire les actes publics, uſe de cette penſée; *Ayant écrit toutes ces choſes, ils poſeront dans les temples ces monumens de cyprés.* Et ailleurs, à propos des murs; *Pour ce qui eſt des murs*, dit-il, *Megillus, je ſuis de l'avis de Sparte, de les laiſſer dormir à terre, & de ne les point faire lever.* Il y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, *le mal des yeux.* Ceci neanmoins ſemble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il eſt : parce que ce

Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

ſont des Barbares qui le diſent dans le vin & la débauche : mais ces perſonnes n'excuſent pas la baſſeſſe de la choſe, & il ne faloit pas pour rapporter un méchant mot, ſe mettre au hazard de déplaire à toute la poſterité.

CHAPITRE IV.

De l'Origine du Stile Froid.

TOUTES ces affectations cependant ſi baſſes & ſi pueriles ne viennent que d'une ſeule cauſe, c'eſt à ſçavoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les penſées, qui eſt la manie ſur tout des Ecrivains d'aujourd'hui. Car du meſme endroit que vient le bien, aſſez ſouvent vient auſſi le mal. Ainſi voions-nous que ce qui contribuë le plus en de certaines occaſions à embellir nos Ouvrages : ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'Elocution, cela meſme en d'autres rencontres eſt quelquefois cauſe du contraire; comme on le peut aiſément reconnoiſtre dans les *Hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *Puriels*. En effet nous montrerons dans la ſuite, combien il eſt dangereux de s'en ſervir. Il faut donc voir

maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui ſe gliſſent quelquefois dans le Sublime. Or nous en viendrons à bout ſans doute, ſi nous nous acquerons d'abord une connoiſſance nette & diſtincte du veritable Sublime, & ſi nous apprenons à en bien juger, qui n'eſt pas une choſe peu difficile: puis qu'enfin de ſçavoir bien juger du fort & du foible d'un Diſcours, ce ne peut eſtre que l'effet d'un long uſage, & le dernier fruit, pour ainſi dire, d'une étude conſommée. Mais par avance, voici peut-eſtre un chemin pour y parvenir.

CHAPITRE V.

Des moiens en general pour connoiſtre le Sublime.

IL faut ſçavoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une choſe ait rien de Grand, quand le mépris qu'on fait de cette choſe tient lui-meſme du Grand. Telles ſont les richeſſes, les dignitez, les honneurs, les empires & tous ces autres biens en apparence qui n'ont qu'un certain faſte au dehors, & qui ne paſſeront jamais pour

de veritables biens dans l'eſprit d'un Sage: puis qu'au contraire ce n'eſt pas un petit avantage que de les pouvoir mépriſer. D'où vient auſſi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les poſſedent, que ceux qui les pouvant poſſeder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le meſme jugement à l'égard des ouvrages des Poëtes & des Orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien ſe donner de garde d'y prendre pour Sublime une certaine apparence de grandeur baſtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblez au hazard, & qui n'eſt, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles plus digne en effet de mépris que d'admiration. Car tout ce qui eſt veritablement Sublime a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il éleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-meſme, la rempliſſant de joie & de je ne ſçai quel noble orgueil, comme ſi c'eſtoit elle qui euſt produit les choſes qu'elle vient ſimplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon ſens & habile en ces matieres nous recitera quelque ouvrage; ſi aprés avoir oüi cet ouvrage pluſieurs fois, nous ne ſentons point qu'il nous éleve l'ame, & nous laiſſe dans l'eſprit une idée qui ſoit meſme

au deſſus de ſes paroles : mais ſi au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne ſe ſoûtienne pas ; il n'y a point là de Grand : puis qu'enfin ce n'eſt qu'un ſon de paroles qui frappe ſimplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'eſprit. La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours nous laiſſe beaucoup à penſer, qu'il fait d'abord un effet ſur nous auquel il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible de reſiſter, & qu'enſuite le ſouvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une choſe eſt veritablement Sublime, quand vous voiez qu'elle plaiſt univerſellement & dans toutes ſes parties. Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à eſtre frappé également de quelque endroit d'un diſcours ; ce jugement & cette approbation uniforme de tant d'eſprits ſi diſcordans d'ailleurs, eſt une preuve certaine & indubitable qu'il y a là du Merveilleux & du Grand.

* * *

CHAPITRE VI.

Des cinq ſources du Grand.

IL y a, pour ainſi dire, cinq ſources principales du Sublime : mais ces cinq Sources préſuppoſent, comme pour fondement commun, *une Faculté de bien parler*; ſans quoi tout le reſte n'eſt rien.

Cela poſé, la premiere & la plus conſiderable eſt *une certaine Elevation d'eſprit qui nous fait penſer heureuſement les choſes :* comme nous l'avons déja montré dans nos commentaires ſur Xenophon.

La ſeconde conſiſte dans le *Pathetique :* j'entens par *Pathetique*, cet Enthouſiaſme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui émeut. Au reſte à l'égard de ces deux premieres, elles doivent preſque tout à la nature, & il faut qu'elles naiſſent en nous, au lieu que les autres dépendent de l'art en partie.

La troiſiéme n'eſt autre choſe, que *les Figures tournées d'une certaine maniere.* Or les Figures ſont de deux ſortes : les Figures de Penſée, & les Figures de Diction.

Nous mettons pour la quatriéme, *la nobleſſe de l'expreſſion*, qui a deux par-

ties, le chois des mots, & la diction elegante & figurée.

Pour la cinquiéme qui eſt celle, à proprement parler, qui produit le Grand & qui renferme en ſoi toutes les autres, c'eſt *la Compoſition & l'arangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité.*

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces eſpeces en particulier : mais nous avertirons en paſſant que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entre autres le Pathetique. Et certainement s'il l'a fait, pour avoir crû que le Sublime & le Pathetique naturellement n'alloient jamais l'un ſans l'autre, & ne faiſoient qu'un, il ſe trompe : puis qu'il y a des Paſſions qui n'ont rien de Grand, & qui ont meſme quelque choſe de bas, comme l'affliction, la peur, la triſteſſe : & qu'au contraire il ſe rencontre quantité de choſes grandes & ſublimes, où il n'entre point de paſſion. Tel eſt entre autres ce que dit Homere avec tant de hardieſſe en parlant des Aloïdes. *

* *C'étoient des Geans, qui croiſſoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aulne en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils ſe mirent en eſtat d'eſcalader le Ciel. Ils ſe tuerent l'un l'autre par l'adreſſe de Diane.* Odyſſ. lib. xi.

Pour détroner les Dieux, leur vaſte ambition
Entreprit d'entaſſer Oſſe ſur Pelion.

Ce qui ſuit eſt encore bien plus fort.

Ils l'euſſent fait ſans doute, &c.

Et dans la Proſe les panegyriques & tous ces diſcours qui ne ſe font que pour l'oſtentation, ont par tout du Grand & du Sublime : bien qu'il n'y entre point de paſſion pour l'ordinaire. De ſorte qu'entre les Orateurs meſme ceux-là communément ſont les moins propres pour le Panegyrique, qui ſont les plus Pathetiques ; & au contraire ceux qui reüſſiſſent le mieux dans le Panegyrique, s'entendent aſſez mal à toucher les paſſions.

Que ſi Cecilius s'eſt imaginé que le Pathetique en general ne contribuoit point au Grand, & qu'il eſtoit par conſequent inutile d'en parler ; il ne s'abuſe pas moins. Car j'oſe dire qu'il n'y a peut-eſtre rien qui releve davantage un Diſcours, qu'un beau mouvement & une Paſſion pouſſée à propos. En effet c'eſt comme une eſpece d'enthouſiaſme & de fureur noble qui anime l'oraiſon, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.

CHAPITRE VII.

De la Sublimité dans les penſées.

BIen que des cinq parties dont j'ai parlé, la premiere & la plus conſiderable, je veux dire cette *Elevation d'eſprit naturelle*, ſoit plûtoſt un preſent du Ciel, qu'une qualité qui ſe puiſſe acquerir ; nous devons, autant qu'il nous eſt poſſible, nourrir noſtre eſprit au Grand, & le tenir toûjours plein & enflé, pour ainſi dire, d'une certaine fierté noble & genereuſe.

Que ſi on demande comme il s'y faut prendre ; j'ai déja écrit ailleurs que cette Elevation d'eſprit eſtoit une image de la grandeur d'ame : & c'eſt pourquoi nous admirons quelquefois la ſeule penſée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cauſe de cette grandeur de courage que nous voions. Par exemple le ſilence d'Ajax aux Enfers, dans l'Odyſſée. Car ce ſilence a je ne ſçai quoi de plus grand que tout ce qu'il auroit pû dire.

C'eſt dans l'onziéme liv. de l'Odyſſée, où Ulyſſe fait des ſoûmiſſions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

La premiere qualité donc qu'il faut ſuppoſer en un veritable Orateur ; c'eſt qu'il n'ait point l'eſprit rampant. En effet il n'eſt pas poſſible qu'un homme qui n'a

toute

toute ſa vie que des ſentimens & des inclinations baſſes & ſerviles, puiſſe jamais rien produire qui ſoit fort merveilleux ni digne de la Poſterité. Il n'y a vraiſemblablement que ceux qui ont de hautes & de ſolides penſées qui puiſſent faire des diſcours élevez ; & c'eſt particulierement aux grands Hommes qu'il échappe de dire des choſes extraordinaires. Voiez par exemple ce que répondit Alexandre quand Darius lui fit offrir la moitié de l'Aſie avec ſa fille en mariage. *Pour moi*, lui diſoit Parmenion, *ſi j'eſtois Alexandre j'accepterois ces offres. Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'eſtois Parmenion.* N'eſt-il pas vrai qu'il faloit eſtre Alexandre pour faire cette réponſe ?

Et c'eſt en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les penſées ſont toutes ſublimes : comme on le peut voir dans la deſcription de la Deeſſe Diſcorde qui a, dit-il,

La Teſte dans les Cieux, & les piés ſur la Terre.

Car on peut dire que cette grandeur qu'il lui donne eſt moins la meſure de la Diſcorde, que de la capacité & de l'élevation de l'eſprit d'Homere. Heſiode a mis un vers bien different de celui-ci dans ſon Bouclier ; s'il eſt vrai que ce Poëme ſoit

de lui ; quand il dit à propos de la Deesse des tenebres,

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet il ne rend pas proprement cette Deesse terrible, mais odieuse & dégoûtante. Au contraire voiés quelle majesté Homere donne aux Dieux.

Iliade l. 5.

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers,
Void d'un roc élevé d'espace dans les airs :
Autant, des Immortels les coursiers intrepides
En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étenduë de leur saut à celle de l'Univers. Qui est-ce donc qui ne s'écrieroit avec raison, en voiant la magnificence de cette Hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assés d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux ont quelque chose de fort grand, quand il dit :

Iliade l. 21.

Le ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.

Et ailleurs.

Iliade l. 20.

L'Enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son throne, il pasli, il s'écrie:
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux sejour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive desolée:
Ne découvre aux Vivans cet empire odieux;
Abhorré des Mortels, & craint même des Dieux.

Voiez-vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'Enfer prest à paroistre, & toute la machine du monde sur le point d'estre détruite & renversée : pour montrer que dans ce combat, le Ciel, les Enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la Nature qui ne fust en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dansun sens allegorique : autrement elles ont je ne sçai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la majesté des Dieux. Et pour moi lorsque je voi dans Homere les playes, les ligues, les supplices, les larmes, les empriſonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux de ces Hommes qui furent au siege de Troye, & qu'au contraire, des Dieux mesmes il en fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition : car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port assuré pour sortir de nos miseres : au lieu qu'en representant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais eternellement miserables.

Il a donc bien mieux reüſſi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté, & ſa grandeur, & ſans mélange des choſes terreſtres : comme dans cet endroit qui a eſté remarqué par pluſieurs avant moi, où il dit en parlant de Neptune :

Iliad. l. 13. *Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes*
Fait trembler ſous ſes piés & foreſts & montagnes.

Et dans un autre endroit.

Il attelle ſon char, & montant fierement
Lui fait fendre les flots de l'humide Element.
Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes balaines.
L'eau fremit ſous le Dieu qui lui donne la loi,
Et ſemble avec plaiſir reconnoiſtre ſon Roi.
Cependant le char vole, &c.

Ainſi le Legiſlateur des Juifs, qui n'eſtoit pas un Homme ordinaire, ayant fort bien conceu la grandeur & la puiſſance de Dieu, l'a exprimée dans toute ſa dignité au commencement de ſes Loix, par ces paroles. *Dieu dit : Que la lumiere ſe faſſe, & la lumiere ſe fit. Que la Terre ſe faſſe, la Terre fut faite.*

Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerés pas fâché que je vous rapporte encore ici un paſſage de noſtre Poëte, quand il parle des hommes ; afin

de vous faire voir combien Homere eſt heroïque lui-meſme, en peignant le caractere d'un Heros. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empeſchoit de combattre. En cet endroit Ajax ne ſçachant plus quelle reſolution prendre, s'écrie :

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux, Iliade l. 17.

Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Voilà les veritables ſentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie; un Heros n'eſtoit pas capable de cette baſſeſſe : mais comme il ne voit point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre : il demande donc en haſte que le jour paroiſſe, pour faire au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter meſme. En effet Homere en cet endroit eſt comme un vent favorable qui ſeconde l'ardeur des combattans ; car il ne ne ſe remuë pas avec moins de violence, que s'il eſtoit épris auſſi de fureur.

Tel que Mars en courroux au milieu des batailles: Iliade l. 15.
Ou comme on voit un feu, dans la nuit & l'horreur,
Au travers des foreſts promener ſa fureur.
De colere il écume, &c.

Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs raiſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il fait voir en effet que c'eſt le propre d'un grand Eſprit, lors qu'il commence à vieillir & à decliner, de ſe plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait compoſé l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs preuves. Et premierement il eſt certain qu'il y a quantité de choſes dans l'Odyſſée qui ne ſont que la ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a tranſportées dans ce dernier ouvrage, comme autant d'Epiſodes de la guerre de Troye. Ajoûtés que les accidens qui arrivent dans l'Iliade ſont déplorés ſouvent par les Heros de l'Odyſſée, comme des malheurs connus & arrivez il y a déja long-temps. Et c'eſt pourquoi l'Odyſſée n'eſt à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade.

* *La gît le grand Ajax & l'invincible Achille.*
Là de ſes ans Patrocle a veu borner le cours.
Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.

* Ce ſont des paroles de Neſtor dãs l'Odyſſée.

De là vient à mon avis, que comme Homere a compoſé ſon Iliade durant que ſon eſprit eſtoit en ſa plus grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt dramatique & plein d'action: au lieu que la meilleure partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le genie de la vieilleſſe; tel-

lement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au Soleil quand il se couche, qui a toûjours sa mesme grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet il ne parle plus du mesme ton : on n'y voit plus ce Sublime de l'Iliade qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arreste, ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette mesme force, & s'il faut ainsi parler, cette mesme volubilité de discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'imaginations naïves des choses. Nous pouvons dire que c'est le reflus de son esprit, qui comme un grand ocean se retire & deserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroiables. Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions de tempestes qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulysse chez Polypheme, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, aprés tout, c'est la vieillesse d'Homere ; joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action.

Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déja dit : afin de vous faire voir que

les genies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changez par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle de *petits Cochons larmoians*. Il en est de mesme des Colombes qui nourrirent Jupiter, comme un pigeon: de la disette d'Vlisse qui fut dix jours sans manger aprés son naufrage, & de toutes ces absurditez qu'il conte du meurtre des Amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assés beaux songes, & , si vous voulez, des songes de Jupiter mesme. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer que les grands Poëtes & les Ecrivains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le Pathetique, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homere; quand il décrit la vie que menoient les Amans de Penelope dans la maison d'Vlysse. En effet toute cette description est proprement une espece de Comedie où les differens caracteres des hommes sont peints.

CHAPITRE VIII.

De la Sublimité qui ſe tire des circonſtances.

VOions ſi nous n'avons point encore quelqu'autre moien par où nous puiſſions rendre un diſcours Sublime. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne ſoit toûjours accompagné de certaines circonſtances, ce ſera un ſecret infaillible pour arriver au Grand, ſi nous ſçavons faire à propos le choix des plus conſiderables, & ſi en les liant bien enſemble nous en formons comme un corps. Car d'un coſté ce choix, & de l'autre cet amas de circonſtances choiſies attachent fortement l'eſprit.

Ainſi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'Amour, elle ramaſſe de tous côtez les accidens qui ſuivent & qui accompagnent en effet cette paſſion: mais où ſon adreſſe paroiſt principalement, c'eſt à choiſir de tous ces accidens, ceux qui marquent davantage l'excés & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela enſemble.

Heureux ! qui près de toi, pour toi ſeule ſoûpire;
Qui joüit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui ſoûrire.
Les Dieux, dans ſon bon-heur peuvent-ils l'égaler?

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſi-toſt que je te vois :
Et dans les doux tranſports, où s'égare mon ame,
Je ne ſçaurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus ſe répand ſur ma veuë.
Je n'entens plus: je tombe en de douces langueurs :
Et paſle, ſans haleine, interdite, éperduë,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'admirez-vous point comment elle ramaſſe toutes ces choſes, l'ame, le corps, l'oüie, la langue, la yeuë, la couleur,

comme ſi c'eſtoient autant de perſonnes differentes, & preſtes à expirer? Voyez de combien de mouvemens contraires elle eſt agitée. Elle gele, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage; ou elle eſt entierement hors d'elle-meſme, ou elle va mourir. En un mot on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion, mais que ſon ame eſt un rendés-vous de toutes les paſſions. Et c'eſt en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voiés donc bien, comme j'ai déja dit, que ce qui fait la principale beauté de ſon diſcours, ce ſont toutes ces grandes circonſtances marquées à propos, & ramaſſées avec choix. Ainſi quand Homere veut faire la deſcription d'une tempeſte, il a ſoin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempeſte. Car par exemple l'Auteur du Poëme des Arimaſpiens * penſe dire des choſes fort étonnantes quand il s'écrie:

* C'étoient des peuples de Scythie.

O prodige étonnant! ô fureur incroiable!
Des hommes inſensés, ſur de freſles vaiſſeaux,
S'en vont loin de la terre habiter ſur les eaux:
Et ſuivant ſur la mer une route incertaine,
Courent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goûtent jamais de paiſible repos.
Ils ont les yeux au Ciel, & l'eſprit ſur les flots:
Et les bras étendus, les entrailles émuës,
Ils font ſouvent aux Dieux des prieres perduës.

Cependant il n'y a perſonne, comme je

penſe, qui ne voie bien que ce diſcours eſt en effet plus fardé & plus fleuri que grand & ſublime. Voions donc comment fait Homere, & conſiderons cet endroit entre pluſieurs autres.

Comme l'on voit les flots ſoûlevés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage,
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'écume, & l'air au loin gemit.
Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

Aratus a tâché d'enrichir ſur ce dernier vers, en diſant :

Un bois mince & leger les défend de la mort.

Mais en fardant ainſi cette penſée, il l'a renduë baſſe & fleurie, de terrible qu'elle eſtoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les défend de la mort*, il l'éloigne & le diminuë plûtoſt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une ſeule fois devant les yeux le danger où ſe trouvent les matelots ; il les repreſente, comme en un tableau, ſur le point d'eſtre ſubmergez à tous les flots qui s'élevent, & imprime juſques dans ſes mots & ſes ſyllabes, l'image du peril. Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage ; non plus que Demoſthene dans cét endroit

Voy les Remarques.

où il décrit le trouble des Atheniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit : *Il estoit déja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inferer dans leurs discours de particularitez basses & superfluës, ou qui sentissent l'école. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, cela gâte tout, & c'est comme du moëlon ou des platras qu'on auroit arrangez & comme entassez les uns sur les autres, pour élever un bâtiment.

CHAPITRE IX.

De l'Amplification.

ENTRE les moiens dont nous avons parlé, qui contribuent au Sublime, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *Amplification*. Car quand la nature des Sujets qu'on traite, ou des causes qu'on plaide, demande des periodes plus étenduës, & composées de plus de membres, on peut s'élever par degrez, de telle sorte qu'un mot encherisse toûjours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, ou

pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un Fait, ou pour manier une Passion. En effet l'Amplification se peut diviser en un nombre infini d'especes; mais l'Orateur doit sçavoir que pas-une de ces especes n'est parfaite de soi, s'il n'y a du Grand & du Sublime : si ce n'est lorsqu'on cherche à émouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ostez à l'Amplification ce qu'elle a de Grand, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot, dés que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le chapitre precedent; & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on reünit ensemble : Et voions par où l'Amplification en general differe du Grand & du Sublime.

CHAPITRE X.

Ce que c'eſt qu'Amplification.

JE ne ſçaurois approuver la definition que lui donnent les Maiſtres de l'art. L'Amplification, diſent-ils, eſt un *Diſcours qui augmente & agrandit les choſes.* Car cette definition peut convenir tout de meſme au Sublime, au Pathetique & aux Figures; puiſqu'elles donnent toutes au Diſcours je ne ſçai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement le Sublime conſiſte dans la hauteur & l'élevation, au lieu que l'Amplification conſiſte auſſi dans la multitude des paroles. C'eſt pourquoi le Sublime ſe trouve quelquefois dans une ſimple penſée: mais l'Amplification ne ſubſiſte que dans la pompe & l'abondance. L'Amplification donc, pour en donner ici une idée generale, eſt *un accroiſſement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonſtances particulieres des choſes, & de tous les lieux de l'oraiſon, qui remplit le diſcours, & le fortifie, en appuiant ſur ce qu'on a déja dit.* Ainſi elle differe de la preuve, en ce qu'on emploie celle-ci pour prouver la queſtion, Voi les Remarques.

au lieu que l'Amplification ne ſert qu'à étendre & à exagerer. *****

La meſme difference, à mon avis, eſt entre Demoſthene & Ciceron pour le Grand & le Sublime, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un auteur Latin. En effet Demoſthene eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis, & Ciceron au contraire en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce premier à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, & emporte tout, à une tempeſte & à un foudre. Pour Ciceron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embraſement il devore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages; & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toûjours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de cela que moi. Au reſte le Sublime de Demoſthene vaut ſans doute bien mieux dans les exagerations fortes, & dans les violentes paſſions: quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'Auditeur. Au contraire l'abondance eſt meilleure, lors qu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agreable dans les eſprits. Et certainement un diſcours diffus

eſt bien plus propre pour les lieux communs, les Peroraiſons, les Digreſſions, & generalement pour tous ces diſcours qui ſe font dans le Genre demonſtratif. Il en eſt de même pour les hiſtoires, les traitez de Phyſique & pluſieurs autres ſemblables matieres.

CHAPITRE XI.

De l'Imitation.

POUR retourner à noſtre diſcours, Platon dont le ſtile ne laiſſe pas d'eſtre fort élevé, bien qu'il coule ſans eſtre rapide & ſans faire de bruit, nous a donné une idée de ce ſtile que vous ne pouvés ignorer ſi vous avés lû les livres de ſa Republique. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *qui ne ſçavent ce que c'eſt que de ſageſſe ni de vertu, & qui ſont continuellement plongez dans les feſtins & dans la débanche, vont toûjours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes: Ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder; en un mot ils n'ont jamais goûté de pur ni de ſolide plaiſir. Ils ſont comme des beſtes qui regardent toûjours en bas, & qui ſont courbées vers la terre. Ils ne ſongent*

qu'à manger, & à repaiſtre, qu'à ſatisfaire leurs paſſions brutales; & dans l'ardeur de les raſſaſier, ils regimbent, ils égratignent, ils ſe battent à coups d'ongles & de cornes de fer, & periſſent à la fin par leur gourmandiſe inſatiable.

Au reſte ce Philoſophe nous a encore enſeigné un autre chemin, ſi nous ne voulons point le negliger, qui nous peut conduire au Sublime. Quel eſt ce chemin? C'eſt l'imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres qui ont vêcu devant nous. Car c'eſt le but que nous devons toûjours nous mettre devant les yeux.

Et certainement il s'en voit beaucoup que l'eſprit d'autrui ravit hors d'eux-meſmes, comme on dit qu'une ſainte fureur faiſit la Preſtreſſe d'Apollon ſur le ſacré Trépié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où ſort un ſouffle, une vapeur toute celeſte qui la remplit ſur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De meſme ces grandes beautez que nous remarquons dans les ouvrages des anciens, ſont comme autant de ſources ſacrées d'où il s'éleve des vapeurs heureuſes qui ſe répandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les eſprits meſmes naturellement les moins échauf-

fez : si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportez de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voions-nous qu'Herodote & devant luy Stesichore & Archiloque ont esté grands imitateurs d'Homere. Platon neanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité : car il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source, dont il a détourné un nombre infini de ruisseaux : & j'en donnerois des exemples si Ammonius n'en avoit déja raporté plusieurs.

Au reste on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a euë, & qu'il s'est formée sur les mœurs, l'invention & les ouvrages d'autrui. En effet jamais, à mon avis, il n'eust meslé tant de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, passant comme il fait du simple discours à des expressions & à des matieres poëtiques, s'il ne fut venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est à dire à celui qui avoit déja receu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-estre qu'avec un peu trop d'ardeur, &, comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas neanmoins de lui servir beaucoup; puis qu'enfin, selon Hesiode,

La noble Jalousie est utile aux Mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combatre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont precedés ? puisque dans ces sortes de combats on peut mesme estre vaincu sans honte.

CHAPITRE XII.

De la maniere d'Imiter.

TOUTES les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du Grand & du Sublime, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene ou Thucydide mesme, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en stile Sublime ? Car ces grands Hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nostre imagination, nous servent comme de flambeau, & souvent nous élevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçuë de leur genie. Sur tout si nous nous imprimons bien ceci en nous-mesmes. Que penseroient Homere

ou Demosthene de ce que je dis, s'ils m'écoutoient, & quel jugement feroient-ils de moi? En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement, rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal, & sur un theatre où nous avons de tels Heros pour juges & pour témoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la posterité fera de nos écrits. Car si un homme, dans la défiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sçauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la derniere posterité.

CHAPITRE XIII.

Des Images.

CEs *Images*, que d'autres apellent *Peintures ou Fictions*, ſont auſſi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au diſcours. Ce mot d'*Image* ſe prend en general, pour toute penſée propre à produire une expreſsion, & qui fait une peinture à l'eſprit de quelque maniere que ce ſoit. Mais il ſe prend encore dans un ſens plus particulier & plus reſſerré; pour ces diſcours que l'on fait, *lorſque par un enthouſiaſme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il ſemble que nous voyons les choſes dont nous parlons, & que nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reſte vous devez ſçavoir que les *Images* dans la Rhetorique, ont tout un autre uſage que parmi les Poëtes. En effet le but qu'on s'y propoſe dans la poëſie, c'eſt l'étonnement & la ſurpriſe: au lieu que dans la proſe c'eſt de bien peindre les choſes, & de les faire voir clairement. Il y a pourtant cela de commun, qu'on tend à émouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

* *Mere cruele, arrête, éloigne de mes yeux*
Ces Filles de l'Enfer, ces ſpectres odieux.
Ils viennent: je les voy: mon ſupplice s'appreſte.
Quels horribles ſerpens leur ſiflent ſur la teſte?

* Paroles d'Oreſte dans Euripide.

Et ailleurs.

Où fuirai-je? Elle vient. Je la voi. Je ſuis mort.

Le Poëte en cet endroit ne voiyoit pas les Furies: cependant il en fait une image ſi naïve, qu'il les fait preſque voir aux Auditeurs. Et veritablement je ne ſçaurois pas bien dire ſi Euripide eſt auſsi heureux à exprimer les autres paſsions; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particulierement, & il y a fort bien reüſſi. Et meſme en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardieſſe à peindre les choſes. Car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au Grand, il corrige ſon naturel, & le force d'eſtre tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets: de ſorte qu'on lui peut appliquer ces vers du Poëte.

A l'aſpect du peril, au combat il s'anime:
Et le poil heriſſé, les yeux étincelans,
De ſa queuë il ſe bat les coſtez & les flancs.

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le Soleil parle ainſi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les reſnes de ſes chevaux.

Pren garde qu'une ardeur trop funeſte à ta vie
Ne t'emporte au deſſus de l'aride Libye ;
Là jamais d'aucune eau le ſillon arroſé
Ne rafraichit mon char dans ſa courſe embraſé.

Et dans ces vers ſuivans.

Auſſitoſt devant toi s'offriront ſept étoiles.
Dreſſe par là ta courſe, & ſuy le droit chemin.
Phaëton, à ces mots, prend les reſnes en main,
De ſes chevaux ailez il bat les flancs, agiles.
Les courſiers du Soleil à ſa voix ſont dociles.
Ils vont : le char s'éloigne , & plus prom
qu'un éclair,
Penetre en un moment les vaſtes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeſte,
Le voit rouler de loin ſur la plaine celeſte,
Lui montre encor ſa route, & du plus haut des
Cieux,
Le ſuit, autant qu'il peut , de la voix & des
yeux.
Va par là, lui dit-il: revien :détourne: arreſte.

Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte ſur le char avec Phaëton , qu'elle partage tous ſes perils , & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? car s'il ne les ſuivoit dans les Cieux, s'il n'aſſiſtoit à tout ce qui s'y paſſe ; pourroit-il peindre la choſe comme il fait ? Il en eſt de meſme de cet endroit de ſa Caſſandre qui commence par

Mais ô braves Troyens, &c

Eſchyle

Eſchyle a quelquefois auſsi des hardieſſes & des imaginations tout-à-fait nobles & heroïques : comme on le peut voir dans ſa Tragedie intitulée, *Les Sept devant Thebes*, où un courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces ſept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainſi dire, leur propre mort ; s'explique ainſi.

Sur un Bouclier noir ſept Chefs impitoiables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroiables :
Prés d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang, jurent de ſe vanger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reſte, bien que ce Poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe aſſez ſouvent dans des penſées rudes, groſsieres & mal polies : Toutefois Euripide, par une noble émulation, s'expoſe quelquefois aux meſmes perils. Par exemple, dans Eſchyle, le Palais de Lycurgue eſt émû, & entre en fureur à la veuë de Bacchus.

Le Palais en fureur mugit à ſon aſpect.

Euripide emploie cette meſme penſée d'une autre maniere, en l'adouciſſant neanmoins.

La montagne à leurs cris répond en mugiſſant.

Sophocle n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le peut voir dans

la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant lui-meſme au milieu d'une tempeſte prodigieuſe; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neanmoins pour cette apparition, que jamais perſonne en ait fait une deſcription plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions étaler ici tous les exemples que nous pourrions raporter à ce propos.

Pour retourner à ce que nous diſions; les *Images* dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui paſſent toute ſorte de créance, au lieu que dans la Rhetorique le beau des *Images*, c'eſt de repreſenter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & telle qu'elle eſt dans la verité. Car une invention poëtique & fabuleuſe dans une oraiſon traîne neceſſairement avec ſoy des digreſsions groſsieres & hors de propos, & tombe dans une extrême abſurdité. C'eſt pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos Orateurs. Ils voient quelquefois les Furies, ces grands Orateurs, auſſi bien que les Poëtes tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que quand Oreſte dit dans Euripide:

Toi qui dans les Enfers me veux precipiter,
Deesse, cesse enfin de me persecuter;

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *Images* dans la Rhetorique ? C'est qu'outre plusieurs autres proprietez, elles ont cela qu'elles animent & échauffent le discours. Si bien qu'estant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement ; mais elles domtent, pour ainsi dire, elles soûmettent l'Auditeur. *Si un homme*, dit un Orateur, *a entendu un grand bruit devant le Palais, & qu'un autre à mesme temps vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent ; il n'y a point de vieillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferent, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'auteur de ce desordre : c'est fait de ce malheureux ; il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne lui donne pas le temps de parler.*

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, aprés la défaite de Cheronée, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. *Ce n'est point*, dit-il, *un Orateur qui a fait passer cette loi ; c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronée.* Au mesme temps qu'il prouve la chose par raison, il fait une

Image, & par cette propoſition qu'il avance, il fait plus que perſuader & que prouver. Car comme en toutes choſes on s'arreſte naturellement à ce qui brille & éclate davantage ; l'eſprit de l'auditeur eſt aiſément entraîné par cette Image qu'on lui preſente au milieu d'un raiſonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empeſche d'examiner de ſi prés la force des preuves, à cauſe de ce grand éclat dont elle couvre & environne le diſcours. Au reſte il n'eſt pas extraordinaire que cela faſſe cet effet en nous, puiſqu'il eſt certain que de deux corps mêlez enſemble celui qui a le plus de force, attire toûjours à ſoi la vertu & la puiſſance de l'autre. Mais c'eſt aſſez parlé de cette Sublimité qui conſiſte dans les penſées, & qui vient, comme j'ai dit, ou *de la Grandeur d'ame*, ou de *l'Imitation,* ou de *l'Imagination.*

CHAPITRE XIV.

Des Figures & premierement de l'Apoſtrophe.

IL faut maintenant parler des Figures, pour ſuivre l'ordre que nous nous ſommes preſcrit. Car, comme j'ai dit, elles ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lorſqu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce ſeroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, ſi nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le diſcours. C'eſt pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire, celles qui contribuent le plus au Sublime: ſeulement afin de faire voir que nous n'avançons rien que de vrai. Demoſthene veut juſtifier ſa conduite, & prouver aux Atheniens, qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel eſtoit l'air naturel d'énoncer la choſe? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Meſſieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le ſalut de toute la Grece, & vous en avez des exemples*

qu'on ne ſçauroit démentir. Car on ne peut pas dire que ces grands Hommes aient failli, qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine & devant Platées. Mais il en uſe bien d'une autre ſorte, & tout d'un coup, comme s'il eſtoit inſpiré d'un Dieu, & poſſedé de l'eſprit d'Apollon meſme, il s'écrie en jurant par ces vaillans defenſeurs de la Grece. *Non, Meſſieurs, non, vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands Hommes qui ont combattu pour la meſme cauſe dans les plaines de Marathon.* Par cette ſeule forme de ſerment, que j'appellerai ici *Apoſtrophe*, il deifie ces anciens Citoiens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la ſorte, comme autant de Dieux par le nom deſquels on doit jurer. Il inſpire à ſes Juges l'eſprit & les ſentimens de ces illuſtres morts, & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathetique maniere d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires, ſi nouveaux, ſi dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ſes auditeurs comme une eſpece de contre-poiſon & d'antidote qui en chaſſe toutes les mauvaiſes impreſſions. Il leur éleve le courage par des loüanges. En un mot il leur fait concevoir qu'ils ne

doivent pas moins s'eſtimer de la bataille qu'ils ont perduë contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon & à Salamine ; & par tous ces differens moiens renfermez dans une ſeule figure, il les entraîne dans ſon parti. Il y en a pourtant qui pretendent que l'original de ce ſerment ſe trouve dans Eupolis, quand il dit :

On ne me verra plus affligé de leur joie.
J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement. Il faut voir où, comment, en quelle occaſion, & pourquoi on le fait. Or dans le paſſage de ce Poëte il n'y a rien autre choſe qu'un ſimple ſerment. Car il parle là aux Atheniens heureux, & dans un temps où ils n'avoient pas beſoin de conſolation. Ajoûtez que dans ce ſerment il ne jure pas, comme Demoſthene, par des Hommes qu'il rende immortels, & ne ſonge point à faire naître dans l'ame des Atheniens, des ſentimens dignes de la vertu de leurs anceſtres : veu qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuſe à jurer par une choſe inanimée, telle qu'eſt un combat. Au contraire dans Demoſthene ce ſerment eſt fait directement pour rendre le courage aux Athe-

niens vaincus, & pour empeſcher qu'ils ne regardaſſent d'orenavant, comme un malheur, la bataille de Cheronée. De ſorte que, comme j'ai déja dit, dans cette ſeule figure, il leur prouve par raiſon qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des ſermens ; il fait leur éloge ; & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre Orateur : il s'agit de la bataille que nous avons perduë contre Philippe, durant que vous maniés les affaires de la Republique, & vous jurez par les victoires que nos Anceſtres ont remportées. Afin donc de marcher ſeurement, il a ſoin de regler ſes paroles, & n'emploie que celles qui lui ſont avantageuſes ; faiſant voir, que meſme dans les plus grands emportemens il faut eſtre ſobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs anceſtres, il dit, *ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille prés d'Artemiſe & de Platées.* Il ſe garde bien de dire *ceux qui ont vaincu.* Il a ſoin de taire l'évenement qui avoit eſté auſſi heureux en toutes ces batailles, que funeſte à Cheronée ; & prévient même l'auditeur en pourſuivant ainſi. *Tous ceux, ô Eſchine, qui ſont perisen ces rencontres ont eſté enterrez*

terrez aux dépens de la Republique, & non pas ſeulement ceux dont la fortune à ſecondé la valeur.

CHAPITRE XV.

Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoûtenir.

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'eſt que ſi les Figures naturellement ſoûtiennent le Sublime, le Sublime de ſon coſté ſoûtient merveilleuſement les Figures : mais où, & comment ; c'eſt ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il eſt certain qu'un diſcours où les Figures ſont emploiées toutes ſeules, eſt de ſoi-meſme ſuſpect d'adreſſe, d'artifice, & de tromperie. Principalement lors qu'on parle devant un Juge ſouverain, & ſur tout ſi ce Juge eſt un grand Seigneur, comme un Tyran, un Roi, ou un General d'Armée. Car il conçoit en lui-meſme une certaine indignation contre l'Orateur, & ne ſçauroit ſouffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de groſſieres fineſſes. Il eſt meſme à crain-

dre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une eſpece de mépris, il ne s'effarouche entierement: & bien qu'il retienne ſa colere, & ſe laiſſe un peu amollir aux charmes du diſcours, il a toûjours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'eſt pourquoi il n'y a point de Figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée, & lorſqu'on ne reconnoiſt point que c'eſt une Figure. Or il n'y a point de ſecours ni de remede plus merveilleux pour l'empeſcher de paroiſtre, que le Sublime & le Pathetique, parce que l'Art ainſi renfermé au milieu de quelque choſe de grand & d'éclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'eſt plus ſuſpect d'aucune tromperie. Je ne vous en ſçaurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai déja raporté. *J'en jure par les manes de ces grands Hommes,* &c. Comment eſt-ce que l'Orateur a caché la figure dont il ſe ſert? N'eſt-il pas aiſé de reconnoiſtre que c'eſt par l'éclat meſme de ſa penſée? Car comme les moindres lumieres s'évanoüiſſent, quand le Soleil vient à éclairer; de meſme toutes ces ſubtilitez de Rhetorique diſparoiſſent à la veuë de cette grandeur qui les environne de tous coſtez. La meſme choſe à peu prés arrive dans la peinture. En effet, qu'on tire pluſieurs lignes

paralleles sur un meſme plan, avec les jours & les ombres, il eſt certain que ce qui ſe preſentera d'abord à la veuë, ce ſera le lumineux à cauſe de ſon grand éclat qui fait qu'il ſemble ſortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainſi le Sublime & le Pathetique, ſoit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de noſtre ame, ſoit à cauſe de leur brillant, paroiſſent davantage & ſemblent toucher de plus prés nôtre eſprit que les Figures dont ils cachent l'Art, & qu'ils mettent comme à couvert.

CHAPITRE XVI.

Des Interrogations.

QUE dirai-je des demandes & des interrogations ? Car qui peut nier que ces ſortes de Figures ne donnent beaucoup plus de mouvement, d'action, & de force au diſcours ? *Ne voulez-vous jamais faire autre choſe*, dit Demoſthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres : Que dit-on de nouveau ? Que peut-on vous apprendre de plus nouveau, que ce que vous voiés ? Un*

homme de Macedoine ſe rend maiſtre des Atheniens, & fait la loy à toute la Grece. Philippe eſt-il mort? dira l'un: Non, répondra l'autre, il n'eſt que malade. Hé, que vous importe, Meſſieurs, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le Ciel vous en auroit délivrez, vous vous feriez bien-toſt vous meſme un autre Philippe. Et ailleurs. *Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre meſme, Meſſieurs, nous découvrira par où Philippe eſt facile à vaincre.* S'il euſt dit la choſe ſimplement, ſon diſcours n'euſt point répondu à la majeſté de l'affaire dont il parloit; au lieu que par cette divine & violente maniere de ſe faire des interrogations & de ſe répondre ſur le champ à ſoi-meſme, comme ſi c'eſtoit une autre perſonne, non ſeulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plauſible & plus vrai-ſemblable. Car le Pathetique ne fait jamais plus d'effet que lorſqu'il ſemble que l'Orateur ne le recherche pas, mais que c'eſt l'occaſion qui le fait naiſtre. Or il n'y a rien qui imite mieux la paſſion que ces ſortes d'interrogations & de réponſes. Car ceux qu'on interroge, ſentent naturellement une certaine émotion qui fait que ſur le champ ils ſe precipitent de répondre, & de dire ce qu'ils ſçavent de

vrai, avant meſme qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette Figure l'Auditeur eſt adroitement trompé, & prend les diſcours les plus meditez pour des choſes dites ſur l'heure & dans la chaleur **** Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au Diſcours que d'en oſter les liaiſons. En effet un Diſcours que rien ne lie & n'embarraſſe, marche & coule de ſoi-meſme, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus viſte que la penſée meſme de l'Orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouroient enſemble.* Il en eſt de meſme de ces paroles d'Euryloque à Ulyſſe dans Homere.

Voi les Remarques.

Nous avons par ton ordre à pas precipitez
Parcouru de ces bois les ſentiers écartez :
Nous avons dans le fond d'une ſombre vallée
Découvert de Circé la maiſon reculée.

Car ces periodes ainſi coupées & prononcées neanmoins avec précipitation, ſont les marques d'une vive douleur, qui l'empeſche en meſme temps & le force de parler. C'eſt ainſi qu'Homere ſçait oſter où il faut, les liaiſons du diſcours.

CHAPITRE XVII.

Du mélange des Figures.

IL n'y a encore rien de plus fort pour émouvoir que de ramaſſer enſemble pluſieurs Figures. Car deux ou trois Figures ainſi mêlées entrant par ce moien dans une eſpece de ſocieté ſe communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement: comme on le peut voir dans ce paſſage de l'oraiſon de Demoſthene contre Midias, où en meſme temps il oſte les liaiſons de ſon Diſcours & meſle enſemble les Figures de Repetition & de Deſcription. *Car tout homme*, dit cet Orateur, *qui en outrage un autre, fait beaucoup de choſes du geſte, des yeux, de la voix, que celui qui a eſté outragé ne ſçauroit peindre dans un recit.* Et de peur que dans la ſuite, ſon diſcours ne vinſt à ſe relâcher, ſçachant bien que l'ordre appartient à un eſprit raſſis, & qu'au contraire le deſordre eſt la marque de la paſſion qui n'eſt en effet elle-meſme qu'un trouble & une émotion de l'ame, il pourſuit dans la meſme diverſité de Figures. *Tantoſt il le frape comme ennemi, tantoſt pour lui faire inſulte, tantoſt avec*

les poings, tantoſt au viſage. Par cette violence de paroles ainſi entaſſées les unes ſur les autres, l'Orateur ne touche & ne remuë pas moins puiſſamment ſes Juges, que s'ils le voyoient frapper en leur preſence. Il revient à la charge, & pourſuit, comme une tempeſte. *Ces affronts émeuvent, ces affronts tranſportent un homme de cœur, & qui n'eſt point accoûtumé aux injures. On ne ſçauroit exprimer par des paroles l'enormité d'une telle action.* Par ce changement continuel, il conſerve par tout le caractere de ces Figures turbulentes: tellement que dans ſon ordre il y a un deſordre, & au contraire dans ſon deſordre il y a un ordre merveilleux. Qu'ainſi ne ſoit, mettez par plaiſir les conjonctions à ce paſſage, comme font les Diſciples d'Iſocrate. *Et certainement il nefaut pas oublier, que celui qui en outrage un autre fait beaucoup de choſes, premierement par le geſte, enſuite par les yeux, & enfin par la voix meſme, &c....* Car en égalant & applaniſſant ainſi toutes choſes par le moien des liaiſons, vous verrez que d'un Pathetique fort & violent, vous tomberez dans une petite affeterie de langage qui n'aura ni pointe ni éguillon, & que toute la force de voſtre diſcours s'éteindra auſſitoſt d'elle-meſme. Et comme il eſt certain, que ſi on lioit le corps d'un

homme quicourt, on lui feroit perdre toute ſa force ; de meſme ſi vous allez embarraſſer une paſſion de ces liaiſons & de ces particules inutiles , elle les ſouffre avec peine, vous lui oſtez la liberté de ſa courſe, & cette impetuoſité qui la faiſoit marcher avec la meſme violence , qu'un trait lancé par une machine.

CHAPITRE XVIII.

Des Hyperbates.

IL faut donner rang aux Hyperbates. L'Hyperbate n'eſt autre choſe que *la Tranſpoſition des penſées ou des paroles dans l'ordre & la ſuite d'un diſcours.* Et cette Figure porte avec ſoi le caractere veritable d'une paſsion forte & violente En effet, voiez tous ceux qui ſont émûs de colere, de fraieur , de dépit , de jalouſie , ou de quelqu'autre paſſion que ce ſoit : car il y en a tant que l'on n'en ſçait pas le nombre; leur eſprit eſt dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un deſſein qu'ils en conçoivent auſſi-toſt un autre , & au milieu de celui-ci s'en propoſant encore de nouveaux , où il n'y a ni raiſon ni rapport, ils reviennent ſouvent à leur pre-

miere reſolution. La paſſion en eux eſt comme un vent leger & inconſtant qui les entraîne, & les fait tourner ſans ceſſe de coſté & d'autre: ſi bien que dans ce flux & ce reflux perpetuel de ſentimens oppoſés, ils changent à tous momens de penſée & de langage, & ne gardent ni ordre, ni ſuite dans leur diſcours.

Les habiles Ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la Nature, ſe ſervent des Hyperbates. Et à dire vrai, l'Art n'eſt jamais dans un plus haut degré de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prend pour la nature meſme; & au contraire la Nature ne reüſsit jamais mieux que quand l'Art eſt caché.

Nous voions un bel exemple de cette tranſpoſition dans Herodote, où Denys Phocéen parle ainſi aux Ioniens. *En effet nos affaires ſont reduites à la derniere extremité, Meſſieurs. Il faut neceſſairement que nous ſoions libres ou eſclaves, & eſclaves miſérables. Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent, il faut ſans differer embraſſer le travail & la fatigue, & acheter voſtre liberté par la défaite de vos ennemis.* S'il euſt voulu ſuivre l'ordre naturel, voici comme il euſt parlé. *Meſſieurs. Il eſt maintenant temps d'embraſſer le travail & la fatigue: Car enfin nos affaires ſont reduites à la der-*

niere extremité, &c. Premierement donc il tranſpôze ce mot *Meſſieurs*, & ne l'inſere qu'immediatement aprés leur avoir jetté la fraieur dans l'ame : comme ſi la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un diſcours. Enſuite il renverſe l'ordre des penſées. Car avant que de les exhorter au travail, qui eſt pourtant ſon but, il leur donne la raiſon qui les y doit porter : *En effet nos affaires ſont reduites à la derniere extremité* ; afin qu'il ne ſemble pas que ce ſoit un diſcours étudié qu'il leur apporte : mais que c'eſt la paſſion qui le force à parler ſur le champ. Thucydide a auſſi des Hyperbates fort remarquables, & s'entend admirablement à tranſpoſer les choſes qui ſemblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir eſtre ſeparées.

Demoſthene eſt en cela bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais perſonne ne les a répanduës avec plus de profuſion, & on peut dire qu'il en ſaoule ſes Lecteurs. Car dans la paſſion qu'il a de faire paroiſtre que tout ce qu'il dit, eſt dit ſur le champ, il traîne ſans ceſſe l'Auditeur, par les dangereux détours de ſes longues tranſpoſitions. Aſſés ſouvent donc il ſuſpend ſa premiere pen-

ſée, comme s'il affectoit tout exprés le deſordre: & entremeſlant au milieu de ſon diſcours pluſieurs choſes differentes qu'il va quelquefois chercher, meſme hors de ſon ſujet, il met la fraieur dans l'ame de l'Auditeur qui croit que tout ce diſcours va tomber, & l'intereſſe malgré lui dans le peril où il penſe voir l'Orateur. Puis tout d'un coup, & lors qu'on ne s'y attendoit plus, diſant à propos ce qu'il y avoit ſi long-temps qu'on cherchoit; par cette tranſpoſition également hardie & dangereuſe, il touche bien davantage que s'il euſt gardé un ordre dans ſes paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me diſpenſerai d'en rapporter.

CHAPITRE XIX.

Du changement de Nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diverſités de cas, Collections, Renverſemens, Gradations*, & de toutes ces autres Figures, qui eſtant comme vous ſçavez extrémement fortes & vehementes, peuvent beaucoup ſervir par conſequent à orner le diſcours, & contribuënt

en toutes manieres au Grand & au Pathetique. Que dirai-je des changemens de cas, de temps, de perſonnes, de nombre, & de genre ? En effet qui ne voit combien toutes ces choſes ſont propres à diverſifier & à ranimer l'expreſsion ? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre ; ces Singuliers dont la terminaiſon eſt ſinguliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des Pluriels.

Auſſi-toſt un grand Peuple accourant ſur le port,
Ils firent de leurs cris retentir les rivages.

Et ces Singuliers ſont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les Pluriels. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du ſon & de l'emphaſe. Tels ſont ces Pluriels qui ſortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle.

Hymen, funeſte Hymen tu m'as donné la vie :
Mais dans ces meſmes flancs où je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé.
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres;
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une ſeule perſonne ; c'eſt à ſçavoir, Oedipe d'une part, & ſa mere Jocaſte de

l'autre. Cependant par le moien de ce nombre ainſi répandu & multiplié en differens pluriels, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'eſt par un meſme pleonaſme qu'un Poëte a dit :

On vit les Sarpedons & les Hectors paroiſtre.

Il en faut dire autant de ce paſſage de Platon à propos des Atheniens, que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne ſont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaïs, ni des hommes nés barbares qui demeurent avec nous. Nous ſommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la frequentation des nations étrangeres, qui habitons une meſme ville, &c.*

En effet tous ces Pluriels ainſi ramaſſés enſemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choſes. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagerer, & dans la paſsion ; c'eſt à dire, quand le ſujet eſt ſuſceptible d'une de ces choſes ou de pluſieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces ſonnettes, cela ſentiroit trop ſon ſophiſte.

¶¶*
¶¶
**

CHAPITRE XX.

Des Pluriels reduits en Singuliers.

ON peut auſsi tout au contraire reduire les Pluriels en Singuliers, & cela a quelque choſe de fort grand. *Tout le Peloponeſe*, dit Demoſthene, *eſtoit alors diviſé en factions.* Il en eſt de meſme de ce paſſage d'Herodote. *Phrynicus faiſant repreſenter ſa Tragedie intitulée la Priſe de Milet, tout le Theatre ſe fondit en larmes.* Car de ramaſſer ainſi pluſieurs choſes en une, cela donne plus de corps au diſcours. Au reſte je tiens que pour l'ordinaire c'eſt une meſme raiſon qui fait valoir ces deux differentes Figures. En effet ſoit qu'en changeant les Singuliers en Pluriels, d'une ſeule choſe vous en faſsiés pluſieurs : ſoit qu'en ramaſſant des Pluriels dans un ſeul nom Singulier qui ſonne agreablement à l'oreille, de pluſieurs choſes vous n'en faſsiez qu'une, ce changement impreveu marque la paſsion.

CHAPITRE XXI.

Du changement de Temps.

IL en eſt de meſme du changement de Temps : lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit preſentement : parce qu'alors ce n'eſt plus une narration que vous faites, c'eſt une action qui ſe paſſe à l'heure meſme. *Un Soldat*, dit Xenophon, *eſtant tombé ſous le cheval de Cyrus, & eſtant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval bleſſé ſe démene & ſecouë ſon maiſtre. Cyrus tombe.* Cette Figure eſt fort frequente dans Thucydide.

CHAPITRE XXII.

Du changement de Perſonnes.

LE changement de Perſonnes n'eſt pas moins pathetique. Car il fait que l'Auditeur aſſez ſouvent ſe croit voir lui-meſme au milieu du peril.

Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur ſi belle,
Qu'ils retrouvent toûjours une vigueur nouvelle:

Que rien ne les ſçauroit ni vaincre ni laſſer,
Et que leur long combat ne fait que commencer.
Et dans Aratus.
Ne t'embarque jamais durant ce triſte mois.
Cela ſe void encore dans Herodote. *A la ſortie de la ville d'Elephantine*, dit cet Hiſtorien, *du coſté qui va en montant, vous rencontrerez d'abord une colline, &c. De là vous deſcendrez dans une plaine: Quand vous l'aurez traverſée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours vous arriverez à une grande ville qu'on appelle Meroé.* Voiez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend voſtre eſprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens païs, vous faiſant plûtoſt voir qu'entendre. Toutes ces choſes ainſi pratiquées à propos, arreſtent l'Auditeur, & lui tiennent l'eſprit attaché ſur l'action preſente. Principalement lorſqu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs en general, mais à un ſeul en particulier.
Tu ne ſçaurois connoiſtre au fort de la meſlée,
Quel parti ſuit le fils du courageux Tydée.
Car en réveillant ainſi l'Auditeur par ces Apoſtrophes, vous le rendez plus émû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont vous parlez.

CHAPITRE XXIII.

Des Tranſitions impreveuës.

IL arrive auſsi quelquefois qu'un Ecrivain parlant de quelqu'un, tout d'un coup ſe met à ſa place, & jouë ſon perſonnage : & cette Figure marque l'impetuoſité de la Paſsion.

Mais Hector de ſes cris rempliſſant le rivage,
Commande à ſes ſoldats, de quitter le pillage :
De courir aux vaiſſeaux. Car j'atteſte les Dieux
Que quiconque oſera s'écarter à mes yeux,
Moi-meſme dans ſon ſang j'irai laver ſa honte.

Le Poëte retient la narration pour ſoi, comme celle qui lui eſt propre, & met tout d'un coup, & ſans avertir, cette menace precipitée dans la bouche de ce Guerrier boüillant & furieux. En effet ſon diſcours auroit langui s'il y euſt entremeſlé : *Hector dit alors de telles ou ſemblables paroles.* Au lieu que par cette Tranſition impreveuë il previent le Lecteur, & la Tranſition eſt faite avant que le Poëte meſme ait ſongé qu'il la faiſoit. Le veritable lieu donc où l'on doit uſer de cette Figure, c'eſt quand le temps preſſe, & que l'occaſion qui ſe preſente ne permet

pas de differer : lorſque ſur le champ il faut paſſer d'une perſonne à une autre, comme dans Hecatée. *Ce Heraut aiant aſſés peſé la conſequence de toutes ces choſes, il commande aux Deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne puis plus rien pour vous, non plus que ſi je n'eſtois plus au monde. Vous eſtes perdus, & vous me forcerez bientoſt moi-meſme d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple.* Demoſthene dans ſon oraiſon contre Ariſtogiton a encore emploié cette Figure d'une maniere differente de celle-ci, mais extrémement forte & pathetique. *Et il ne ſe trouvera perſonne entre vous*, dit cet Orateur, *qui ait du reſſentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infame violer inſolemment les choſes les plus ſaintes ? Un ſcelerat, dis-je, qui .... O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pû arreſter ton audace effrenée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi.* Il laiſſe là ſa penſée imparfaite, la colere le tenant comme ſuſpendu & partagé ſur un mot, entre deux differentes perſonnes. *Qui . . ., O le plus méchant de tous les hommes !* Et enſuite tournant tout d'un coup contre Ariſtogiton ce meſme diſcours qu'il ſembloit avoir laiſſé là ; il touche bien davantage, & fait une bien plus forte impreſſion. Il en eſt de meſme de cet

emportement de Penelope dans Homere, quand elle void entrer chez elle un Heraut de la part de ſes Amans.

De mes fâcheux Amans miniſtre injurieux,
Heraut, que cherches-tu? Qui t'amene en ces lieux?
Y viens-tu de la part de cette troupe avare,
Ordonner qu'à l'inſtant le feſtin ſe prepare?
Faſſe le juſte Ciel, avançant leur trépas,
Que ce repas pour eux ſoit le dernier repas.
Lâches, qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
Conſumez de ſon fils le fertile heritage,
Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
Quel homme eſtoit Ulyſſe? &c.

CHAPITRE XXIV.

De la Periphraſe.

IL n'y a perſonne, comme je croy, qui puiſſe douter que la Periphraſe ne ſoit encore d'un grand uſage dans le Sublime. Car, comme dans la Muſique le ſon principal devient plus agreable à l'oreille, lorſqu'il eſt accompagné de ces differentes parties qui lui répondent: De meſme la Periphraſe tournant à l'entour du mot propre, forme ſouvent par rap-

port avec lui une consonance & une harmonie fort belle dans le discours. Sur tout lors qu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son Oraison funebre. *Enfin*, dit-il, *nous leur avons rendu les derniers devoirs & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tous glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont reconduits hors de ce monde.* Premierement il appelle la mort, *ce fatal voyage.* Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique que leur pais leur avoit preparée exprés, pour les conduire hors de cette vie. Dirons-nous que toutes ces choses ne contribuent que mediocrement à relever cette pensée? Avoüons plûtost que par le moien de cette Periphrase melodieusement répanduë dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. De mesme Xenophon. *Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste vostre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nés pour la guerre; c'est qu'il n'y a rien qui vous*

touche plus ſenſiblement que la loüange. Au lieu de dire : *Vous vous addonnez au travail*, il uſe de cette circonlocution ; *Vous regardez le travail, comme le ſeul guide qui vous peut conduire à une vie heureuſe.* Et étendant ainſi toutes choſes, il rend ſa penſée plus grande, & releve beaucoup cet eloge. Cette Periphraſe d'Herodote me ſemble encore inimitable. *La Deeſſe Venus, pour châtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya la maladie des Femmes.** *Voy les Remarques.

Au reſte, il n'y a rien dont l'uſage s'étende plus loin que la Periphraſe, pourvû qu'on ne la répande pas par tout ſans choix & ſans meſure. Car auſſi-toſt elle languit, & a je ne ſçai quoi de niais & de groſsier. Et c'eſt pourquoi Platon qui eſt toûjours figuré dans ſes expreſſions, & quelquefois meſme un peu mal à propos, au jugement de quelques-uns, a eſté raillé pour avoir dit dans ſa Republique. *Il ne faut point ſouffrir que les richeſſes d'or & d'argent prennent pié, ni habitent dans une ville.* S'il euſt voulu, pourſuivent-ils, introduire la poſſeſsion du bétail ; aſſurément qu'il auroit dit par la meſme raiſon, *les richeſſes de bœufs & de moutons.*

Mais ce que nous avons dit en general

ſuffit pour faire voir l'uſage des Figures, à l'égard du Grand & du Sublime. Car il eſt certain qu'elles rendent toutes le diſcours plus animé & plus Pathetique: or le Pathetique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable.

CHAPITRE XXV.

Du choix des Mots.

PUISQUE la penſée & la Phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre: Voions ſi nous n'avons point encore quelque choſe à remarquer dans cette partie du diſcours, qui regarde l'expreſſion. Or que le choix des grands mots & des termes propres, ſoit d'une merveilleuſe vertu pour attacher & pour émouvoir, c'eſt ce que perſonne n'ignore, & ſur quoi par conſequent il ſeroit inutile de s'arreſter. En effet, il n'y a peut-eſtre rien d'où les Orateurs & tous les Ecrivains en general qui s'étudient au Sublime, tirent plus de grandeur, d'élegance, de netteté, de poids, de force, & de vigueur pour leurs Ouvrages, que du choix

des paroles. C'eſt par elles que toutes ces beautez éclatent dans le diſcours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choſes une eſpece d'ame & de vie. Enfin les beaux mots ſont, à vrai dire, la lumiere propre & naturelle de nos penſées. Il faut prendre garde neanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflûre de paroles. Car d'exprimer une choſe baſſe en termes grands & magnifiques, c'eſt tout de meſme que ſi vous appliquiez un grand maſque de Theatre ſur le viſage d'un petit enfant; ſi ce n'eſt à la verité dans la Poëſie * * * * * * * Cela ſe peut voir encore dans un paſſage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne ſçai pourquoi, & qui me ſemble au contraire fort à loüer pour ſa juſteſſe, & par ce qu'il dit beaucoup. *Philippes*, dit cet Hiſtorien, *boit ſans peine les affronts que la neceſſité de ſes affaires l'oblige de ſouffrir.* En effet un diſcours tout ſimple exprimera quelquefois mieux la choſe que toute la pompe, & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoûtés qu'une choſe énoncée d'une façon ordinaire, ſe fait auſſi plus aiſément croire. Ainſi en parlant d'un Homme qui, pour s'agrandir, ſouffre ſans peine, & meſme avec plaiſir, des

L'Auteur après avoir montré combien les grands mots ſont impertinens dans le Stile ſimple, faiſoit voir que les termes ſimples avoient place quelquefois dans le Stile noble. Voi les Remarques.

indignitez, ces termes, *Boire les affronts*, me ſemblent ſignifier beaucoup. Il en eſt de meſme de cette expreſſion d'Herodote. *Cleomene eſtant devenu furieux, il prit un coûteau dont il ſe hacha la chair en petits morceaux; & s'eſtant ainſi déchiqueté luimeſme, il mourut.* Et ailleurs, *Pithés demeurant toûjours dans le vaiſſeau, ne ceſſa point de combattre, qu'il n'euſt eſté haché en pieces.* Car ces expreſſions marquent un homme qui dit bonnement les choſes, & qui n'y entend point de fineſſe, & renferment neanmoins en elles un ſens qui n'a rien de groſsier ni de trivial.

CHAPITRE XXV.

Des Metaphores.

POUR ce qui eſt du nombre des Metaphores, Cecilius ſemble eſtre de l'avis de ceux qui n'en ſouffrent pas plus de deux ou trois au plus, pour exprimer une ſeule choſe. Mais Demoſthene nous doit encore ici ſervir de regle. Cet Orateur nous fait voir qu'il y a des occaſions où l'on en peut emploier pluſieurs à la fois; quand les Paſsions, comme un torrent

rent rapide, les entraînent avec elles neceſſairement, & en foule. *Ces Hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches Flateurs, ces Furies de la Republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce ſont eux qui dans la débauche ont autrefois vendu à Philippe noſtre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre: qui meſurant, dis-je, tout leur bonheur aux ſales plaiſirs de leur ventre, à leurs infâmes débordemens, ont renverſé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette regle où les anciens Grecs faiſoient conſiſter toute leur felicité; de ne ſouffrir point de maiſtre.* Par cette foule de Metaphores, prononcées dans la colere, l'Orateur ferme entierement la bouche à ces Traiſtres. Neanmoins Ariſtote & Theophraſte, pour excuſer l'audace de ces Figures, penſent qu'il eſt bon d'y aporter ces adouciſſemens, *Pour ainſi dire. Pour parler ainſi. Si j'oſe me ſervir de ces termes. Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoûtent-ils, l'excuſe eſt un remede contre les hardieſſes du diſcours, & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoûtiens pourtant toûjours ce que j'ai déja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe, ſoit des Metaphores, ſoit des autres Figures, c'eſt de ne les emploier qu'à propos: je veux dire, dans

les grandes paſſions, & dans le Sublime. Car comme le Sublime & le Pathetique par leur violence & leur impetuoſité emportent naturellement, & entraînent tout avec eux; ils demandent neceſſairement des expreſſions fortes, & ne laiſſent pas le temps à l'Auditeur de s'amuſer à chicaner le nombre des Metaphores, parce qu'en ce moment il eſt épris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et meſmes pour les lieux communs & les deſcriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choſes qu'une foule de Metaphores continuées. C'eſt par elles que nous voions dans Xenophon une deſcription ſi pompeuſe de l'édifice du corps humain. Platon neanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la teſte *une Citadelle.* Il dit que le cou eſt *un Iſthme, qui a eſté mis entre elle & la poitrine.* Que les vertebres ſont, *comme des gonds ſur leſquels elle tourne.* Que la Volupté eſt *l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes.* Que la langue eſt *le Juge des ſaveurs.* Que le Cœur eſt *la ſource des veines, la fontaine du ſang qui delà ſe porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il eſt diſpoſé comme une forteresſe gardée de tous*

coſtez. Il apelle les Pores, *des ruës étroites. Les Dieux*, pourſuit-il, *voulant ſoûtenir le battement du cœur, que la veuë inopinée des choſes terribles, ou le mouvement de la colere qui eſt de feu, lui cauſent ordinairement; ils ont mis ſous lui le poulmon dont la ſubſtance eſt molle, & n'a point de ſang: mais ayant par dedans de petits trous en forme d'éponge, il ſert au cœur comme d'oreiller, afin que quand la colere eſt enflammée, il ne ſoit point troublé dans ſes fonctions.* Il appelle la Partie concupiſcible *l'appartement de la Femme*; & la Partie iraſcible, *l'appartement de l'Homme.* Il dit que la Rate eſt *la cuiſine des inteſtins, & qu'eſtant pleine des ordures du foie, elle s'enfle & devient bouffie. Enſuite*, continuë-t-il, *les Dieux couvrirent toutes ces parties de chair qui leur ſert comme de rempar & de défenſe contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle eſt*, ajoûte-t-il, *comme une laine molle & ramaſſée qui entoure doucement le corps.* Il dit que le Sang eſt *la paſture de la chair. Et afin*, pourſuit-il, *que toutes les parties pûſſent recevoir l'aliment; ils y ont creusé, comme dans un jardin, pluſieurs canaux, afin que les ruiſſeaux des veines ſortant du cœur, comme de leur ſource, puiſſent couler dans ces étroits conduits du corps humain.* Au reſte quand la mort arrive, il dit, *que les organes ſe dénüent com-*

me les cordages d'un vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite, de la mesme force : mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir, combien toutes ces Figures sont sublimes d'elles-mesmes : combien, dis-je, les Metaphores servent au Grand, & de quel usage elles peuvent estre dans les endroits pathetiques, & dans les descriptions.

Or que ces Figures, ainsi que toutes les autres elegances du discours, portent toûjours les choses dans l'excés ; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon mesme n'a pas esté peu blâmé, de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des Metaphores dures & excessives, & à une vaine pompe allegorique. *On ne concevra pas aisément*, dit-il en un endroit, *qu'il en doit estre de mesme d'une ville comme d'un vase, où le vin qu'on verse, & qui est d'abord boüillant & furieux, tout d'un coup entrant en societé avec une autre Divinité sobre qui le chastie, devient doux & bon à boire.* D'appeller l'eau *une Divinité sobre*, & de se servir du terme de *châtier* pour temperer : En un mot de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son Poëte qui n'est pas lui-mesme trop

ſobre. Et c'eſt peut-eſtre ce qui a donné ſujet à Cecilius de decider ſi hardiment dans ſes Commentaires ſur Lyſias : que Lyſias valoit mieux en tout que Platon, pouſſé par deux ſentimens auſſi peu raiſonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimaſt Lyſias plus que ſoi-meſme, il haïſſoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyſias : ſi bien que porté de ces deux mouvemens, & par un eſprit de contradiction, il a avancé pluſieurs choſes de ces deux Auteurs, qui ne ſont pas des deciſions ſi ſouveraines qu'il s'imagine. De fait accuſant Platon d'eſtre tombé en pluſieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, & qui n'a point de défauts; ce qui bien loin d'eſtre vrai, n'a pas meſme une ombre de vrai-ſemblance. Et en effet où trouverons-nous un Ecrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre.

CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit préferer le Mediocre parfait au Sublime qui a quelques défauts.

PEUT-ESTRE ne ſera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette queſtion en general, ſçavoir lequel vaut mieux ſoit dans la proſe, ſoit dans la poëſie, d'un Sublime qui a quelques defauts, ou d'une Mediocrité parfaite & ſaine en toutes ſes parties, qui ne tombe & ne ſe dément point: & enſuite lequel, à juger équitablement des choſes, doit emporter le prix de deux Ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautez, mais l'autre va plus au Grand & au Sublime. Car ces queſtions eſtant naturelles à noſtre ſujet, il faut neceſſairement les reſoudre. Premierement donc je tiens pour moi qu'une Grandeur au deſſus de l'ordinaire, n'a point naturellement la pureté du Mediocre. En effet dans un diſcours ſi poli & ſi limé, il faut craindre la baſſeſſe: & il en eſt de meſme du Sublime que d'une richeſſe immenſe, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de ſi prés, & où il faut, malgré qu'on en ait, negliger quel-

que choſe. Au contraire il eſt preſque impoſſible, pour l'ordinaire, qu'un eſprit bas & mediocre faſſe des fautes. Car comme il ne ſe hazarde & ne s'éleve jamais, il demeure toûjours en ſeureté, au lieu que le Grand de ſoi-meſme, & par ſa propre grandeur, eſt gliſſant & dangereux. Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le ſouvenir des fautes qu'on y remarque, dure toûjours, & ne s'efface jamais : au lieu que ce qui eſt beau paſſe viſte, & s'écoule bientoſt de noſtre eſprit. Mais bien que j'aye remarqué pluſieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres Auteurs, & que je ſois peut-eſtre l'homme du monde à qui elles plaiſent le moins; j'eſtime aprés tout que ce ſont des fautes dont ils ne ſe ſont pas ſouciez, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit ſimplement regarder comme des mépriſes & de petites negligences qui leur ſont échapées : parceque leur eſprit qui ne s'étudioit qu'au Grand, ne pouvoit pas s'arreſter aux petites choſes. En un mot, je maintiens que le Sublime, bien qu'il ne ſe ſoûtienne pas également par tout, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de

ſa grandeur l'emporte ſur tout le reſte. Qu'ainſi ne ſoit, Apollonius celui qui a compoſé le poëme des Argonautes, ne tombe jamais : & dans Theocrite, oſté quelques endroits, où il ſort un peu du caractere de l'eglogue, il n'y a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Cependant aimeriez-vous mieux eſtre Apollonius ou Theocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratoſthene eſt un poëme où il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratoſthene eſt plus grand poëte qu'Archiloque, qui ſe broüille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en pluſieurs endroits de ſes écrits : mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin, dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſçauroit regler comme il veut ? Et meſme pour le Lyrique, choiſiriez-vous plûtoſt d'eſtre Bacchylide, que Pindare? ou pour la Tragedie, Ion ce Poëte de Chio, que Sophocle? En effet ceux-là ne ſont jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne ſoit écrit avec beaucoup d'elegance & d'agrément. Il n'en eſt pas ainſi de Pindare & de Sophocle : car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureuſement. Et toutefois

y a-t-il un homme de bon ſens qui daignaſt comparer tous les ouvrages d'Ion enſemble au ſeul Oedipe de Sophocle.

CHAPITRE XXVIII.

Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthene.

QUE ſi au reſte l'on doit juger du merite d'un ouvrage par le nombre plûtoſt que par la qualité & l'excellence de ſes beautez; il s'enſuivra qu'Hyperide doit eſtre entierement préferé à Demoſthene. En effet, outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un degré éminent, ſemblable à ces Athletes qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'Exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas-un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun. En effet il a imité Demoſthene en tout ce que Demoſthene a de beau, excepté pourtant dans la compoſition & l'arangement des paroles. Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias. Il ſçait adoucir, où il faut, la rudeſſe & la ſimplicité du diſcours, & ne dit pas toutes les choſes d'un meſme air comme Demoſthe-

ne. Il excelle à peindre les mœurs. Son ſtile a dans ſa naïveté une certaine douceur agreable & fleurie. Il y a dans ſes ouvrages un nombre infini de choſes plaiſamment dites. Sa maniere de rire & de ſe mocquer eſt fine, & a quelque choſe de noble. Il a une facilité merveilleuſe à manier l'Ironie. Ses railleries ne ſont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du ſtile Attique, mais vives & preſſantes. Il eſt adroit à éluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaiſant & de comique, & eſt tout plein de jeux & de certaines pointes d'eſprit, qui frappent toûjours où il viſe. Au reſte il aſſaiſonne toutes ces choſes d'un tour & d'une grace inimitable. Il eſt né pour toucher & émouvoir la pitié. Il eſt étendu dans ſes narrations fabuleuſes. Il a une flexibilité admirable pour les digreſſions, il ſe détourne, il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces fables qu'il conte de Latone. Il a fait une oraiſon funebre qui eſt écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne ſçai ſi pas-un autre l'a jamais égalé en cela.

Au contraire Demoſthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'eſt point étendu dans ſon ſtile. Il a quelque

choſe de dure, & n'a ni pompe ni oſtentation. En un mot il n'a preſque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'eſtre plaiſant, il ſe rend ridicule, plûtoſt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaiſant qu'il tâche d'en approcher. Cependant parce qu'à mon avis, toutes ces beautez qui ſont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand: qu'on y voit pour ainſi dire, un Orateur toûjours à jeun, & une langueur d'eſprit qui n'échauffe, qui ne remuë point l'ame, perſonne n'a jamais eſté fort tranſporté de la lecture de ſes Ouvrages. Au lieu que Demoſthene ayant ramaſſé en ſoi toutes les qualitez d'un Orateur veritablement né au Sublime, & entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majeſté & de grandeur, ces mouvemens animez, cette fertilité, cette addreſſe, cette promptitude, & ce qu'on doit ſur tout eſtimer en lui, cette force & cette vehemence dont jamais perſonne n'a ſceu approcher: Par toutes ces divines qualitez, que je regarde en effet comme autant de rares preſens qu'il avoit receus des Dieux, & qu'il ne m'eſt pas permis d'appeller des qualitez humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'Orateurs celebres dans tous les ſiecles: les laiſſant comme abbatus & ébloüis,

pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs. Car dans les parties où il excelle, il eſt tellement eleyé au deſſus d'eux, qu'il repare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement, il eſt plus aiſé d'enviſager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'eſtre point émû des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

CHAPITRE XXIX.

De Platon, & de Lyſias, & de l'excellence de l'eſprit humain.

POUR ce qui eſt de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il ſurpaſſe Lyſias non ſeulement par l'excellence, mais auſſi par le nombre de ſes beautez. Je dis plus, c'eſt que Platon n'eſt pas tant au deſſus de Lyſias, par un plus grand nombre de beautés, que Lyſias eſt au deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

Qu'eſt-ce donc qui a porté ces Eſprits divins à mépriſer cette exacte & ſcrupuleuſe delicateſſe, pour ne chercher que le Sublime dans leurs Ecrits? En voici une raiſon. C'eſt que la Nature n'a point regardé l'homme comme un animal de baſſe

& de vile condition : mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande aſſemblée, pour eſtre ſpectateur de toutes les choſes qui s'y paſſent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux Athlete qui ne doit reſpirer que la gloire. C'eſt pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une paſſion invincible, pour tout ce qui nous paroiſt de plus grand & de plus divin. Auſſi voions-nous que le monde entier ne ſuffit pas à la vaſte étenduë de l'eſprit humain. Nos penſées vont ſouvent plus loin que les cieux, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choſes.

Et certainement ſi quelqu'un fait un peu de reflexion ſur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout ſon cours, que de grand & d'illuſtre, il peut connoiſtre par là, à quoy nous ſommes nez. Ainſi nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparente, & utile meſme pour noſtre uſage : mais nous ſommes veritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout. Nous ne ſommes pas fort étonnés de voir une petite flamme que nous avons allumée, conſerver long-temps ſa lumie-

re pure : mais nous ſommes frappés d'admiration quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouïſſent en naiſſant : & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature que ces fournaizes du mont Etna qui quelquefois jette du profond de ſes abyſmes,

Pind. Pith. 1. *Des pierres, des rochers, & des fleuves de flammes.*

De tout cela il faut conclure, que ce qui eſt utile & meſme neceſſaire aux hommes, ſouvent n'a rien de merveilleux, comme eſtant aiſé à acquerir; mais que tout ce qui eſt extraordinaire eſt admirable & ſurprenant.

CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer.

A L'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'Utile & le Neceſſaire, il faut avoüer, qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point eſté exempts de fautes, ils avoient neanmoins quelque choſe de ſurnaturel & de

divin. En effet d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme : mais le Sublime nous éleve presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes, c'est qu'on ne peut estre repris : mais le Grand se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes qui sont dans les ouvrages de ces excellens Auteurs, peut payer tous leurs defauts. Je dis bien plus ; c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres Heros, elles ne feroient pas la moindre, ni la milliéme partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoi l'Envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siecles, & personne jusqu'ici, n'a esté en estat de leur enlever ce prix, qu'ils conservent encore aujourd'hui, & que vrai-semblablement ils conserveront toûjours.

Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois dépoüillez au printemps refleurir.

On me dira peut-estre qu'un colosse qui a quelques defauts n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë acheyée, comme

par exemple, le Soldat de Polyclete. * A cela je répons, que dans les ouvrages de l'Art, c'eſt le travail & l'achevement que l'on conſidere : au lieu que dans les ouvrages de la Nature, c'eſt le Sublime & le prodigieux. Or, diſcourir, c'eſt une operation naturelle à l'homme. Ajoûtez que dans une ſtatuë on ne cherche que le rapport & la reſſemblance : mais dans le diſcours on veut, comme j'ai dit, le ſurnaturel & le divin. Toutefois pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'eſt le devoir de l'Art d'empeſcher que l'on ne tombe, & qu'il eſt bien difficile qu'une haute élevation à la longue ſe ſoûtienne, & garde toûjours un ton égal, il faut que l'Art vienne au ſecours de la Nature : parce qu'en effet c'eſt leur parfaite alliance qui fait la ſouveraine perfection. Voilà ce que nous avons creu eſtre obligez de dire ſur les queſtions qui ſe ſont preſentées. Nous laiſſons pourtant à chacun ſon jugement libre & entier.

* *Le Doryphore petite ſtatuë de Polyclete.*

CHAP.

CHAPITRE XXXI.

Des Paraboles, des Comparaiſons, & des Hyperboles.

POUR retourner à noſtre Diſcours, les Paraboles & les Comparaiſons approchent fort des Metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point***

ceux de Lacedemone : & voici par où il debute. *Puiſque le Diſcours a naturellement la vertu de rendre les choſes grandes, petites; & les petites grandes : qu'il ſçait donner les graces de la nouveauté aux choſes les plus vieilles, & qu'il fait paroiſtre vieilles celles qui ſont nouvellement faites.* Eſt-ce ainſi, dira quelqu'un, ô Iſocrate, que vous allez changer toutes choſes à l'égard des Lacedemoniens & des Atheniens ? En faiſant de cette ſorte l'éloge du Diſcours, il fait proprement un exorde pour exhorter ſes Auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'eſt pourquoi il faut ſuppoſer, à l'égard des Hyperboles, ce que nous avons dit pour toutes les Figures en general : que celles-là ſont les meilleures qui ſont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des Hyperboles. Pour cela donc, il faut avoir ſoin que ce ſoit toûjours la paſſion qui les faſſe produire au milieu de quelque grande circonſtance. Comme, par exemple, l'Hyperbole de Thucydide, à propos des Atheniens qui perirent dans la Sicile. *Les Siciliens eſtant deſcendus en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux ſur tout qui s'eſtoient jettez dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompuë du ſang de ces miſerables : & neanmoins toute bourbeuſe &*

toute ſanglante qu'elle eſtoit, ils ſe battoient pour en boire. Il eſt aſſez peu croiable que des hommes boivent du ſang & de la bouë, & ſe battent meſme pour en boire: & toutefois la grandeur de la paſſion, au milieu de cette étrange circonſtance, ne laiſſe pas de donner une apparence de raiſon à la choſe. Il en eſt de meſme de ce que dit Herodote de ces Lacedemoniens qui combattirent au Pas des Thermopyles. *Ils ſe defendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur reſtoient, & avec les mains & les dents: juſqu'à ce que les Barbares, tirant toûjours, les euſſent comme enſevelis ſous leurs traits.* Que dites-vous de cette Hyperbole? Quelle apparence que des hommes ſe defendent avec les mains & les dents contre des gens armez, & que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits de leurs ennemis: Cela ne laiſſe pas neanmoins d'avoir de la vraiſemblance: parce que la choſe ne ſemble pas recherchée pour l'Hyperbole; mais que l'Hyperbole ſemble naiſtre du ſujet meſme. En effet, pour ne me point départir de ce que j'ai dit, un remede infaillible, pour empêcher que les hardieſſes ne choquent; c'eſt de ne les emploier que dans la paſſion, & aux endroits à peu prés qui ſemblent les demander. Cela eſt ſi

vrai que dans le Comique on dit des choſes qui ſont abſurdes d'elles-meſmes, & qui ne laiſſent pas toutefois de paſſer pour vrai-ſemblables, à cauſe qu'elles émeuvent la paſſion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet le Rire eſt une paſſion de l'ame cauſée par le plaiſir. Tel eſt ce trait d'un Poëte Comique : *Il poſſedoit une terre à la campagne qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemonien.*

Au reſte on ſe peut ſervir de l'Hyperbole auſſi bien pour diminuer les choſes, que pour les agrandir : Car l'Exageration eſt propre à ces deux differens effets : & le *Diaſyrme*, qui eſt une eſpece d'Hyperbole, n'eſt, à le bien prendre, que l'exageration d'une choſe baſſe & ridicule.

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des Paroles.

DEs cinq parties qui produiſent le Grand, comme nous avons ſuppoſé d'abord, il reſte encore la cinquiéme à examiner : c'eſt à ſçavoir la Compoſition & l'Arrangement des Paroles. Mais comme nous avons déja donné deux volumes de cette matiere, où nous avons ſuffiſamment expliqué tout ce qu'une longue ſpeculation nous en a pû apprendre : Nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons abſolument neceſſaire à noſtre ſujet ; Comme par exemple : que l'Harmonie n'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir : mais que dans les inſtrumens meſme inanimés c'eſt un moien merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.

Et de vrai, ne voions-nous pas que le ſon des flûtes émeut l'ame de ceux qui l'écoutent & les remplit de fureur, comme s'ils eſtoient hors d'eux-meſmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le

mouvement de ſa cadence, il les contraint de la ſuivre, & d'y conformer en quelque ſorte le mouvement de leur corps. Et non ſeulement le ſon des flûtes, mais preſque tout ce qu'il y a de differens ſons au monde, comme par exemple, ceux de la Lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne ſignifient rien d'eux-meſmes : neanmoins par ces changemens de tons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le mélange de leurs accords, ſouvent, comme nous voions, ils cauſent à l'ame un tranſport, & un raviſſement admirable. Cependant ce ne ſont que des images & de ſimples imitations de la voix, qui ne diſent & ne perſuadent rien, n'eſtant, s'il faut parler ainſi, que des ſons baſtards, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la Compoſition, qui eſt en effet comme l'harmonie du diſcours dont l'uſage eſt naturel à l'homme, qui ne frappe pas ſimplement l'oreille, mais l'eſprit : qui remuë tout à la fois tant de differentes ſortes de noms, de penſées, de choſes, tant de beautez, & d'elegances avec leſquelles noſtre ame a comme une eſpece de liaiſon & d'affinité : qui par le mélange & la diverſité

des ſons inſinuë dans les eſprits, inſpire à ceux qui écoutent, les paſſions meſmes de l'Orateur, & qui baſtit ſur ce ſublime amas de paroles, ce Grand & ce Merveilleux que nous cherchons? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribuë beaucoup à la grandeur, à la majeſté, à la magnificence du diſcours, & à toutes ces autres beautez qu'elle renferme en ſoi, & qu'ayant un empire abſolu ſur les eſprits, elle ne puiſſe en tout temps les ravir, & les enlever? Il y auroit de la folie à douter d'une verité ſi univerſellement reconnuë, & l'experience en fait foi. *

Au reſte il en eſt de meſme des Diſcours que des corps qui doivent ordinairement leur principale excellence, à l'aſſemblage, & à la juſte proportion de leurs membres: De ſorte meſme qu'encore qu'un membre ſeparé de l'autre n'ait rien en ſoi de remarquable, tous enſemble ne laiſſent pas de faire un corps parfait. Ainſi les parties du Sublime eſtant divisées, le Sublime ſe diſſipe entierement: au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'aſſemblage qu'on en fait, & par cette liaiſon harmonieuſe qui les joint, le ſeul tour de la periode leur donne du ſon & de l'emphaſe. C'eſt pour-

* *L'Auteur pour donner icy un exemple de l'arrangement des paroles, rapporte un paſſage de Demoſthene. Mais comme ce qu'il en dit eſt entierement attaché à la Langue Grecque, j'ai jugé à propos de le traduire dans les Remarques.* Voy les Remarques.

quoi on peut comparer le Sublime dans les periodes à un feſtin par écot auquel pluſieurs ont contribué. Juſques-là qu'on void beaucoup de Poëtes & d'Ecrivains qui n'eſtant point nés au Sublime, n'en ont jamais manqué neanmoins; bien que pour l'ordinaire ils ſe ſerviſſent de façons de parler baſſes, communes & fort peu élegantes. En effet ils ſe ſoûtiennent par ce ſeul arrangement de paroles qui leur enfle & groſſit en quelque ſorte la voix: Si bien qu'on ne remarque point leur baſſeſſe. Philiſte eſt de ce nombre. Tel eſt auſſi Ariſtophane en quelques endroits, & Euripide en pluſieurs, comme nous l'avons déja ſuffiſamment montré. Ainſi quand Hercule dans cet Auteur aprés avoir tué ſes enfans dit;

Tant de maux à la fois ſont entrez dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs:

Cette penſée eſt fort triviale. Cependant il la rend noble par le moien de ce tour qui a quelque choſe de muſical & d'harmonieux: Et certainement, pour peu que vous renverſiez l'ordre de ſa periode, vous verrez manifeſtement combien Euripide eſt plus heureux dans l'arrangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées. De meſme, dans ſa Tragedie

Tragedie intitulée Dircé emportée par un taureau.

Il tourne aux environs dans ſa route incertaine:
Et courant en tous lieux où ſa rage le meine,
Traîne aprés ſoi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette penſée eſt fort noble à la verité: mais il faut avoüer que ce qui lui donne plus de force, c'eſt cette harmonie qui n'eſt point precipitée, ni emportée comme une maſſe peſante: mais dont les paroles ſe ſoûtiennent les unes les autres, & où il y a pluſieurs pauſes. En effet ces pauſes ſont comme autant de fondemens ſolides ſur leſquels ſon diſcours s'appuie & s'éleve.

CHAPITRE XXXIII.

De la Meſure des Periodes.

AU contraire il n'y a rien qui rabaiſſe davantage le Sublime que ces nombres rompus; & qui ſe prononcent viſte, tels que ſont les Pyrriques, les Trochées & les Dichorées qui ne ſont bons que pour la danſe. En effet toutes ces ſortes de piés & de meſures n'ont qu'une certaine mignardiſe & un petit agrément qui a toû-

jours le meſme tour, & qui n'émeut point l'ame. Ce que j'y trouve de pire ; c'eſt que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arreſtent point au ſens des paroles, & ſont entraînés par le chant : De meſme ces paroles meſurées n'inſpirent point à l'eſprit les paſſions qui doivent naiſtre du diſcours, & impriment ſimplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'Auditeur prevoit d'ordinaire cette cheute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le previent, marquant, comme en une danſe, la chute avant qu'elle arrive.

C'eſt encore un vice qui affoiblit beaucoup le diſcours, quand les periodes ſont arrangées avec trop de ſoin, ou quand les membres en ſont trop courts, & ont trop de ſyllabes breves, eſtant d'ailleurs comme joints & attachez enſemble avec des cloux, aux endroits où ils ſe dés-uniſſent. Il n'en faut pas moins dire des periodes qui ſont trop coupées. Car il n'y a rien qui eſtropie davantage le Sublime, que de le vouloir comprendre dans un trop petit eſpace. Quand je defens neanmoins de trop couper les periodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juſte étenduë, mais de celles qui ſont trop petites,

& comme mutilées. En effet de trop couper ſon ſtile, cela arreſte l'eſprit ; au lieu que de le diviſer en periodes, cela conduit le Lecteur. Mais le contraire en meſme temps apparoiſt des periodes trop longues, & toutes ces paroles recherchées, pour alonger mal à propos un diſcours, ſont mortes & languiſſantes.

CHAPITRE XXXIV.

De la baſſeſſe des termes.

UNE des choſes encore qui avilit autant le Diſcours, c'eſt la baſſeſſe des termes. Ainſi nous voions dans Herodote une deſcription de tempeſte, qui eſt divine pour le ſens : mais il y a meſlé des mots extrémement bas ; comme quand il dit : *La mer commençant à bruire.* Le mauvais ſon de ce mot *bruire* fait perdre à ſa penſée une partie de ce qu'elle avoit de grand. *Le vent*, dit-il, en un autre endroit, *les balotta fort, & ceux qui furent diſperſez par la tempeſte firent une fin peu agreable.* Ce mot *balotter* eſt bas ; & l'epithete de *peu agreable* n'eſt point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De meſme l'Hiſtorien Theopompus a

fait une peinture de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs : mais il a tout gasté par la bassesse des mots qu'il y mesle. *Y a-t-il une ville*, dit cet Historien, *& une nation dans l'Asie qui n'ait envoié des Ambassadeurs au Roi ? Y a-t-il rien de beau & de precieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces païs, dont on ne lui ait fait des presens ? combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs ? combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses necessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres precieuses, ou artistement travaillez ? Ajoûtez à cela un nombre infini d'armes étrangeres & à la Grecque; une foule incroiable de bestes de voiture, & d'animaux destinez pour les sacrifices : des boisseaux remplis de toutes les choses propres à réjoüir le goûst : des armoires & des sacs pleins de papier, & de plusieurs autres ustensiles, & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voioient de loin pensoient que ce fussent des collines qui s'élevassent de terre.*

De la plus haute élevation il tombe dans la derniere bassesse, à l'endroit jus-

tement où il devoit le plus s'élever. Car meſlant mal à propos dans la pompeuſe deſcription de cet appareil, des boiſſeaux, des ragouſts, & des ſacs : il ſemble qu'il faſſe la peinture d'une cuiſine. Et comme ſi quelqu'un avoit toutes ces choſes à arranger, & que parmi des tentes & des vaſes d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il miſt en parade des ſacs & des boiſſeaux ; cela feroit un vilain effet à la vûë : Il en eſt de meſme des mots bas dans le diſcours, & ce ſont comme autant de taches & de marques honteuſes qui flétriſſent l'expreſſion. Il n'avoit qu'à détourner un peu la choſe, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes ſalées, & du reſte de cet appareil : qu'on envoya au Roi, des chameaux & pluſieurs beſtes de voiture chargées de toutes les choſes neceſſaires pour la bonne chere & pour le plaiſir. Ou, des monceaux de viandes les plus exquiſes, & tout ce qu'on ſçauroit s'imaginer de plus ragoûtant & de plus delicieux. Ou, ſi vous voulez, tout ce que les Officiers de table & de cuiſine pouvoient ſouhaiter de meilleur, pour la bouche de leur maiſtre. Car il ne faut pas d'un diſcours fort élevé paſſer à des choſes baſſes & de nulle conſideration, à moins qu'on n'y ſoit forcé par une neceſſité bien

preſſante. Il faut que les paroles répondent à la majeſté des choſes dont on traite ; & il eſt bon en cela d'imiter la Nature, qui, en formant l'homme, n'a point expoſé à la veuë ces parties qu'il n'eſt pas honneſte de nommer, & par où le corps ſe purge : mais, pour me ſervir des termes de Xenophon, *a caché, & détourné ces égoûts le plus loin qu'il lui a eſté poſſible : de peur que la beauté de l'animal n'en fuſt ſoüillée.* Mais il n'eſt pas beſoin d'examiner de ſi prés toutes les choſes qui rabaiſſent le diſcours. En effet, puiſque nous avons montré ce qui ſert à l'élever & à l'annoblir, il eſt aiſé de juger qu'ordinairement le contraire eſt ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

Des cauſes de la décadence des Eſprits.

IL ne reſte plus, mon cher Terentianus, qu'une choſe à examiner. C'eſt la queſtion que me fit, il y a quelques jours, un Philoſophe. Car il eſt bon de l'éclaircir, & je veux bien, pour voſtre ſatisfaction particuliere, l'ajoûter encore à ce Traité.

Je ne ſçaurois aſſez m'étonner, me diſoit ce Philoſophe, non plus que beaucoup d'autres : d'où vient que dans noſtre ſiecle il ſe trouve aſſez d'Orateurs qui ſçavent manier un raiſonnement, & qui ont meſme le ſtile oratoire : qu'il s'en void, dis-je, pluſieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & ſur tout de l'agrément dans leurs diſcours : mais qu'il s'en rencontre ſi peu qui puiſſent s'élever fort haut dans le Sublime. Tant la ſterilité maintenant eſt grande parmi les eſprits. N'eſt-ce point, pourſuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement ? que c'eſt le Gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies : puis qu'enfin juſqu'ici tout ce qu'il y a preſque eu d'Orateurs

habiles ont fleuri, & ſont morts avec lui ? En effet, ajoûtoit-il, il n'y a peut-eſtre rien qui éleve davantage l'ame des grands Hommes que la liberté, ni qui excite, & réveille plus puiſſamment en nous ce ſentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de ſe voir élevé au deſſus des autres. Ajoûtez que les prix qui ſe propoſent dans les Republiques aiguiſent, pour ainſi dire, & achevent de polir l'eſprit des Orateurs: leur faiſant cultiver avec ſoin les talens qu'ils ont receus de la nature. Tellement qu'on void briller dans leurs diſcours, la liberté de leur païs.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dés nos premieres années à ſouffrir le joug d'une domination legitime, qui avons eſté comme enveloppez par les coûtumes & les façons de faire de la Monarchie, lorſque nous avions encore l'imagination tendre, & capable de toutes ſortes d'impreſſions : en un mot qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde ſource de l'éloquence, je veux dire de la liberté : ce qui arrive ordinairement de nous, c'eſt que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'eſt pourquoi il eſtimoit, diſoit-il, qu'un homme meſmes né dans la ſervitude eſtoit capable des autres ſcien-

ces: mais que nul Eſclave ne pouvoit jamais eſtre Orateur. Car un eſprit, continua-t-il, abattu & comme domté par l'accoûtumance au joug, n'oſeroit plus s'enhardir à rien : tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de ſoi-meſme, & il demeure toûjours comme en priſon. En un mot pour me ſervir des termes d'Homere :
Le meſme jour qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

De meſme donc que, ſi ce qu'on dit eſt vrai, ces boëtes où l'on enferme les Pygmées vulgairement appellez Nains, les empeſchent non ſeulement de croiſtre, mais les rendent meſme plus petits, par le moien de cette bande dont on leur entoure le corps : Ainſi la ſervitude, je dis, la ſervitude la plus juſtement établie, eſt une eſpece de priſon, où l'ame décroiſt & ſe rapetiſſe en quelque ſorte. Je ſçai bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme & que c'eſt ſon naturel de blâmer toûjours les choſes preſentes : mais prenez garde que **** ********** ********** ***

Et certainement, pourſuivis-je, ſi les delices d'une trop longue paix ſont capables de corrompre les plus belles ames ; cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, n'eſt pas un moindre obſtacle à nos deſirs.

Ajoûtez à cela ces paſſions qui aſſiegent continuellement noſtre vie, & qui portent dans noſtre ame la confuſion & le deſordre. En effet, continuay-je, c'eſt le deſir des richeſſes, dont nous ſommes tous malades par excés, c'eſt l'amour des plaiſirs, qui à bien parler nous jette dans la ſervitude, &, pour mieux dire, nous traîne dans le précipice, où tous nos talens ſont comme engloutis. Il n'y a point de paſſion plus baſſe que l'Avarice, il n'y a point de vice plus infame que la Volupté. Je ne voy donc pas comment ceux qui font ſi grand cas des Richeſſes, & qui s'en font comme une eſpece de Divinité, pourroient eſtre atteints de cette maladie, ſans recevoir en meſme temps avec elle tous les maux dont elle eſt naturellement accompagnée ? Et certainement la profuſion & les autres mauvaiſes habitudes ſuivent de prés les Richeſſes exceſſives : elles marchent, pour ainſi dire, ſur leurs pas, & par leur moien elles s'ouvrent les portes des villes & des maiſons, elles y entrent, elles s'y établiſſent. Mais à peine y ont-elles ſejourné quelque temps, qu'elles y *font leur nid*, ſuivant la penſée des Sages, & travaillent à ſe multiplier. Voiés donc ce qu'elles y produiſent. Elles y engendrent le Faſte & la Molleſſe qui ne ſont point des enfans baſtards : mais leurs vraies & legitimes

productions. Que ſi nous laiſſons une fois croiſtre en nous ces dignes enfans des Richeſſes, ils y auront bien-toſt fait éclore l'Inſolence, le Déreglement, l'Effronterie, & tous ces autres impitoiables Tyrans de l'ame.

Si toſt donc qu'un homme oubliant le ſoin de la Vertu, n'a plus d'admiration que pour les choſes frivoles & periſſables: il faut de neceſſité que tout ce que nous avons dit arrive en lui; il ne ſçauroit plus lever les yeux, pour regarder au deſſus de ſoi, ni rien dire qui paſſe le commun: il ſe fait en peu de temps une corruption generale dans toute ſon ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand ſe flétrit & ſe ſeche de ſoi-meſme, & n'attire plus que le mépris.

Et comme il n'eſt pas poſſible qu'un Juge qu'on a corrompu, juge ſainement & ſans paſſion de ce qui eſt juſte & honneſte: parce qu'un eſprit qui s'eſt laiſſé gagner aux preſens, ne connoiſt de juſte & d'honneſte, que ce qui lui eſt utile: Comment voudrions-nous que dans ce temps où la corruption regne ſur les mœurs & ſur les eſprits de tous les hommes: où nous ne ſongeons qu'à attraper la ſucceſſion de celui-ci; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire écrire

dans ſon teſtament : qu'à tirer un infame gain de toutes choſes, vendant pour cela juſqu'à noſtre ame, miſerables Eſclaves de nos propres paſſions : Comment, dis-je, ſe pourroit-il faire que dans cette contagion generale, il ſe trouvaſt un homme ſain de jugement, & libre de paſſion, qui n'eſtant point aveuglé, ni ſeduit par l'amour du gain, pût diſcerner ce qui eſt veritablement grand, & digne de la poſterité ? En un mot eſtant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux, qu'un autre nous commande, que de demeurer en noſtre propre puiſſance : de peur que cette rage inſatiable d'acquerir, comme un Furieux qui a rompu ſes fers, & qui ſe jette ſur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'eſt l'amour du luxe qui eſt cauſe de cette faineantiſe où tous les Eſprits, excepté un petit nombre, croupiſſent aujourd'hui. En effet ſi nous étudions quelquefois, on peut dire que c'eſt comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaiſir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble émulation, & pour en tirer quelque profit loüable & ſolide. Mais c'eſt aſſez parlé là deſſus. Venons maintenant aux paſſions dont nous avons pro-

mis de faire un Traité à part. Car, à mon avis, elles ne ſont pas un des moindres ornemens du Diſcours, ſur tout, pour ce qui regarde le Sublime.

REMARQUES.

Mon cher Terentianus.] Le Grec porte, *mon cher Posthumius Terentianus:* mais j'ai retranché *Posthumius*, le nom de *Terentianus* n'étant déja que trop long. Au reste on ne sçait pas trop bien qui estoit ce Terentianus. Ce qu'il y a de constant, c'est que c'estoit un Latin, comme son nom le fait assez connoistre, & comme Longin le témoigne lui-mesme dans le Chapitre 10.

Cecilius] C'estoit un Rheteur Sicilien. Il vivoit sous Auguste & estoit contemporain de Denys d'Halicarnasse avec qui il fut lié mesme d'une amitié assez étroite.

La bassesse de son esprit, &c. C'est ainsi qu'il faut entendre τὰ πόνέπεφν. Je ne me souviens point d'avoir jamais vû ce mot emploié dans le sens que lui veut donner Monsieur Dacier, & quand il s'en trouveroit quelque exemple, il faudroit toûjours, à mon avis, revenir au sens le plus naturel, qui est celui que je lui ay donné. Car pour ce qui est des paroles qui suivent ἡ ὅλης ὑποθέσεως, cela veut dire: *que son stile est par tout inferieur à son sujet.* Y ayant beaucoup d'exemples en Grec de ces Adjectifs mis pour l'Adverbe.

Pour le dessein qu'il a eu de bien faire] Il faut prendre le mot d'ἔννοια comme il est pris en

beaucoup d'endroits pour une ſimple penſée. *Cecilius n'eſt pas tant à blâmer pour ſes défauts, qu'à loüer pour la penſée qu'il a euë, pour le deſſein qu'il a eu de bien faire* Il ſe prend auſſi quelquefois pour *invention :* mais il ne s'agit pas d'invention dans un traité de Rhetorique : c'eſt de la raiſon & du bon ſens dont il eſt beſoin.

Et dont les Orateurs] Le Grec porte ἀνδράσι πολιτικοῖς, *viris Politicis*; c'eſt à dire les Orateurs entant qu'ils ſont oppoſez aux Declamateurs & à ceux qui font des diſcours de ſimple oſtentation. Ceux qui ont lû Hermogene, ſçavent ce que c'eſt que πολιτικὸς λόγος, qui veut proprement dire un ſtile d'uſage & propre aux affaires, à la difference du ſtile des Declamateurs, qui n'eſt qu'un ſtile d'apparat, où ſouvent l'on ſort de la Nature, pour éblouir les yeux. L'Auteur donc par *viros Politicos*, entend ceux qui mettent en pratique *ſermonem politicum.*

Inſtruit de toutes les belles connoiſſances] Je n'ay point exprimé φίλτατον : parce qu'il me ſemble tout à-fait inutile en cet endroit.

Et rempli toute la poſterité du bruit de leur gloire] Gerard Langbaine, qui a fait de petites Notes tres-ſçavantes ſur Longin, pretend qu'il y a ici une faute, & qu'au lieu de ἐκβάλλον ἐγκλήσεις τ' αἰῶνα, il faut mettre ὑπερβάλλον ἐγκλήσεις. Ainſi dans ſon ſens, il faudroit traduire, *ont porté leur gloire au delà de leurs ſiecles.* Mais il ſe trompe : ἐκβάλλον veut dire *ont embraſſé, ont rempli toute la poſterité de l'étenduë de leur gloire.* Et quand on voudroit meſme entendre ce paſſage à ſa maniere, il ne faudroit point faire pour cela de correction : puiſque ἐκβάλλον ſignifie quelquefois ὑπερβάλλον, comme on le voit dans ces vers d'Homere Il Ψ. ἴστε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ ἐκὰ πάλλιστοι ἵπποι.

Il

Il donne au Discours une certaine vigueur noble &c] Je ne sçai pourquoi Monsieur le Fèvre veut changer cet endroit, qui a mon avis s'entend fort bien, sans mettre πάντῶς au lieu de πάντὸς. *Surmonte tous ceux qui l'écoutent. Se met au dessus de tous ceux qui l'écoutent.*

Car comme les vaisseaux, &c.] Il faut suppléer au Grec, ou sous-entendre πλοῖα, qui veut dire des vaisseaux de charge, ἢ ὡς ἐπιδυόντων αὐτὰ πλοῖα &c. & expliquer ἀνερμάτιςα dans le sens de Monsieur le Fèvre & de Suidas, des vaisseaux qui flottent manque de sable & de gravier dans le fond qui les soûtienne, & leur donne le poids qu'ils doivent avoir, ausquels on n'a pas donné le lest. Autrement il n'y a point de sens.

Nous en pouvons dire autant, &c.] J'ay suppléé la reddition de la comparaison, qui manque en cet endroit dans l'original. *** *Telles sont ces pensées, &c.* Il y a ici une Lacune considerable. L'Auteur aprés avoir montré qu'on peut donner des regles du Sublime, commençoit à traiter des Vices qui lui sont opposés, & entre autres du Stile enflé qui n'est autre chose que le Sublime trop pousſé. Il en faisoit voir l'extravagance par le passage d'un je ne sçai quel Poëte Tragique dont il reste encore ici quatre vers; mais comme ces vers estoient déja fort galimathias d'eux-mesmes, au rapport de Longin, ils le sont devenus encore bien davantage par la perte de ceux qui les precedoient. J'ai donc crû que le plus court estoit de les passer : n'y ayant dans ces quatre vers qu'un des trois mots que l'Auteur raille dans la suite. En voilà pourtant le sens confusément. C'est quelque Capanée qui parle dans une Tragedie. *Et qu'ils arrestent la flamme qui sort à longs flots de la fournaise. Car*

ſi je trouve le Maiſtre de la maiſon ſeul ; alors d'un ſeul torrent de flammes entortillé , j'embraſerai la maiſon & la reduirai toute en cendre. Mais cette noble Muſique ne s'eſt pas encore fait oüir. J'ai ſuivi ici l'interpretation de Langbaine. Comme cette Tragedie eſt perduë, on peut donner à ce paſſage tel ſens qu'on voudra ; mais je doute qu'on attrape le vrai ſens. Voyés les notes de Monſieur Dacier.

Des ſepulcres animés] Hermogene va plus loin, & trouve celui qui a dit cette penſée digne des ſepulcres dont il parle. Cependant je doute qu'elle déplût aux Poëtes de noſtre ſiecle, & elle ne ſeroit pas en effet ſi condamnable dans les vers.

Ouvre une grande bouche pour ſouffler dans une petite flûte] J'ai traduit ainſi φορβεᾶς δ'ἀτερ, afin de rendre la choſe intelligible. Pour expliquer ce que veut dire φορβειὰ, il faut ſçavoir que la flûte chez les Anciens eſtoit fort differente de la flûte d'aujourd'hui. Car on en tiroit un ſon bien plus éclatant, & pareil au ſon de la trompette, *tubaque æmula*, dit Horace. Il faloit donc pour en joüer emploier une bien plus grande force d'haleine, & par conſequent s'enfler extrémement les joües, qui eſtoit une choſe deſagreable à la vûë. Ce fut en effet ce qui en dégoûta Minerve & Alcibiade. Pour obvier à cette difformité, ils imaginerent une eſpece de laniere ou courroye qui s'appliquoit ſur la bouche, & ſe noüoit derriere la teſte, ayant au milieu un petit trou par où l'on embouchoit la flûte. Plutarque pretend que Marſias en fut l'inventeur. Ils appelloient cette laniere, φορβειὰν ; & elle faiſoit deux differens effets ; car outre qu'en ſerrant les joües, elle les empeſchoit de s'enfler, elle don-

noit bien plus de force à l'haleine, qui estant repoussée sortoit avec beaucoup plus d'impetuosité & d'agrément. L'Auteur donc pour exprimer un Poëte enflé, qui souffle & se démene sans faire de bruit, le compare à un homme qui jouë de la flûte sans cette laniere. Mais comme cela n'a point de rapport à la flûte d'aujourd'hui ; puis qu'à peine on serre les lévres quand on en jouë ; j'ai crû qu'il valoit mieux mettre une pensée équivalante, pourvû qu'elle ne s'éloignast point trop de la chose, afin que le Lecteur qui ne se soucie pas tant des antiquailles, puisse passer, sans estre obligé pour m'entendre d'avoir recours aux remarques.

Il dit les choses d'assez bon sens.] ἐπινοητικὸς veut dire un homme qui imagine, qui pense sur toutes choses ce qu'il faut penser, & c'est proprement ce qu'on appelle un homme de bon sens.

A composer son Panegyrique.] Le Grec porte *à composer son Panegyrique pour la guerre contre les Perses* Mais si je l'avois traduit de la sorte : on croiroit qu'il s'agiroit ici d'un autre Panegyrique que du Panegyrique d'Isocrate, qui est un mot consacré en nostre langue.

Voilà sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un Rheteur.] Il y a dans le Grec *du Macedonien avec un Sophiste.* A l'égard *du Macedonien* il faloit que ce mot eust quelque grace en Grec, & qu'on appellast ainsi Alexandre par excellence, comme nous appellons Ciceron l'Orateur Romain. Mais le Macedonien en François pour Alexandre seroit ridicule. Pour le mot de Sophiste, il signifie bien plûtost en Grec un Rheteur qu'un Sophiste, qui en François ne peut jamais estre pris en bonne part, & signifie

toûjours un homme qui trompe par de fauſſes raiſons, qui fait des Sophiſmes, *Cavillatorem* : au lieu qu'en Grec c'eſt ſouvent un nom honorable.

Qui tiroit ſon nom d'Hermés] Le Grec porte, *qui tiroit ſon nom du Dieu qu'on avoit offenſé*, mais j'ai mis, *d'Hermés*, afin qu'on viſt mieux le jeu de mots. Quoique puiſſe dire Monſieur Dacier, je ſuis de l'avis de Langbaine, & ne crois point que, ὃς ἀπὸ τοῦ θεοῦ ὠνομάζετο αὐτῷ, veüille dire autre choſe que, *qui tiroit ſon nom de pere en fils du Dieu qu'on avoit offenſé.*

Que ces parties de l'œil, &c.] Ce paſſage eſt corrompu dans tous les exemplaires que nous avons de Xenophon où l'on a mis θαλαμοῖς pour ὀφθαλμοῖς, faute d'avoir entendu l'équivoque de κόρη. Cela fait voir qu'il ne faut pas aiſément changer le texte d'un Auteur.

Sans la revendiquer comme un vol.] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ὡς φωρίου τινὸς ἁπτόμενος, & non pas ; *ſans lui en faire une eſpece de vol. Tanquam furtum quoddam attingens.* Car cela auroit bien moins de ſel.

Le mal des yeux.] Ce ſont des Ambaſſadeurs Perſans qui le diſent dans Herodote chez le Roi de Macedoine Amyntas. Cependant Plutarque l'attribuë à Alexandre le Grand, & le met au rang des Apophtegmes de ce Prince. Si cela eſt, il faloit qu'Alexandre l'euſt pris à Herodote. Je ſuis pourtant du ſentiment de Longin, & je trouve le mot froid dans la bouche meſme d'Alexandre.

Qui nous laiſſe beaucoup à penſer.] ὃ πολλὴν μοὶ ἀναθεώρησιν, *dont la contemplation eſt fort étenduë, qui nous remplit d'une grande idée.* A l'égard de κατεξανάστασις, il eſt vrai que ce mot ne ſe ren-

contre nulle part dans les Auteurs Grecs : mais le ſens que je lui donne eſt celui à mon avis qui lui convient le mieux, & lorſque je puis trouver un ſens au mot d'un Auteur, je n'aime point à corriger le texte.

De quelque endroit d'un diſcours.] λέγων ἔν τι, c'eſt ainſi que tous les Interpretes de Longin ont joint ces mots. Monſieur Dacier les arrange d'une autre ſorte ; mais je doute qu'il ait raiſon.

En parlant des Aloïdes] Aloüs eſtoit fils de Titan & de la Terre. Sa femme s'appelloit Iphimedie, elle fut violée par Neptune dont elle eut deux enfans ; Otus, & Ephialte, qui furent appellés Aloïdes ; à cauſe qu'ils furent nourris & élevés chés Aloüs, comme ſes enfans. Virgile en a parlé dans le 6. de l'Eneïde.

Hic & Aloïdas geminos immania vidi
Corpora.

Voyez par exemple, &c.] Tout ceci juſqu'à *cette grandeur qu'il lui donne, &c.* eſt ſuppléé au texte Grec qui eſt defectueux en cet endroit.

Fremit ſous le Dieu qui lui donne la Loi.] Il y a dans le Grec, *que l'eau en voiant Neptune ſe ridoit & ſembloit ſoûrire de joie.* Mais cela ſeroit trop fort en noſtre langue. Au reſte j'ai crû que *l'eau reconnoiſt ſon Roi*, ſeroit quelque choſe de plus ſublime que de mettre, comme il y a dans le Grec, que *les Baleines reconnoiſſent leur Roi* J'ai tâché dans les paſſages qui ſont rapportés d'Homere, à encherir ſur lui, plûtoſt que de le ſuivre trop ſcrupuleuſement à la piſte.

Et combats contre nous, &c.] Il y a dans Homere. *Et aprés cela fais nous perir ſi tu veux à la clarté des Cieux.* Mais cela auroit eſté foible en noſtre Langue, & n'auroit pas ſi bien mis en jour la remarque de Longin que, *Et combats con-*

tre nous, &c. Ajoûtés que de dire à Jupiter, *Combats contre nous :* c'eſt preſque la meſme choſe que *fais nous perir :* puiſque dans un combat contre Jupiter, on ne ſçauroit éviter de perir.

Ajoûtez que les malheurs, &c.] La remarque de Monſieur Dacier ſur cet endroit eſt fort ſçavante & fort ſubtile : mais je m'en tiens pourtant toûjours à mon ſens.

A tous propos il s'égare dans des imaginations, &c] Voilà a mon avis le veritable ſens de πλάνος. Car pour ce qui eſt de dire qu'il n'y a pas d'apparence que Longin ait accuſé Homere de tant d'abſurditez, cela n'eſt pas vrai, puis qu'à quelques lignes de là il entre meſmes dans le détail de ces abſurditez. Au reſte quand il dit, *des fables incroiables*, il n'entend pas des fables qui, ne ſont point vrai-ſemblables; mais des fables qui ne ſont point vrai-ſemblablement contées, comme la diſette d'Ulyſſe qui fut dix jours ſans manger, &c.

Et paſle.] Le Grec ajoûte, *comme l'herbe* ; mais cela ne ſe dit point en François.

Un friſſon me ſaiſit, &c.] Il y a dans le Grec *une ſueur froide :* mais le mot de *ſueur* en François ne peut jamais eſtre agreable, & laiſſe une vilaine idée à l'eſprit.

Où elle eſt entierement hors d'elle] C'eſt ainſi que j'ai traduit φοβῆται, & c'eſt ainſi qu'il le faut entendre, comme je le prouverai aiſément s'il eſt neceſſaire. Horace qui eſt amoureux des Helleniſmes emploie le mot de *Metus*, en ce meſme ſens dans l'Ode *Bacchum in remotis :* quand il dit, *Evoë recenti mens trepidat metu ;* car cela veut dire : *Je ſuis encore plein de la ſainte horreur du Dieu qui m'a tranſporté.*

Il imprime juſques dans ſes mots.] Il y a dans le Grec, *& joignant par force enſemble des prépoſi-*

tions, qui naturellement n'entrent point dans une meſme compoſition, ὑπ' ἐκ δακάτου : par cette violence qu'il leur fait, il donne à ſon vers le mouvement meſme de la tempeſte, & exprime admirablement la paſſion. Car par la rudeſſe de ces ſyllabes qui ſe heurtent l'une & l'autre, il imprime juſques dans ſes mots l'image du peril, ὑπ' ἐκ δακάτου φέρονται. Mais j'ai paſſé tout cela, parce qu'il eſt entierement attaché à la Langue Grecque.

Il eſtoit déja fort tard.] L'Auteur n'a pas rapporté tout le paſſage, parce qu'il eſt un peu long. Il eſt tiré de l'Oraiſon pour Cteſiphon. Le voici. *Il eſtoit déja fort tard, lorſqu'un Courier vint apporter au Prytanée la nouvelle que la ville d'Elatée eſtoit priſe. Les Magiſtrats qui ſoupoient dans ce moment, quittent auſſi toſt la table : les uns vont dans la place publique. Ils en chaſſent les Marchands, & pour les obliger de ſe retirer, ils bruſlent les pieux des boutiques où ils étaloient. Les autres envoient avertir les Officiers de l'armée : On fait venir le Heraut public. Toute la ville eſt pleine de tumulte. Le lendemain dés le point du jour les Magiſtrats aſſemblent le Senat. Cependant, Meſſieurs, vous couriez de toutes parts dans la place publique, & le Senat n'avoit pas encore rien ordonné, que tout le peuple eſtoit déja aſſis. Dés que les Senateurs furent entrez, les Magiſtrats firent leur rapport. On entend le Courier. Il confirme la nouvelle Alors le Heraut commence à crier. Quelqu'un veut-il haranguer le peuple ? mais perſonne ne lui répond. Il a beau repeter la meſme choſe pluſieurs fois. Aucun ne ſe leve. Tous les Officiers, tous les Orateurs eſtant preſens, aux yeux de la commune Patrie, dont on entendoit la voix crier. N'y a-t'il perſonne*

qui ait un conſeil à me donner pour mon ſalut ?

Ne ſert qu'à exaggerer] Cet endroit eſt fort defectueux. L'Auteur aprés avoir fait quelques remarques encore ſur *l'Amplification* venoit enſuite à comparer deux Orateurs, dont on ne peut pas deviner les noms : il reſte meſme dans le texte trois ou quatre lignes de cette comparaiſon que j'ai ſupprimées dans la Traduction : parce que cela auroit embaraſſé le Lecteur, & auroit eſté inutile ; puiſqu'on ne ſçait point qui ſont ceux dont l'Auteur parle. Voici pourtant les paroles qui en reſtent. *Celui-ci eſt plus abondant & plus riche. On peut comparer ſon eloquence à une grande mer qui occupe beaucoup d'eſpace, & ſe répand en pluſieurs endroits. L'un à mon avis eſt plus pathetique, & a bien plus de feu & d'éclat. L'autre demeurant toûjours dans une certaine gravité pompeuſe n'eſt pas froid à la verité, mais n'a pas auſſi tant d'activité, ni de mouvement.* Le Traducteur Latin a crû que ces paroles regardoient Ciceron & Demoſthene : mais il ſe trompe.

Une roſée agreable, &c.] Monſieur le Févre & Mr Dacier donnent à ce paſſage une interpretation fort ſubtile : mais je ne ſuis point de leur avis & je rens ici le mot de καταντλῆσαι dans ſon ſens le plus naturel, *arroſer, rafraichir,* , qui eſt le propre du ſtile abondant oppoſé *au ſtile ſec.*

Si Ammonius n'en avoit déja rapporté pluſieurs. Il y a dans le Grec εἰ μὴ τὰ ἐπ' Ἰνδῶν ἢ οἱ περὶ Ἀμμώνιον. Mais cet endroit vrai-ſemblablement eſt corrompu. Car quel rapport peuvent avoir les Indiens au ſujet dont il s'agit ?

Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement.] C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage. Le ſens que lui donne Monſieur Dacier s'accommode

mode assez bien au Grec : mais il fait dire une chose de mauvais sens à Longin : puisqu'il n'est point vrai qu'un Homme qui se défie que ses ouvrages aillent à la posterité, ne produira jamais rien qui en soit digne, & qu'au contraire cette défiance mesme lui fera faire des efforts, pour mettre ces ouvrages en estat d'y passer avec éloge.

Les yeux étincelans] J'ai ajoûté ce vers que j'ai pris dans le texte d'Homere.

Et du plus haut des Cieux] Le Grec porte, *au dessus de la Canicule*: ὅπισθε νῶτα Σειρὶὺ βαίνων, ἵππευε. *Le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* Je ne voi pas pourquoi Rutgersius, ni Mr le Fevre veulent changer cet endroit, puisqu'il est fort clair, & ne veut dire autre chose, sinon que le Soleil monta au dessus de la Canicule; c'est à dire dans le centre du Ciel, où les Astrologues tiennent que cet Astre est placé, & comme j'ai mis, *au plus haut des Cieux*, pour voir marcher Phaëton, & que delà il lui crioit encore, *Va par là, revien, détourne*, &c.

Et dans la chaleur] Le Grec ajoûte. *Il y a encore un autre moien; car on le peut voir dans ce passage d'Herodote, qui est extrémement sublime.* Mais je n'ai pas crû devoir mettre ces paroles à cet endroit qui est fort defectueux; puisqu'elles ne forment aucun sens, & ne serviroient qu'à embaraſſer le Lecteur.

Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en oster les liaisons.] J'ai suppléé cela au texte : parce que le sens y conduit de lui-mesme.

Nous avons dans le fond.] Tous les exemplaires de Longin mettent ici des étoiles, comme si l'endroit estoit defectueux; mais ils se trompent. La remarque de Longin est fort juste, & ne

regarde que ces deux periodes ſans conjonction : *Nous avons par ton ordre, &c.* & enſuite : *Nous avons dans le fond*, &c.

Et le force de parler] La reſtitution de Monſieur le Févre eſt fort bonne, συνδιοικήσης & non pas συνδιοικήσης. J'en avois fait la remarque avant lui.

Auſſi-toſt un grand peuple, &c.] Quoi qu'en veüille dire Monſieur le Févre, il y a ici deux vers, & la Remarque de Langbaine eſt fort juſte. Car je ne voy pas pourquoi en mettant θῦνον, il eſt abſolument neceſſaire de mettre ἐγ.

Le Theatre ſe fondit en larmes.] Il y a dans le Grec ἐπώμωξε. C'eſt une faute. Il faut mettre comme il y a dans Herodote, ἔκλαυσε. Autrement Longin n'auroit ſceu ce qu'il vouloit dire.

Ce Heraut ayant peſé, &c.] Monſieur le Févre & Monſieur Dacier donnent un autre ſens à ce paſſage d'Hecatée & font meſme une reſtitution ſur ὡς μὴ ὤν, dont ils changent ainſi l'accent ὡς μὴ ὢν : pretendant que c'eſt un Ioniſme pour, ὡς μὴ ὄν. Peut eſtre ont-ils raiſon, mais peut-eſtre auſſi qu'ils ſe trompent : puiſqu'on ne ſçait dequoi il s'agit en cet endroit, le Livre d'Hecatée eſtant perdu. En attendant donc que ce Livre ſoit retrouvé, j'ai crû que le plus ſeur eſtoit de ſuivre le ſens de Gabriel de Petra, & des autres Interpretes, ſans y changer ni accent ni virgule.

De ces differentes parties qui lui répondent. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ἑτεροφώνων. Ces mots φθόγγοι ἑτερόφωνοι ne voulant dire autre choſe que les parties faites ſur le ſujet ; & il n'y a rien qui convienne mieux à la Periphraſe, qui n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage de mots qui répondent differemment au mot propre, & par le moien deſquels, comme l'Auteur le dit dans

la ſuite, d'une diction toute ſimple on fait une eſpece de concert & d'harmonie. Voilà le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner à ce paſſage. Car je ne ſuis pas de l'avis de ces Modernes qui ne veulent pas que dans la Muſique des Anciens, dont on nous raconte des effets ſi prodigieux, il y ait eu des parties, puiſque ſans parties il ne peut y avoir d'harmonie. Je m'en rapporte pourtant aux Sçavans en Muſique : & je n'ay pas aſſez de connoiſſance de cet Art, pour decider ſouverainement là deſſus.

La maladie des femmes] Ce paſſage a fort exercé juſqu'ici les Sçavans,& entre autres Monſieur Coſtar & Monſieur de Girac. C'eſt ce dernier dont j'ai ſuivi le ſens qui m'a paru beaucoup le meilleur, y ayant un fort grand rapport de la maladie naturelle qu'ont les femmes, avec les Hemorroïdes. Je ne blâme pas pourtant le ſens de Monſieur Dacier.

Cela ſe peut voir encore dans un paſſage, &c.] Il y a avant ceci dans le Grec, ὑπλικώτατον καὶ γόνιμον τὸν Ἀνακρέοντος, ἢ κἂν Θρῄκιος ἐπιτρέφομαι. Mais je n'ai point exprimé ces paroles où il y a aſſurément de l'erreur ; le mot ὑπλικώτατον n'étant point Grec ; & du reſte, que peuvent dire ces mots, *Cette fecondité d'Anacreon ? Je ne me ſoucie plus de la Thracienne.*

Qui ont vendu à Philippe noſtre liberté.] Il y a dans le Grec συμπωκότες, comme qui diroit, *ont beu noſtre liberté à la ſanté de Philippe.* Chacun ſçait ce que veut dire συμπίνειν en Grec, mais on ne le peut pas exprimer par un mot François.

Au lieu que Demoſthene] Je n'ai point exprimé ἔνδεν & ἔνδενδε : de peur de trop embaraſſer la periode.

Ils ſe defendirent encore quelque temps.] Ce paſ-

ſage eſt fort clair. Cependant c'eſt une choſe ſurprenante qu'il n'ait eſté entendu ni de Laurent Valle qui a traduit Herodote, ni des Traducteurs de Longin, ni de ceux qui ont fait des notes ſur cet Auteur. Tout cela faute d'avoir pris garde que le verbe καταχόω veut quelquefois dire enterrer. Il faut voir les peines que ſe donne Monſieur le Févre, pour reſtituer ce paſſage, auquel, aprés bien du changement, il ne ſçauroit trouver de ſens qui s'accommode à Longin, pretendant que le texte d'Herodote eſtoit corrompu dés le temps de noſtre Rheteur, & que cette beauté qu'un ſi ſçavant Critique y remarque, eſt l'ouvrage d'un mauvais Copiſte, qui y a meſlé des paroles qui n'y eſtoient point. Je ne m'arreſteray point à refuter un diſcours ſi peu vrai-ſemblable. Le ſens que j'ai trouvé eſt ſi clair & ſi infaillible qu'il dit tout.

Qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacedemoniens. J'ai ſuivi la reſtitution de Caſaubon.

N'eſt pas ſimplement un agrément que la Nature a mis dans la voix de l'homme.] Les Traducteurs n'ont point conçu ce paſſage, qui ſeurement doit eſtre entendu dans mon ſens, comme la ſuite du chapitre le fait aſſez ſçavoir. ἐνέργημα veut dire un effet & non pas un moyen. *n'eſt pas ſimplement un effet de la nature de l'homme.*

Pour élever le courage & pour émouvoir les paſſions.] Il y a dans le Grec μετ' ἐλευθερίας καὶ πάθους : c'eſt ainſi qu'il faut lire, & non point ἔτι ἐλευθερίας, &c. Ces paroles veulent dire: *Qu'il eſt merveilleux de voir des inſtrumens inanimez avoir en eux un charme, pour émouvoir les paſſions & pour inſpirer la nobleſſe de courage.* Car c'eſt ainſi qu'il faut entendre ἐλευθερία. En

effet il eſt certain que la trompette, qui eſt un inſtrument, ſert à réveiller le courage dans la guerre; J'ai ajoûté le mot d'*inanimez*, pour éclaircir la penſée de l'Auteur, qui eſt un peu obſcure en cet endroit. Ὄργανον, abſolument pris, veut dire toutes ſortes d'inſtrumens muſicaux & inanimés, comme le prouve fort bien Henri Eſtienne.

Et l'experience en fait foi.] L'Auteur juſtifie ici ſa penſée par une periode de Demoſthene dont il fait voir l'harmonie & la beauté. Mais comme ce qu'il en dit, eſt entierement attaché à la Langue Grecque: J'ai crû qu'il valoit mieux le paſſer dans la Traduction & le renvoier aux Remarques, pour ne point effraier ceux qui ne ſçavent point le Grec. En voici donc l'explication. *Ainſi cette penſée que Demoſthene ajoûte, aprés la lecture de ſon Decret, paroiſt fort ſublime & eſt en effet merveilleuſe. Ce decret*, dit-il, *a fait évanoüir le peril qui environnoit cette ville, comme un nuage qui ſe diſſipe de lui-meſme.* Τοῦτο τὸ ψήφισμα τότε τῇ πόλει φανὲν κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν ὥσπερ νέφος. *Mais il faut avoüer que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la penſée. Car elle va toûjours de trois temps, en trois temps, comme ſi c'eſtoient tous Dactyles, qui ſont les piés les plus nobles & les plus propres au Sublime: & c'eſt pourquoi le vers Heroïque, qui eſt le plus beau de tous les vers, en eſt compoſé. En effet, ſi vous oſtez un mot de ſa place, comme ſi vous mettiez* τοῦτο τὸ ψήφισμα ὥσπερ νέφος ἐποίησε τότε κίνδυνον παρελθεῖν, *ou ſi vous en retranchez une ſyllabe, comme* ἐποίησε παρελθεῖν ὡς νέφος, *vous connoiſtrez aiſément, combien l'harmonie contribuë au Sublime. En effet ces paroles,* ὥσπερ νέφος *s'appuiant ſur la premiere ſyllabe*

qui eſt longue, ſe prononcent à quatre repriſes : De ſorte que ſi vous en oſtez une ſyllabe, ce retranchement fait que la periode eſt tronquée. Que ſi au contraire vous en ajoûtez une; comme παρελθὼν ἐποίησεν ὥςε μακρότερον κῶλον, c'eſt bien le meſme ſens : mais ce n'eſt plus la meſme cadence : parce que la periode s'arreſtant trop long-temps ſur les dernieres ſyllabes, le Sublime qui eſtoit ſerré auparavant, ſe relâche & s'affoiblit. Au reſte j'ai ſuivi dans ces dernires mots l'explication de Monſieur le Févre, & j'ajoûte comme lui, τὸ à ὥςπερ.

La mer commençant à bruire] Il y a dans le Grec, *commençant à boüillonner*, ζεόντος : Mais le mot de *boüillonner* n'a point de mauvais ſon en noſtre Langue, & eſt au contraire agreable à l'oreille. Je me ſuis donc ſervi du mot *bruire*, qui eſt bas, & qui exprime le bruit que fait l'eau quand elle commence à boüillonner.

Mais prenez garde que] Il y a beaucoup de choſes qui manquent en cet endroit, Aprés pluſieurs autres raiſons de la décadence des eſprits, qu'apportoit ce Philoſophe introduit ici par Longin ; noſtre Auteur vrai-ſemblablement reprenoit la parole & en établiſſoit de nouvelles cauſes ; c'eſt à ſçavoir la guerre qui eſtoit alors par toute la terre & l'amour du luxe, comme la ſuite le fait aſſez connoiſtre.

Monument de Cyprés.] J'ai oublié de dire, à propos de ces paroles de Timée qui ſont rapportées dans le troiſiéme chapitre, que je ne ſuis point du ſentiment de Mr Dacier, & que tout le froid, à mon avis, de ce paſſage, conſiſte dans le terme de *Monument* mis avec *Cyprés*. C'eſt comme qui diroit à propos des Regiſtres du Parlement, *ils poſeront dans le Greffe ces monumens de parchemin.*

FIN.

REMARQUES.

SUR

LONGIN.

PREFACE.

DE tous les Auteurs Grecs il n'y en a point de plus difficiles à traduire que les Rheteurs, sur tout quand on débroüille le premier leurs ouvrages. Cela n'a pas empeſché que Monſieur D*** en nous donnant Longin en François, ne nous ait donné une des plus belles traductions que nous ayons en noſtre langue. Il a non ſeulement pris la naïveté & la ſimplicité du ſtile Didactique de cet excellent Auteur, il en a meſme ſi bien attrapé le Sublime qu'il fait valoir auſſi heureuſement que luy toutes les grandes figures dont il traîte & qu'il employe en les expliquant. Comme j'avois étudié ce Rheteur avec ſoin, je fis quelques découvertes, en le rediſant ſur la traduction, & je trouvay de nouveaux ſens dont les Interpretes ne s'eſtoient point aviſez. Je me crus obligé de les communiquer à Monſieur D***. J'allay donc chez luy, quoique je n'euſſe pas l'avantage de le connoiſtre. Il ne receut pas mes critiques en Auteur, mais en homme d'eſprit & en

*galant homme ; il convint de quelques endroits , nous disputâmes long-temps sur d'autres ; mais dans ces endroits mesme dont il ne tomboit pas d'accord , il ne laissa pas de faire quelque estime de mes remarques , & il me témoigna que si je voulois , il les feroit imprimer avec les siennes dans une seconde édition. C'est ce qu'il fait aujourd'huy. Mais de peur de grossir son livre , j'ay abregé le plus qu'il m'a esté possible, & j'ay tâché de m'expliquer en peu de mots. Il ne s'agit icy que de trouver la verité , & comme Monsieur D*** consent que si j'ay raison l'on suive mes remarques, je seray ravi que s'il a mieux trouvé le sens de Longin , on laisse mes remarques pour s'attacher à sa traduction , que je prendrois moy-mesme pour modele si j'avois entrepris de traduire un ancien Rheteur.*

REMARQUES.

QUand nous leusmes ensemble le petit Traité que Cecilius a fait du Sublime nous trouvâmes que la bassesse de son stile répondoit assez mal à la dignité de son sujet.] C'est le sens que tous les Interpretes ont donné à ce passage, mais comme le Sublime n'est point necessaire à un Rheteur pour nous donner des regles de cet art, il me semble que Longin n'a pû parler ici de cette pretenduë bassesse du stile de Cecilius. Il lui reproche seulement deux choses ; la premiere que son Livre est beaucoup plus petit que son sujet, que ce Livre ne contient pas toute sa matiere, & la seconde qu'il n'en a pas mesme touché les principaux points: συγγράμματιον ταπεινότερον ἰφάνη τ ὅλης ὑποθέσεως, ne peut pas signifier à mon avis *le stile de ce Livre est trop bas*; mais *ce Livre est plus petit que son sujet*, ou *trop petit pour tout son sujet*. Le seul mot ὅλης le détermine entierement. Et d'ailleurs on trouvera des exemples de ταπεινότερον pris dans ce mesme sens. Longin en disant que Cecilius n'avoit executé qu'une partie de ce grand dessein, fait voir ce qui l'oblige d'écrire aprés lui sur le mesme sujet. *Chap. 1. pag. 17.*

Cet Auteur peut estre n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes qu'à loüer pour son travail & pour le dessein qu'il a eu de bien faire.] Dans le texte il y a deux mots διάνοια & πρόθεσις. Monsieur D*** ne s'est attaché qu'à exprimer toute la *Pag. 18.*

force du dernier. Mais il me ſemble que cela n'explique pas aſſez la penſée de Longin qui dit que *Cecilius n'eſt peut-eſtre pas tant à blâmer pour ſes defauts, qu'il eſt à loüer pour ſon invention, & pour le deſſein qu'il a eu de bien faire*, Ἔννοια ſignifie *deſſein*, *invention*, & par ce ſeul mot Longin a voulu nous apprendre que Cecilius eſtoit le premier qui euſt entrepris d'écrire du Sublime.

Pag. 20. *Il donne au diſcours une certaine vigueur noble, une force invincible qui enleve l'ame de quiconque nous écoute.*] Tous les Interpretes ont traduit de meſme, mais je croy qu'ils ſe ſont fort éloignés de la penſée de Longin, & qu'ils n'ont point du tout ſuivy la figure qu'il employe ſi heureuſement. Τὰ ἐμφυᾶ πανταχόθεν πείθει, eſt ce qu'Horace diroit *adhibere vim*, au lieu de πανταχόθεν, il faut πάντας avec un omega comme Monſieur le Févre l'a remarqué. πάντας ἐπάνω τῆ ἀκροάσει καθίσαται, eſt une metaphore priſe du manege & pareille à celle dont Anacreon s'eſt ſervi, σὺ δ' οὐκ ἀΐεις οὐκ ἐᾶς ὅτι τὰς ἐμᾶς ψυχᾶς ἡνιοχεύεις. *Mais tu n'as point d'oreilles, & tu ne ſais point que tu es le maiſtre de mon cœur.* Longin dit donc, *il n'en eſt pas ainſi du Sublime; par un effort auquel on ne peut reſiſter, il ſe rend entierement maiſtre de l'Auditeur.*

Ibid. *Quand le Sublime vient à éclater.*] Noſtre langue n'a que ce mot *éclater* pour exprimer le mot ἐξαστράπτειν qui eſt emprunté de la tempeſte & qui donne une idée merveilleuſe, à peu prés comme ce mot de Virgile, *abrupti nubibus ignes*. Longin a voulu donner ici une image de la foudre que l'on voit plûtoſt tomber que partir.

Chap. 2. pag. 22. *Telles ſont ces penſées, &c.*] Dans la Lacune ſuivante Longin rapportoit un paſſage d'un Poë-

tragique, dont il ne reste que cinq vers. Monsieur D*** les a rejettez dans ses remarques, & il les a expliquez comme tous les autres Interpretes ; mais je croy que le dernier vers auroit dû estre traduit ainsi, *Ne viens-je pas de vous donner maintenant une agreable Musique ?* Ce n'est pas quelque Capanée, mais Borée qui parle & qui s'applaudit pour les grands vers qu'il a recitez.

Toutes ces phrases ainsi embarassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours.] Monsieur D*** a suivi ici quelques exemplaires où il y a τεθόλωται γὰρ ἡ φράσις, du verbe θολόω qui signifie *gaster*, *barboüiller*, *obscurcir* : mais cela ne me paroist pas assez fort pour la pensée de Longin qui avoit écrit sans doute τετύλωται, comme je l'ay vû ailleurs. De cette maniere le mot *gaster* me semble trop general, & il ne détermine point assez le vice que ces phrases ainsi embarrassées causent ou apportent au discours, au lieu que Longin en se servant de ce mot, en marque precisément le defaut, car il dit que *ces phrases & ces imaginations vaines bien loin d'élever & d'agrandir un discours, le troublent & le rendent dur.* Et c'est ce que j'aurois voulu faire entendre, puisque l'on ne sauroit estre trop scrupuleux ni trop exact, lorsqu'il s'agit de donner une idée nette & distincte des vices ou des vertus du discours.

Je n'en vois point de plus enflé que Clitarque] Pag. 7. Ce jugement de Longin est fort juste, & pour le confirmer il ne faut que rapporter un passage de ce Clitarque qui dit d'une guespe, κατανέμεται τὰ ὄρη νῦν, εἰσπέπταται δ' εἰς τὰς κοίλας δρῦς, *Elle paist sur les montagnes, & vole dans les creux des chesnes.* Car en parlant ainsi de ce petit ani-

mal comme s'il parloit du Lion de Nemée ou du Sanglier d'Erymanthe, il donne une image qui eſt en meſme temps & deſagreable & froide, & il tombe manifeſtement dans le vice que Longin lui a reproché.

Pag. 24 *Elle n'a que de faux dehors*] Tous les Interpretes ont ſuivi ici la leçon corrompuë de αἰαλήθεις *faux*, pour ἀναλθεῖς, comme Monſieur le Févre a corrigé, qui ſe dit proprement de ceux qui ne peuvent croiſtre, & dans ce dernier ſens le paſſage eſt tres-difficile à traduire en nôtre langue. Longin dit : *Cependant il eſt certain que l'enflure dans le diſcours auſſi bien que dans le corps, n'eſt qu'une tumeur vuide & un defaut de forces pour s'élever, qui fait quelquefois, &c.* Dans les Anciens on trouvera pluſieurs paſſages ou αἰαλήθης a eſté mal pris pour ἀναλθεῖς.

Pour s'attacher trop au ſtile figuré, ils tombent dans une ſotte affectation.] Longin dit d'une maniere plus forte & par une figure. *Ils échoüent dans le ſtile figuré, & ſe perdent dans une affectation ridicule.*

Ch. III. pag. 26. *Il fait beaucoup & dit meſme les choſes d'aſſez bon ſens*] Longin dit de Timée πολυίστωρ καὶ φιλοσοφικός. Mais ce dernier mot ne me paroiſt pas pouvoir ſignifier un homme, *qui dit les choſes d'aſſez bon ſens*, & il me ſemble qu'il veut bien plûtoſt dire un homme *qui a de l'imagination, &c.* Et c'eſt le caractere de Timée. Dans ces deux mots, Longin n'a fait que traduire ce que Ciceron a dit de cet Auteur dans le ſecond Livre de ſon Orateur, *Rerum copia & ſententiarum varietate abundantiſſimus*. πολυίστωρ répond à *rerum copia*, & φιλοσοφικὸς à *ſententiarum varietate.*

Ibid. *Qu'Iſocrate n'en a employé à compoſer ſon Pa-*

negyrique] J'aurois mieux aimé traduire *qu'Isocrate n'en a employé à composer le Panegyrique.* Car le mot *son* m'a semblé faire ici une équivoque, comme si c'estoit le Panegyrique d'Alexandre. Ce Panegyrique fut fait pour exhorter Philippe à faire la guerre aux Perses ; cependant les Interpretes Latins s'y sont trompez, & ils ont expliqué ce passage comme si ce discours d'Isocrate avoit esté l'éloge de Philippe pour avoir déja vaincu les Perses.

Puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene.] Longin parle ici de cette expedition des Lacedémoniens qui fut la cause de la naissance des Parthenies, dont j'ay expliqué l'Histoire dans Horace : cette guerre ne dura que vingt ans ; c'est pourquoi comme Monsieur le Févre l'a fort bien remarqué, il faut necessairement corriger le texte de Longin, où les copistes ont mis un λ qui signifie *trente* pour un κ qui ne marque que *vingt.* Monsieur le Févre ne s'est pas amusé à le prouver ; mais voici un passage de Tyrtée qui confirme la chose fort clairement. *Ibid.*

Ἄμφω τὼδ' ἐμάχοντ' ἐννεακαιδεκάετη
Πολεμάων ἀτειρὲς ἀλαοσίφρονα θυμὸν ἔχοντες
Αἰχμηταὶ πατέρων ἠμετέρων πατέρες,
Εἰκοστῷ δ' οἱ μοῦνοι ἔργα λιπόντες
Φεῦγον Ἰθωμαίων ἐκ μεγάλων ὀρέων.

Nos braves ayeuls assiegerent pendant dix neuf ans sans aucun relâche la ville de Messene, & à la vingtiéme année les Messeniens quitterent leur citadelle d'Ithome. Les Lacedemoniens eurent encore d'autres guerres avec les Messeniens, mais elles ne furent pas si longues.

Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée enne- *Ibid.*

mie qui tiroit son nom d'Hermes de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermon.] Cela n'explique point à mon avis la pensée de Timée, qui dit, *Parce qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, savoir Hermocrate fils d'Hermon, qui descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si mal-traité.* Timée avoit pris la genealogie de ce General des Syracusains dans les Tables qui estoient gardées dans le Temple de Jupiter Olympien prés de Syracuse, & qui furent surprises par les Atheniens au commencement de cette guerre, comme cela est expliqué plus au long par Plutarque dans la vie de Nicias. Thucydide parle de cette mutilation des statuës de Mercure, & il dit qu'elles furent toutes mutilées, tant celles qui estoient dans les temples, que celles qui estoient à l'entrée des maisons des particuliers.

Pag. 28. *S'il eust eu des Vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques*] L'opposition qui est dans le texte entre κόρας & πόρνας n'est pas dans la traduction entre *vierges* & *prunelles impudiques*: cependant comme c'est l'opposition qui fait le ridicule que Longin a trouvé dans ce passage de Timée, j'aurois voulu la conserver & traduire, *S'il eust eu des vierges aux yeux & non pas des courtisanes.*

Ayant écrit toutes ces choses ils poseront dans les temples ces monumens de Cyprés] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage je n'y trouve plus le ridicule que Longin a voulu nous y faire remarquer, car pourquoi *des Tablettes de Cyprés*, ne pourroient elles pas estre appellées des *monumens de Cyprés?* Platon dit, *ils poseront dans les temples ces memoires de Cyprés.* Et ce sont ces memoires de Cyprés que Longin blâme avec raison

Platon.

raiſon ; car en Grec comme en noſtre langue on dit fort bien *des memoires*, mais le ridicule eſt d'y joindre la matiere & de dire *des memoires de Cyprés.*

I'y a quelque choſe d'auſſi ridicule dans Herodote quand il appelle les belles femmes le mal des yeux] Ce paſſage d'Herodote eſt dans le cinquiéme Livre, & ſi l'on prend la peine de le lire, je m'aſſure que l'on trouvera ce jugement de Longin un peu trop ſevere ; car les Perſes dont Herodote rapporte ce mot, n'appelloient point en general les belles femmes *le mal des yeux*, ils parloient de ces femmes qu'Amyntas avoit fait entrer dans la chambre du feſtin, & qu'il avoit placées vis-à.vis d'eux, de maniere qu'ils ne pouvoient que les regarder. Ces Barbares qui n'étoient pas gens à ſe contenter de cela, ſe plaignirent à Amyntas & luy dirent qu'il ne faloit point faire venir ces femmes, ou qu'aprés les avoir fait venir, il devoit les faire aſſeoir à leurs côtez, & non pas vis-à-vis pour leur faire mal aux yeux. Il me ſemble que cela change un peu l'eſpece. Dans le reſte il eſt certain que Longin a eu raiſon de condamner cette figure. Beaucoup de Grecs declineront pourtant ici ſa juriſdiction ſur ce que de fort bons Auteurs ont dit beaucoup de choſes ſemblables. Ovide en eſt plein. Dans Plutarque un homme appelle un beau garçon *la fiévre de ſon fils*. Terence a dit *tuos mores morbum illi eſſe ſcio*. Et pour donner des exemples plus conformes à celuy dont il s'agit, un Grec à appellé les fleurs, ἑορτὴ ὄψεως *la feſte de la vûë*, & la verdure παράμειον ὀφθαλμῶν.

Parce que ce ſont des barbares qui le diſent dans le vin & la débauche.] Longin rapporte deux choſes qui peuvent en quelque façon excu- Pag. 29.

ſer Herodote d'avoir appellé les belles femmes *le mal des yeux*, la premiere, que ce ſont des Barbares qui le diſent, & la ſeconde, qu'ils le diſent dans le vin & dans la débauche. En les joignant on n'en fait qu'une, & il me ſemble que cela affoiblit en quelque maniere la penſée de Longin qui a écrit, *parce que ce ſont des Barbares qui le diſent, & qui le diſent meſme dans le vin & dans la débauche.*

Ch. V. pag. 32. *La marque infaillible du Sublime, c'eſt quand nous ſentons qu'un diſcours laiſſe beaucoup à penſer, &c.*] Si Longin avoit defini de cette maniere le Sublime, il me ſemble que ſa definition ſeroit vicieuſe, parce qu'elle pourroit convenir auſſi à d'autres choſes qui ſont fort éloignées du Sublime. Monſieur D*** a traduit ce paſſage comme tous les autres Interpretes. Mais je croy qu'ils ont confondu le mot κατεξανάστασις avec κατεξανάστασις Il y a pourtant bien de la difference entre l'un & l'autre. Il eſt vray que le κατεξανάστασις de Longin ne ſe trouve point ailleurs. Heſychius marque ſeulement ἀνάστημα, ὕψωμα. Or, ἀνάστημα eſt la meſme choſe qu'ἀνάστασις, d'où ἐξανάστασις & κατεξανάστασις ont eſté formés. κατεξανάστασις n'eſt donc ici que ἄυξησις, *augmentum*; ce paſſage eſt tres-important, & il me paroiſt que Longin a voulu dire : *Le veritable Sublime eſt celuy, auquel, quoique l'on medite, il eſt difficile, ou plûtoſt impoſſible, de rien ajoûter, qui ſe conſerve dans noſtre memoire & qui n'en peut eſtre qu'à peine effacé.*

Ibidem. *Car lors qu'en un grand nombre de perſonnes differentes de profeſſion & d'âge, & qui n'ont aucun rapport, &c.*] C'eſt l'explication que tous les Interpretes ont donnée à ce paſſage; mais il me ſemble qu'ils ont beaucoup oſté de la force & du

faiſonnement de Longin pour avoir joint λόγων ἴνα, qui doivent eſtre ſeparez. Λόγων n'eſt point ici *le diſcours*, mais *le langage*. Longin dit, *car lors qu'en un grand nombre de perſonnes dont les inclinations, l'âge, l'humeur, la profeſſion, & le langage ſont differens, tout le monde vient à eſtre frappé également d'un meſme endroit, ce jugement, &c.* Je ne doute pas que ce ne ſoit le veritable ſens. En effet comme chaque nation dans ſa langue a une maniere de dire les choſes, & meſme de les imaginer, qui lui eſt propre; il eſt conſtant qu'en ce genre, ce qui plaira en meſme temps à des perſonnes de langage different, aura veritablement ce merveilleux & ce Sublime.

Mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fondement commun.] Longin dit, *mais ces cinq ſources préſuppoſent comme pour fond, comme pour lict commun la faculté de bien parler.* Monſieur D*** n'a pas voulu ſuivre la figure, ſans doute de peur de tomber dans l'affectation. *Ch. VI. pag. 33.*

Et le tenir toûjours plein, pour ainſi dire, d'une certaine fierté, &c] Il me ſemble que le mot *plein* & le mot *enfle* ne demandent pas cette modification, *pour ainſi dire:* nous diſons tous les jours, *c'eſt un eſprit plein de fierté, cet homme eſt enfle d'orgueil.* Mais la figure dont Longin s'eſt ſervi la demandoit neceſſairement. J'aurois voulu la conſerver & traduire, *& le tenir toûjours pour ainſi dire, gros d'une fierté noble & genereuſe.* *Ch. VII. pag. 36.*

Quand il a dit à propos de la Deeſſe des tenebres.] Je ne ſay pas pourquoi les Interpretes d'Heſiode & de Longin ont voulu que Αχλὺς ſoit ici la Deeſſe des tenebres. C'eſt ſans doute la Triſteſſe, comme Monſieur le Fevre l'a remarqué. Voici le portrait qu'Heſiode en fait dans le Bouclier au *Pag. 38.*

vers 264. *La Tristesse se tenoit près de là toute baignée de pleurs, paſle seche, défaite, les genoux fort gros & les ongles fort longs. Ses narines estoient une fontaine d'humeurs, le sang couloit de ſes joüës, elle grinçoit les dents, & couvroit ſes épaules de pouſſiere.* Il ſeroit bien difficile que cela pûſt convenir à la Deeſſe des Tenebres. Lors qu'Heſychius a marqué ἀχλύμβρος, λυπεύμβρος, il a fait aſſez voir que ἀχλὺς peut fort bien eſtre priſe pour λύπη triſteſſe. Dans ce meſme chapitre Longin s'eſt ſervi de ἀχλὺς pour dire *les tenebres, une épaiſſe obſcurité :* Et c'eſt peut-eſtre ce qui a trompé les Interpretes.

Pag. 10. *Dés qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines.*] Ces vers ſont fort nobles & fort beaux ; mais ils n'expriment pas la penſée d'Homere, qui dit que lorſque Neptune commence à marcher, les Baleines ſautent de tous coſtez devant lui & reconnoiſſent leur Roi; que de joie, la mer ſe fend pour lui faire place. Monſieur D*** dit de l'eau ce qu'Homere a dit des Baleines, & il s'eſt contenté d'exprimer un petit fremiſſement qui arrive ſous les moindres barques comme ſous les plus grands vaiſſeaux, au lieu de nous repreſenter aprés Homere des flots entr'ouverts & une mer qui ſe ſepare.

Pag. 42. *Ajoûtez que les accidens qui arrivent dans l'Iliade ſont déplorez ſouvent par les Heros de l'Odyſſée.*] Je ne croy point que Longin ait voulu dire que les accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont déplorez par les Heros de l'Odyſſée. Mais il dit : *Ajoûtez qu'Homere rapporte dans l'Odyſſée, des plaintes & des lamentations, comme connuës dés long-temps à ſes Heros.* Longin a égard ici à ces chanſons qu'Homere fait chanter dans l'Odyſſée ſur les malheurs des Grecs & ſur toutes

les peines qu'ils avoient euës dans ce long siege. On n'a qu'à lire le Livre VIII.

Nous pouvons dire que c'est le reflux de son esprit, &c.] Pag. 43

Les Interpretes n'ont point rendu toute la pensée de Longin qui a mon avis n'aura eu garde de dire d'Homere qu'il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Monsieur le Févre est le premier qui ait connu la beauté de ce passage, car c'est luy qui a découvert que le Grec estoit defectueux, & qu'aprés ἀμπώτιδες, il faloit suppléer, ὕστερα δὲ παρ' Ὁμήρῳ Dans ce sens-là on peut traduire ainsi ce passage : *Mais comme l'Ocean est toûjours grand quoiqu'il se soit retiré de ses rivages, & qu'il se soit resserré dans ses bornes ; Homere aussi aprés avoir quitté l'Iliade, ne laisse pas d'estre grand dans les narrations mesme incroiables & fabuleuses de l'Odyssée.*

Je n'ai pas oublié pourtant les descriptions des tempestes] De la maniere dont Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que Longin en parlant de ces narrations incroiables & fabuleuses de l'Odyssée, n'y comprenne point ces tempestes & ces aventures d'Ulysse avec le Cyclope, & c'est tout le contraire, si je ne me trompe ; car Longin dit : *Quand je vous parle de ces narrations incroiables & fabuleuses, vous pourez bien croire que je n'ai pas oublié ces tempestes de l'Odyssée ; ni tout ce qu'on y lit du Cyclope, ni quelques autres endroits, &c.* Et ce sont ces endroits mesmes qu'Horace appelle *Speciosa miracula.* Ibid.

Il en est de mesme des Colombes qui nourrirent Jupiter.] Le passage d'Homere est dans le XII. Livre de l'Odyss. v. 62. Pag. 44

——— ὑ δὲ πλάξας
Τρήρωνες, τὰι τ' ἀμβροσίαν Διὶ πατρὶ φέρουσιν.

Ni les timides Colombes qui portent l'Ambroſie à Jupiter. Les Anciens ont fort parlé de cette fiction d'Homere, ſur laquelle Alexandre conſulta Ariſtote & Chiron. On peut voir Athenée Livre II. pag. 490. Longin la traite de ſonge; mais peut-eſtre Longin n'eſtoit-il pas ſi ſavant dans l'antiquité qu'il eſtoit bon Critique. Homere avoit pris ceci des Pheniciens qui appelloient preſque de la meſme maniere une Colombe & une Preſtreſſe, ainſi quand ils diſoient que des Colombes nourriſſoient Jupiter, ils parloient des Preſtres & des Preſtreſſes qui lui offroient des ſacrifices que l'on a toûjours appellé la viande des Dieux. On doit expliquer de la meſme maniere la fable des Colombes de Dodone & de Jupiter Ammon.

CVIII. pag 47. *Mais que ſon ame eſt un rendez-vous de toutes les paſſions.*] Noſtre langue ne ſauroit bien dire cela d'une autre maniere; cependant il eſt certain que le mot *rendez vous* n'exprime pas toute la force du mot Grec σύνοδος qui ne ſignifie pas ſeulement *aſſemblée*, mais *choc*, *combat*, & Longin lui donne ici toute cette étenduë; car il dit que *Sapho a ramaſſé & uni toutes ces circonſtances, pour faire paroiſtre non pas une ſeule paſſion. mais une aſſemblée de toutes les paſſions qui s'entrechoquent*, &c.

Pag 48 *Archiloque ne s'eſt point ſervi d'autre artifice dans la deſcription de ſon naufrage.*] Je ſay bien que par *ſon naufrage* Monſieur D*** a entendu le naufrage qu'Archiloque avoit décrit, &c. neanmoins comme le mot *ſon* fait une équivo-

que, & que l'on pourroit croire qu'Archiloque lui-meſme auroit fait le naufrage dont il a parlé, j'aurois voulu traduire, *dans la deſcription du naufrage.* Archiloque avoit décrit le naufrage de ſon beau-frere.

Pour Ciceron, &c.] Longin en conſervant l'idée des embraſemens qui ſemblent quelquefois ne ſe ralentir que pour éclater avec plus de violence, définit tres-bien le caractere de Ciceron, qui conſerve toûjours un certain feu, mais qui le ranime en certains endroits, & lorſqu'il ſemble qu'il va s'éteindre. *Ch. X. pag. 52.*

Quand il faut pour ainſi dire, étonner l'Auditeur.] Cette modification *pour ainſi dire* ne me paroiſt pas neceſſaire ici, & il me ſemble qu'elle affoïblit en quelque maniere la penſée de Longin qui ne ſe contente pas de dire *que le Sublime de Demoſthene vaut mieux quand il faut étonner l'Auditeur*, mais qui ajoûte, *quand il faut entierement étonner, &c.* Je ne croy pas que le mot François *étonner* demande de lui-meſme cette excuſe, puiſqu'il n'eſt pas ſi fort que le Grec, ἐκπλῆξαι, quoiqu'il ſerve également à marquer l'effet que produit la foudre dans l'eſprit de ceux qu'elle a preſque touchés. *Ibid.*

Au contraire l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agreable dans les eſprits.] Outre que cette expreſſion *répandre une roſée* ne répond pas bien à l'abondance dont il eſt ici queſtion, il me ſemble qu'elle obſcurcit la penſée de Longin qui oppoſe ici καταπλῆξαι à ἐκπλῆξαι; & qui aprés avoir dit que *le Sublime concis de Demoſthene doit eſtre employé lorſqu'il faut entierement étonner l'Auditeur*, ajoûte, *qu'on doit ſe ſervir de cette riche abondance de Ciceron lorſqu'il faut* *Ibid.*

l'adoucir; Ce καταπλάττει est emprunté de la Medecine, il signifie proprement *fovere, fomentare, adoucir*, & cette idée est venuë à Longin du mot ἐκπλῆξαι Le Sublime concis est pour frapper, mais cette heureuse abondance est pour guerir les coups que ce Sublime a portez. De cette maniere Longin explique fort bien les deux genres de discours que les anciens Rheteurs ont établis, dont l'un, qui est pour toucher & pour frapper, est appellé proprement *oratio vehemens*, & l'autre qui est pour adoucir, *oratio lenis.*

Ch. XI. pag. 55. *Et j'en donnerois des exemples, si Amonius n'en avoit déja rapporté plusieurs*] Le Grec dit, *Si Ammonius n'en avoit rapporté de singuliers* Τὰ ἐπ' ἰδίας, comme Monsieur le Fevre a corrigé.

Ibid. *En effet, jamais à mon avis*] Il me semble que cette periode n'exprime pas toutes les beautez de l'original, & qu'elle s'éloigne de l'idée de Longin, qui dit : *En effet Platon se trouve n'avoir entassé de si grandes choses dans ses traitez de Philosophie, & ne s'estre jetté si souvent dans des expressions, & dans des matieres poëtiques, que pour disputer de toute sa force le prix à Homere, comme un nouvel athlete à celui qui a déja receu toutes les acclamations, & qui a esté l'admiration de tout le monde.* Cela conserve l'image que Longin a voulu donner des combats des Athletes, & c'est cette image qui fait la plus grande beauté de ce passage,

C. XII. pag. 57. *En effet nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer.*] Le mot Grec ἀγῶνισμα ne signifie point icy à mon avis, *prix*, mais *spectacle*, Longin dit, *En effet de nous figurer que nous allions rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal, & sur un theatre où nous avons de*

tels Heros pour juges ou pour témoins, ce ſera un ſpectacle bien propre à nous animer. Thucydide s'eſt ſervi plus d'une fois de ce mot dans le meſme ſens. Je ne rapporterai que ce paſſage du Livre VII. Ὁ δὲ Γύλιππος καλὸν ἆθλον ἐνόμιζεν εἶναι, ἐπὶ τοῖς ἄλλοις καὶ τοὺς ἀντιστρατήγους λομίσαι Λακεδαιμονίοις. *Gylippe eſtimoit que ce ſeroit un ſpectacle bien glorieux pour lui, de mener comme en triomphe les deux Generaux des ennemis qu'il avoit pris dans le combat.* Il parle de Nicias & de Demoſthene chefs des Atheniens.

Car ſi un homme dans la défiance de ce jugement a peur, pour ainſi dire, d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, &c.] A mon avis aucun Interprete n'eſt entré ici dans le ſens de Longin, qui n'a jamais eu cette penſée qu'un homme dans la défiance de ce jugement, pourra avoir peur d'avoir dit quelque choſe qui vive plus que lui, ni meſme qu'il ne ſe donnera pas la peine d'achever ſes ouvrages : au contraire il veut faire entendre que cette crainte ou ce découragement le mettra en eſtat de ne pouvoir rien faire de beau, ni qui lui ſurvive, quand il travailleroit ſans ceſſe & qu'il feroit les plus grands efforts ; *car ſi un homme*, dit-il, *aprés avoir enviſagé ce jugement, tombe d'abord dans la crainte de ne pouvoir rien produire qui lui ſurvive, il eſt impoſſible que les conceptions de ſon eſprit ne ſoient aveugles & imparfaites, & qu'elles n'avortent, pour ainſi dire, ſans pouvoir jamais parvenir à la derniere poſterité.* Un homme qui écrit doit avoir une noble hardieſſe, ne ſe contenter pas d'écrire pour ſon ſiecle, mais enviſager toute la poſterité. Cette idée lui élevera l'ame & animera ſes conceptions, au lieu que ſi dés le moment que cette poſterité ſe preſentera *Ibid.*

à son esprit il tombe dans la crainte de ne pouvoir rien faire qui soit digne d'elle, ce decouragement & ce desespoir lui feront perdre toute sa force, & quelque peine qu'il se donne, ses écrits ne seront jamais que des avortons. C'est manifestement la doctrine de Longin, qui n'a garde pourtant d'autoriser par là une confiance aveugle & temeraire, comme il seroit facile de le prouver.

C. XIII pag. 60. *Pren garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie*] Je trouve quelque chose de noble & de beau dans le tour de ces quatre vers; il me semble, pourtant, que lors que le Soleil, dit, *au dessus de la Libye, le sillon n'estant point arrosé d'eau, n'a jamais rafraichi mon char*, il parle plûtost comme un homme qui pousse son char à travers champs, que comme un Dieu qui éclaire la terre. Monsieur D*** a suivi ici tous les autres Interpretes qui ont expliqué ce passage de la mesme maniere; mais je croy qu'ils se sont fort éloignez de la pensée d'Euripide qui dit: *Marche & ne te laisse point emporter dans l'air de Libye, qui n'ayant aucun mélange d'humidité laissera tomber ton char.* C'estoit l'opinion des Anciens qu'un mélange humide fait la force & la solidité de l'air. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de leurs principes de Physique.

Pag. 61. *Le Palais en fureur mugit à son aspect.*] Le mot *mugir* ne me paroist pas assez fort pour exprimer seul le ἐνθυσιᾷν & le βακχεύειν d'Eschyle. Car ils ne signifient pas seulement *mugir*, mais *se remuer avec agitation, avec violence.* Quoique ce soit une folie de vouloir faire un vers aprés Monsieur D***, je ne laisseray pas de dire que celui d'Eschyle seroit peut-estre mieux de cette maniere pour le sens.

Dans le Penthée.

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugiſſant.

Et celui * d'Euripide,

La Montagne s'ébranle, & répond à leurs cris.

* *Dans les Bacchantes.*

Les images dans la Poëſie ſont pleines ordinairement d'accidens fabuleux.] C'eſt le ſens que tous les Interpretes ont donné à ce paſſage ; mais je ne croy pas que ç'ait eſté la penſée de Longin ; car il n'eſt pas vray que dans la poëſie les images ſoient ordinairement pleines d'accidens, elles n'ont en cela rien qui ne leur ſoit commun avec les images de la Rhetorique. Longin dit ſimplement, *que dans la Poëſie les images ſont pouſſées à un excés fabuleux & qui paſſe toute ſorte de créance.* *Pag.62.*

Ce n'eſt point, dit-il, *un Orateur qui a fait paſſer cette Loy, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.*] Pour conſerver l'image que Longin a voulu faire remarquer dans ce paſſage d'Hyperide, je croy qu'il auroit falu traduire : *Ce n'eſt point*, dit-il, *un Orateur qui a écrit cette Loy, c'eſt la bataille, c'eſt la défaite de Cheronée.* Car c'eſt en cela que conſiſte l'image. *La bataille a écrit cette Loy.* Au lieu qu'en diſant, *la bataille a fait paſſer cette Loy*, on ne conſerve plus l'image, ou elle eſt au moins fort peu ſenſible. C'eſtoit meſme chez les Grecs le terme propre, *écrire une Loy, une Ordonnance, un Edit, &c.* Monſieur D*** a évité cette expreſſion *écrire une Loy*, parce qu'elle n'eſt pas Françoiſe dans ce ſens-là, mais il auroit pû mettre *ce n'eſt pas un Orateur qui a fait cette Loy, &c.* Hyperide avoit ordonné qu'on donneroit le droit de bourgeoiſie à tous les habitans d'Athenes indifferemment, la liberté *Pag.64*

aux eſclaves, & qu'on envoyeroit au Pirée, les femmes & les enfans. Plutarque parle de cette Ordonnance dans la vie d'Hyperide, & il cite meſme un paſſage, qui n'eſt pourtant pas celui dont il eſt ici queſtion. Il eſt vray que le meſme paſſage rapporté par Longin eſt cité fort differemment par Demetrius Phalereus, *Ce n'eſt pas moi*, dit-il, *qui ai écrit cette Loy, c'eſt la guerre qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre.* Mais pour moi je ſuis perſuadé que ces derniers mots *qui l'a écrite avec l'épée d'Alexandre*, Ἀλεξάνδρου δόρατι γράφων, ne ſont point d'Hyperide; elles ſont apparemment de quelqu'un qui aura crû ajoûter quelque choſe à la penſée de cet Orateur, & l'embellir meſme en expliquant par une eſpece de pointe le mot πόλεμος ἔγραψεν, *la guerre a écrit*, & je m'aſſure que cela paroiſtra à tous ceux qui ne ſe laiſſent point éblouïr par de faux brillans.

C. XIV pag 67. *Mais il n'y a pas grande fineſſe à jurer ſimplement, il faut voir où, comment, en quelle occaſion & pourquoi on le fait*] Ce jugement eſt admirable, & Longin dit plus lui ſeul que tous les autres Rheteurs qui ont examiné le paſſage de Demoſthene. Quintilien avoit pourtant bien vû que les ſermens ſont ridicules, ſi l'on n'a l'adreſſe de les employer auſſi heureuſement que cet Orateur; mais il n'avoit point fait ſentir tous les defauts que Longin nous explique ſi clairement dans le ſeul examen qu'il fait de ce ſerment d'Eupolis. On peut voir deux endroits de Quintilien dans le Chap. 2. du Livre IX.

C. XV. pag. 69. *Et ne ſauroit ſouffrir qu'un chetif Rhetoricien entreprenne de le tromper comme un enfant par de groſſieres fineſſes.*] Il me ſemble que ces deux expreſſions *chetif Rhetoricien*, & *fineſſes groſſieres* ne

peuvent s'accorder avec ces charmes du discours dont il est parlé six lignes plus bas. Longin dit, & *ne sauroit souffrir qu'un simple Rhetoricien*, τεχνίτης ἀνὴρ, *entreprenne de le tromper comme un enfant par de petites finesses* χαμαιτύπας.

Si donc vous voulez éviter les malheurs qui vous menacent.] Tous les Interpretes d'Herodote & ceux de Longin ont expliqué ce passage comme Monsieur D***. Mais ils n'ont pas pris garde que le verbe Grec ἐκδέκεσθαι ne peut pas signifier *éviter*, mais *prendre*, & que παλαιπωρίας n'est pas plus souvent employé pour *misere*, *calamité*, que pour *travail*, *peine*. Herodote oppose manifestement παλαιπωρίας ἐκδέκεσθαι *prendre de la peine, n'apprehender point la fatigue*, à μαλακίῃ ἀγαχρᾶσθαι *estre lâche*, *paresseux*; & il dit, *si donc vous voulez ne point apprehender la peine & la fatigue, commencez dés ce moment à travailler, & aprés la défaite de vos ennemis vous serez libres.* Ce que je dis paroistra plus clairement, si on prend la peine de lire le passage dans le VI. Livre d'Herodote à la Section XI. *Chap.* XVIII. *pag.* 77.

Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son Sophiste.] Les Anciens avoient accoûtumé de mettre des sonnettes aux harnois de leurs chevaux dans les occasions extraordinaires, c'est à dire les jours où l'on faisoit des revûës ou des tournois; il paroist mesme par un passage d'Eschyle, qu'on en garnissoit les boucliers tout au tour : c'est de cette coûtume que dépend l'intelligence de ce passage de Longin, qui veut dire que comme un homme qui mettroit ces sonnettes tous les jours seroit pris pour un Charlatan; un Orateur qui employeroit par tout ces pluriels passeroit pour un Sophiste. *Ch.* XIX. *pag.* 81.

Ce Heraut ayant assez pesé la consequence de *C* XXIII

 pag. 86.

toutes ces choſes, il commande aux deſcendans des Heraclides de ſe retirer.] Ce paſſage d'Hecatée a eſté expliqué de la meſme maniere par tous les Interpretes; mais ce n'eſt guere la coûtume qu'un Heraut perſe la conſequence des ordres qu'il a receus, ce n'eſt point auſſi la penſée de cet Hiſtorien. Monſieur le Févre avoit fort bien vû que τῶνδε δι' ἀτὰ πολλὸν ne ſignifie point du tout *peſant la conſequence de ces choſes*, mais *eſtant bien faché de ces choſes*, comme mille exemples en font foy, ὤν n'eſt point ici un participe, mais ὢν pour ἦν dans le ſtile d'Ionie qui eſtoit celui de cet Auteur; c'eſt à dire que ὡς μὴ ὢν ne ſignifie point *comme ſi je n'eſtois point au monde*, mais, *afin donc*, & cela dépend de la ſuite. Voici le paſſage entier: *Le Heraut bien fâché de l'ordre qu'il avoit receu, fait commandement aux deſcendans des Heraclides de ſe retirer. Je ne ſaurois vous aider, afin donc que vous ne periſſiez entierement, & que vous ne m'envelopiez dans voſtre ruine en me faiſant exiler, partez, retirez-vous chez quelqu'autre peuple.*

C. LXIV. pag. 89. *La Deeſſe Venus pour chaſtier l'inſolence des Scythes qui avoient pillé ſon Temple, leur envoya la maladie des femmes.*] Par cette maladie des femmes tous les Interpretes ont entendu les Hemorroïdes; mais il me ſemble qu'Herodote auroit eu tort de n'attribuer qu'aux femmes ce qui eſt auſſi commun aux hommes, & que la periphraſe, dont il s'eſt ſervi ne ſeroit pas fort juſte. Ce paſſage a embarraſſé beaucoup de gens, & Voiture n'en a pas eſté ſeul en peine. Pour moi je ſuis perſuadé que la plûpart pour avoir voulu trop fineſſer ne ſont point entrez dans la penſée d'Herodote, qui n'entend point d'autre maladie que celle qui eſt particuliere aux femmes. C'eſt

en cela auſſi que ſa periphraſe paroiſt admirable à Longin, parce que cet Auteur avoit pluſieurs autres manieres de circonlocution, mais qui auroient eſté toutes ou rudes ou malhonneſtes, au lieu que celle qu'il a choiſie eſt tres-propre & ne choque point. En effet le mot νοῦσος *maladie* n'a rien de groſſier, & ne donne aucune idée ſale ; on peut encore ajoûter pour faire paroiſtre davantage la delicateſſe d'Herodote en cet endroit, qu'il n'a pas dit νοῦσον γυναικῶν, *la maladie des femmes* ; mais par l'Adjectif θήλειαν νοῦσον, *la maladie feminine*, ce qui eſt beaucoup plus doux dans le Grec, & n'a point du tout de grace dans noſtre langue, où il ne peut eſtre ſouffert.

Le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardieſſe ſoit des metaphores, ſoit des autres figures, c'eſt de ne les employer qu'à propos, &c.] C XXVI. pag. 93.
J'aimerois mieux traduire, *mais je ſoûtiens toûjours que l'abondance & la hardieſſe des metaphores, comme je l'ai déja dit, les figures emploiées à propos, les paſſions vehementes & le grand, ſont les plus naturels adouciſſemens du Sublime.* Longin veut dire que pour excuſer la hardieſſe du diſcours dans le Sublime, on n'a pas beſoin de ces conditions *pour ainſi dire, ſi je l'oſe dire, &c* & qu'il ſuffit que les metaphores ſoient frequentes & hardies, que les figures ſoient emploiées à propos, que les paſſions ſoient fortes, & que tout enfin ſoit noble & grand.

Il dit que la rate eſt la cuiſine des inteſtins.] Pag. 95.
Le paſſage de Longin eſt corrompu, & ceux qui le liront avec attention en tomberont ſans doute d'accord ; car la rate ne peut jamais eſtre appellée raiſonnablement *la cuiſine des inteſtins* ; &

ce qui suit détruit manifestement cette metaphore. Longin avoit écrit comme Platon ἐκμαγεῖον & non pas μαγδῶν. On peut voir le passage tout du long dans le Timée à la page 72. du Tom. III. de l'édition de Serranus. ἐκμαγεῖον signifie proprement χλωμὸν τρῶν, *une serviette à essuyer les mains.* Platon dit *que Dieu a placé la rate au voisinage du foye, afin qu'elle lui serve comme de torchon*, si j'ose me servir de ce terme, *& qu'elle le tienne toûjours propre & net; c'est pourquoi lorsque dans une maladie le foye est environné d'ordures, la rate qui est une substance creuse, molle & qui n'a point de sang, le netoie & prend elle-mesme toutes ces ordures, d'où vient qu'elle s'enfle & devient bouffie, comme au contraire aprés que le corps est purgé, elle se desenfle & retourne à son premier estat.* Je m'étonne que personne ne se soit apperçu de cette faute dans Longin, & qu'on ne l'ait corrigée sur le texte mesme de Platon, & sur le témoignage de Pollux qui cite ce passage dans le chap. 4. du Livre II.

Pag. 93. *De fait accusant Platon d'estre tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme d'un Auteur achevé, &c.*] Il me semble que cela n'explique pas assez la pensée de Longin, qui dit : *En effet il préfere à Platon qui est tombé en beaucoup d'endroits, il lui préfere, dis je, Lysias comme un Orateur achevé, & qui n'a point de défauts, &c.*

P. 110. *Et dans Theocrite osté quelques endroits où il sort un peu du caractere de l'Eclogue, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé*] Les Anciens ont remarqué, que la simplicité de Theocrite estoit tres-heureuse dans les Bucoliques; cependant il est certain, comme Longin l'a fort bien

vû, qu'il y a quelques endroits qui ne ſuivent pas bien la meſme idée & qui s'éloignent fort de cette ſimplicité. On verra un jour dans les Commentaires que j'ai faits ſur ce Poëte les endroits que Longin me paroiſt avoir entendus.

Mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin, dont il eſt entraîné, & qu'il ne ſauroit regler comme il veut] Longin dit en general, *mais qui ne tombe dans ce defaut qu'à cauſe de cet eſprit divin dont il eſt entraîné, & qu'il eſt bien difficile de regler.* *Ibid.*

Outre qu'il eſt plus harmonieux, il a bien plus de parties d'Orateur, qu'il poſſede preſque toutes en un dégré éminent.] Longin, à mon avis, n'a garde de dire d'Hyperide qu'il poſſede preſque toutes les parties d'Orateur en un degré éminent, il dit ſeulement qu'il a plus de parties d'Orateur que Demoſthene, & que dans toutes ces parties, *il eſt preſque éminent, qu'il les poſſede toutes en un degré preſque éminent*, ἐν σχεδὸν ὑπαρχος ἐν πᾶσιν. *Chap. XXVIII. pag. 101*

Semblables à ces Athletes qui reüſſiſſent aux cinq ſortes d'exercices, & qui n'eſtant les premiers en pas-un de ces exercices, paſſent en tous l'ordinaire & le commun.] De la maniere que ce paſſage eſt traduit, Longin ne place Hyperide qu'au deſſus de l'ordinaire & du commun, ce qui eſt fort éloigné de ſa penſée. A mon avis, Monſieur D*** & les autres Interpretes n'ont pas bien pris ni le ſens ni les paroles de ce Rheteur. ἰδιωτῶν ne ſignifie point ici *des gens du vulgaire & du commun*, comme ils l'ont crû, mais des gens qui ſe meſlent des meſmes exercices; d'où vient qu'Heſychius a fort bien marqué ἰδιωτὰς ἐπλίτας, je traduirois, *Semblable à un Athlete que l'on appelle Pentathle, qui veritablement eſt vain-* *Ibid.*

eu par tous les autres Athletes dans tous les combats qu'il entreprend, mais qui eſt au deſſus de tous ceux qui s'attachent comme lui à cinq ſortes d'exercices. Ainſi la penſée de Longin eſt fort belle de dire que ſi l'on doit juger du merite par le nombre des vertus, plûtoſt que par leur excellence, & que l'on commette Hyperide avec Demoſthene comme deux Pentathles qui combattent dans cinq ſortes d'exercices, le premier ſera beaucoup au deſſus de l'autre; au lieu que ſi l'on juge des deux par un ſeul endroit, celui-ci l'emportera de bien loin ſur le premier, comme un Athlete qui ne ſe meſle que de la courſe ou de la lutte, vient facilement à bout d'un Pentathle qui a quitté ſes compagnons pour courir ou pour lutter contre lui. C'eſt tout ce que je puis dire ſur ce paſſage, qui eſtoit aſſurément tres-difficile, & qui n'avoit peut-eſtre point encore eſté entendu. Monſieur le Févre avoit bien vû que c'eſtoit une imitation d'un paſſage de Platon dans le Dialogue intitulé ἰεσσαὶ, mais il ne s'eſtoit pas donné la peine de l'expliquer.

Ibid. *Il joint à cela les douceurs & les graces de Lyſias.*] Pour ne ſe tromper pas à ce paſſage, il faut ſavoir qu'il y a deux ſortes de graces, les unes majeſtueuſes & graves, qui ſont propres aux Poëtes, & les autres ſimples & ſemblables aux railleries de la Comedie. Ces dernieres entrent dans la compoſition du ſtile poli que les Rheteurs ont appellé γλαφυρὸν λόγον; & c'eſtoit là les graces de Lyſias qui au jugement de Denys d'Halicarnaſſe excelloit dans ce ſtile poli; c'eſt pourquoi Ciceron l'appelle *venuſtiſſimum Oratorem.* Voici un exemple des graces de ce charmant Orateur: en parlant un jour contre

Eſchine qui eſtoit amoureux d'une vieille, *il aime*, dit-il, *une femme dont il eſt plus facile de compter les dents que les doigts.* C'eſt par cette raiſon que Demetrius a mis les graces de Lyſias dans le meſme rang que celles de Sophron qui faiſoit des mimes.

On y voit, pour ainſi dire, un Orateur toûjours à jeun] Je ne ſay ſi cette expreſſion exprime bien la penſée de Longin. Il y a dans le Grec κατὰ νήφοντες, & par là ce Rheteur a entendu un Orateur *toûjours égal & moderé*; car νήφειν eſt oppoſé à μαίνεσθαι *eſtre furieux.* Monſieur D*** a crû conſerver la meſme idée, parce qu'un Orateur veritablement ſublime reſſemble en quelque maniere à un homme qui eſt échauffé par le vin. P. 103.

Que Lyſias eſt au-deſſous de Platon par un plus grand nombre de fautes] Le jugement que Longin fait ici de Lyſias s'accorde fort bien avec ce qu'il a dit à la fin du Chapitre XXVI. pour faire voir que Cecilius avoit eu tort de croire que Lyſias fuſt ſans defaut; mais il s'accorde fort bien auſſi avec tout ce que les Anciens ont écrit de cet Orateur. On n'a qu'à voir un paſſage remarquable dans le Livre *De optimo genere Oratorum*, où Ciceron parle & juge en meſme temps des Orateurs qu'on doit ſe propoſer pour modele. C. XXIX. P. 104.

A l'égard donc des grands Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux ſe rencontre joint avec l'utile & le neceſſaire, &c.] Le texte Grec eſt entierement corrompu en cet endroit, comme Monſieur le Févre l'a fort bien remarqué; il me ſemble pourtant que le ſens que Monſieur D*** en a tiré ne s'accorde pas bien avec celui de Longin. En effet ce Rheteur venant de dire Chapit. XXX. P. 106.

à la fin du Chapitre precedent, qu'il eſt aiſé d'acquerir l'utile & le neceſſaire, qui n'ont rien de grand ni de merveilleux, il ne me paroiſt pas poſſible qu'il joigne ici ce merveilleux avec ce neceſſaire & cet utile. Cela eſtant, je croy que la reſtitution de ce paſſage n'eſt pas ſi difficile que l'a crû Monſieur le Févre, & quoique ce ſavant homme ait deſeſperé d'y arriver ſans le ſecours de quelque Manuſcrit, je ne laiſſeray pas de dire ici ma penſée. Il y a dans le texte, ἐφ' ὧν οὐκ ἐτ' ἔξω τῆς χρείας, &c. Et je ne doute point que Longin n'euſt écrit, ἐφ' ὧν δ' ἔτ' ἔσω τῆς χρείας καὶ ὠφελείας πίπτει τὸ μέγεθος, &c. C'eſt à dire : *A l'égard donc des grands Orateurs en qui ſe trouve ce Sublime & ce merveilleux qui n'eſt point reſſerré dans les bornes de l'utile & du neceſſaire, il faut avoüer, &c.* Si l'on prend la peine de lire ce Chapitre & le precedent, j'eſpere que l'on trouvera cette reſtitution tres-vrai-ſemblable & tres-bien fondée.

C.xxxi. p. 109. *Les paraboles & les comparaiſons approchent fort des metaphores, & ne different d'elles qu'en un ſeul point* ***.] Ce que Longin diſoit ici de la difference qu'il y a des paraboles & des comparaiſons aux metaphores, eſt entierement perdu ; mais on en peut fort bien ſuppléer le ſens par Ariſtote, qui dit comme Longin, qu'elles ne different qu'en une choſe, c'eſt en la ſeule énonciation, par exemple, quand Platon dit, *que la teſte eſt une citadelle*, c'eſt une metaphore, dont on fera aiſément une comparaiſon, en diſant *que la teſte eſt comme une citadelle*. Il manque encore aprés cela quelque choſe de ce que Longin diſoit de la juſte borne des hyperboles, & juſques où il eſt permis de les pouſſer. La ſuite & le paſſage de Demoſthene ou plûtoſt

d'Hegesipe son collegue, font assez comprendre quelle estoit sa pensée. Il est certain que les hyperboles sont dangereuses ; & comme Aristote l'a fort bien remarqué, elles ne sont presque jamais supportables que dans la colere & dans la passion.

Telle est cette hyperbole : *Supposé que vostre esprit soit dans vostre teste, & que vous ne le foulliez pas sous vos talons.*] C'est dans l'Oraison *de Haloneso* que l'on attribuë vulgairement à Demosthene, quoy qu'elle soit d'Hegesippe son collegue. Longin cite ce passage, sans doute pour en condamner l'Hyperbole qui est en effet tres-vicieuse ; car *un esprit foulé sous les talons* est une chose bien étrange. Cependant Hermogene n'a pas laissé de la loüer Mais ce n'est pas seulement par ce passage que l'on peut voir que le jugement de Longin est souvent plus seur que celui d'Hermogene & de tous les autres Rheteurs. *Ibid.*

Les Siciliens estant descendus en ce lieu, &c.] Ce passage est pris du septiéme Livre. Thucydide parle ici des Atheniens qui en se retirant sous la conduite de Nicias furent attrappez par l'armée de Gylippe & par les troupes des Siciliens prés du fleuve Asinarus aux environs de la ville *Neetum* ; Mais dans le texte au lieu de dire *les Siciliens estant descendus*, il faut, *les Lacedemoniens estant descendus*, Thucydide écrit οἵ τε Πελοποννήσιοι ἀποκατασθάντες, & non pas, οἵ τε γὰ Συρακόσιοι comme il y a dans Longin. Par *ces Peloponesiens*, Thucydide entend les troupes de Lacedemone conduites par Gylippe, & il est certain que dans cette occasion les Siciliens tiroient sur Nicias de dessus les bords du fleuve, qui estoient hauts & escarpez, les seules troupes *P.* 110.

de Gylippe descendirent dans le fleuue, & y firent tout ce carnage des Atheniens.

Pag 111 *Ils se deffendirent encore quelque temps en ce lieu avec les armes qui leur restoient & avec les mains & les dents, jusqu'à ce que les Barbares tirant toûjours les eussent comme ensevelis sous leurs traits.*] Monsieur D*** a expliqué ce passage au pied de la lettre, comme il est dans Longin, & il assure dans sa remarque qu'il n'a point esté entendu, ny par les Interpretes d'Herodote ni par ceux de Longin, & que Monsieur le Févre, aprés bien du changement, n'y a seu trouver de sens. Nous allons voir si l'explication qu'il luy a donnée lui-mesme, est aussi seure & aussi infaillible qu'il l'a crû. Herodote parle de ceux qui au détroit des Thermopyles, aprés s'estre retranchez sur un petit poste élevé, soûtinrent tout l'effort des Perses, jusques à ce qu'ils furent accablez, & comme ensevelis sous leurs traits. Comment peut-on donc concevoir que des gens postez & retranchez sur une hauteur se deffendent avec les dents contre des ennemis qui tirent toûjours & qui ne les attaquent que de loin. Monsieur le Févre à qui cela n'a pas paru possible, a mieux aimé suivre toutes les éditions de cet Historien, où ce passage est ponctué d'une autre maniere, & comme je le mets ici: ὡς τούτῳ ὀφίας τῷ χώρῳ ἀλιξομένους μαχαίρῃσι τῇσιν ἀυτέων, ταὶ εἰύγχανον ἔτι ἐούσῃσι, ἢ χερσὶ καὶ στόμασι κατέχωσαν οἱ βάρβαροι βάλλοντες. & au lieu de χερσὶ καὶ στόμασι, il a crû qu'il faloit corriger χειμαλίοις καὶ δέκασι, en le rapportant à κατέχωσαν; *Comme ils se deffendoient encore dans le mesme lieu avec les épées qui leur restoient, les Barbares les accablerent de pierres & de traits.* Je trouve pourtant plus vrai-semblable qu'He-

rodote avoit écrit λάϊϛι ϗ δόξαι, il avoit sans doute en vûë ce vers d'Homere du III. de l'Iliade.

Ἰοῖσίν τε τετυϛόμενοι λάεσσι τ' ἔβαλλον.

Ils les chargeoient à coups de pierres & de traits.
La corruption de λάϊϛ en χερϛ estant tres-facile. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas douter que ce ne soit le veritable sens. Et ce qu'Herodote ajoûte le prouve visiblement. On peut voir l'endroit dans la Section 225. du Livre VII. D'ailleurs Diodore qui a décrit ce combat, dit que les Perses environnerent les Lacedemoniens, & qu'en les attaquant de loin, ils les percerent tous à coups de fléches & de traits. A toutes ces raisons Monsieur D*** ne sauroit opposer que l'autorité de Longin, qui a écrit & entendu ce passage de la mesme maniére dont il l'a traduit; mais je réponds, comme Monsieur le Févre, que dés le temps mesme de Longin, ce passage pouvoit estre corrompu: que Longin estoit homme & que par consequent il a pû faillir aussi bien que Demosthene, Platon & tous ces grands Heros de l'antiquité, qui ne nous ont donné des marques qu'ils estoient hommes que par quelques fautes & par leur mort. Si on veut encore se donner la peine d'examiner ce passage, on cherchera, si je l'ose dire, Longin daus Longin mesme. En effet il ne rapporte ce passage que pour faire voir la beauté de cette Hyperbole, *des hommes se défendent avec les dents contre des gens armez*, & cependant cette hyperbole est puerile, puisque lors qu'un homme a approché son ennemi & qu'il l'a saisi au corps, comme il faut necessairement en venir aux prises pour employer les dents, il lui a rendu ses armes inutiles, ou mes-

me plûtoſt incommodes. De plus cecy, *des hommes ſe deffendent avec les dents contre des gens armez*, ne préſuppoſe pas que les uns ne puiſſent eſtre armez comme les autres, & ainſi la penſée de Longin eſt froide ; parce qu'il n'y a point d'oppoſition ſenſible entre des gens qui ſe deffendent avec les dents & des hommes qui combatent armez. Je n'ajoûteray plus que cette ſeule raiſon, c'eſt que ſi l'on ſuit la penſée de Longin, il y aura encore une fauſſeté dans Herodote, puiſque les Hiſtoriens remarquent que les Barbares eſtoient armés à la legere avec de petits boucliers, & qu'ils eſtoient par conſequent expoſez aux coups des Lacedemoniens, quand ils approchoient des retranchemens, au lieu que ceux-cy eſtoient bien armez, ſerrez en peloton & tous couverts de leurs larges boucliers.

Ibid. *Et que tant de perſonnes ſoient enſevelies ſous les traits de leurs ennemis.*] Les Grecs dont parle icy Herodote eſtoient en fort petit nombre ; Longin n'a donc pû écrire *& que tant de perſonnes, &c.* Dailleurs de la maniere que cela eſt écrit, il ſemble que Longin trouve cette metaphore exceſſive, plûtoſt à cauſe du nombre des perſonnes qui ſont enſevelies ſous les traits, qu'à cauſe de la choſe meſme, & cela n'eſt point ; car au contraire Longin dit clairement, *quelle hyperbole combattre avec les dents contre des gens armez, & celle-cy encore, eſtre accablé ſous les traits ? cela ne laiſſe pas neanmoins, &c.*

Chapit. XXXII. *p.* 113. *Que l'harmonie n'eſt pas ſimplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour perſuader & pour inſpirer le plaiſir, mais que dans les inſtrumens meſme inanimés, &c.*] Monſieur D*** aſſure dans ſes Remarques que ce paſſage doit eſtre entendu comme il l'a expliqué, mais

mais je ne suis pas de son avis, & je trouve qu'il s'est éloigné de la pensée de Longin en prenant le mot Grec *organum* pour un instrument, comme une flûte, une lyre, au lieu de le prendre pour *un organe*, comme nous disons, pour *une cause*, *un moyen*. Longin dit clairement ; *L'harmonie n'est pas seulement un moyen naturel à l'homme pour persuader, & pour inspirer le plaisir, mais encore un organe, un instrument merveilleux pour élever le courage & pour émouvoir les passions.* C'est, à mon avis, le veritable sens de ce passage, Longin vient ensuite aux exemples de l'harmonie de la flûte & de la lyre, quoique ces organes pour émouvoir & pour persuader n'approchent point des moyens qui sont propres & naturels à l'homme, &c.

Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien.] pag 114 Longin, à mon sens, n'a garde de dire que les instrumens, comme la trompette, la lyre, la flute, *ne disent & ne persuadent rien.* Il dit, *Cependant ces images & ces imitations ne sont que des organes bâtards pour persuader, & n'approchent point du tout de ces moyens qui, comme j'ai déja dit, sont propres & naturels à l'homme.* Longin veut dire que l'harmonie qui se tire des differens sons d'un instrument, comme de la lyre ou de la flûte, n'est qu'une foible image de celle qui se forme par les differens sons, & par la differente flexion de la voix & que cette derniere harmonie, qui est naturelle à l'homme, a beaucoup plus de force que l'autre pour persuader & pour émouvoir. C'est ce qu'il seroit fort aisé de prouver par des exemples.

Et l'experience en fait foy ****] Longin rapporte aprés ceci un passage de Demosthene que

Monsieur D*** a rejetté dans ses Remarques, parce qu'il est entierement attaché à la langue Grecque, le voici: τοῦτο τὸ ψήφισμα τότε τῇ πόλει σωτήριον καὶ δόξαν παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις ἐποίησεν ὅσαπερ νῦν ἔστιν. Comme ce Rheteur assure que l'harmonie de la periode ne cede point à la beauté de la pensée, parce qu'elle est toute composée de nombres dactyliques; je croy qu'il ne sera pas inutile d'expliquer icy cette harmonie & ces nombres, vû mesme que le passage de Longin est un de ceux que l'on peut traduire fort bien au pied de la lettre, sans entendre la pensée de Longin, & sans connoistre la beauté du passage de Demosthene. Je vay donc tâcher d'en donner au lecteur une intelligence nette & distincte, & pour cet effet je distribueray d'abord la periode de Demosthene dans ses nombres dactyliques, comme Longin les a entendus.

[Τοῦτο τὸ] ψήφισμα] τῇ τότε] τῇ πόλει] σωτή-] ρι-] Κίμωνος] παρελθεῖν] ἐποίη-] σεν [ὅσαπερ νῦν ἔστιν.] Voilà neuf nombres dactyliques en tout. Avant que de passer plus avant, il est bon de remarquer que beaucoup de gens ont fort mal entendu ces nombres dactyliques pour les avoir confondus avec les metres ou les pieds que l'on appelle Dactyles. Il y a pourtant bien de la difference. Pour le nombre dactylique on n'a égard qu'au temps, & à la prononciation, & pour le dactyle on a égard à l'ordre & à la position des lettres; de sorte qu'un mesme mot peut faire un nombre dactylique sans estre pourtant un Dactyle, comme cela paroist par [ψήφισμα] τῇ πολει]

παρελθεῖν] Mais revenons à noſtre paſſage. Il n'y a plus que trois difficultez qui ſe preſentent : la premiere que ces nombres devant eſtre de quatre temps, d'un long qui en vaut deux, & de deux courts, le ſecond nombre de cette periode ϕιρίζωσι, le quatriéme, le cinquiéme & quelques autres paroiſſent en avoir cinq, parce que dans ϕιρίζωσι, la premiere ſyllabe eſtant longue en vaut deux, la ſeconde eſtant auſſi longue en vaut deux autres, & la troiſiéme breve, un, &c. A cela je réponds, que dans les Rythmes ou nombres, comme je l'ay déja dit, on n'a égard qu'au temps & à la voyelle, & qu'ainſi φις eſt auſſi bref que μὲς. C'eſt ce qui paroiſtra clairement par ce ſeul exemple de Quintilien, qui dit, que la ſeconde ſyllabe d'*agreſtis* eſt breve. La ſeconde difficulté naiſt de ce precepte de Quintilien, qui dit dans le Chapitre IV. du Livre IX. *Que quand la periode commence par une ſorte de rythme ou de nombre, elle doit continuer dans le meſme rythme juſques à la fin.* Or dans cette periode de Demoſthene le nombre ſemble changer, puiſque tantoſt les longues & tantoſt les breves ſont les premieres ; mais le meſme Quintilien ne laiſſe aucun doute là deſſus, ſi l'on prend garde à ce qu'il a dit auparavant ; *Qu'il eſt indifferent au rythme dactylique d'avoir les deux premieres ou les deux dernieres breves, parce qu'on n'a égard qu'aux temps & à ce que ſon élevation ſoit de meſme nombre que ſa poſition.* Enfin la troiſiéme & derniere difficulté vient du dernier rythme ὄζος νῶφος que Longin fait de quatre ſyllabes ; & par conſequent de cinq temps ; quoique Longin aſſure qu'il ſe meſure par quatre. Je réponds que ce nombre ne laiſſe pas d'eſtre dactylique

comme les autres, parce que le temps de la derniere syllabe est superflu & compté pour rien, comme les syllabes qu'on trouve de trop dans les vers qui delà sont appellez *hypermetres*. On n'a qu'à écouter Quintilien : *Les rythmes reçoivent plus facilement des temps superflus, quoique la mesme chose arrive aussi quelquefois aux mettres.* Cela suffit pour éclaircir la periode de Demosthene & la pensée de Longin. J'ajoûterai pourtant encore que Demetrius Phalereus cite ce mesme passage de Demosthene, & qu'au lieu de θεᾶται, il a lû θεῶνται, ce qui fait le mesme effet pour le nombre.

pag.116. *Philiste est de ce nombre*] Le nom de ce Poëte est corrompu dans Longin, il faut lire *Philiscus* & non pas *Philistus*. C'estoit un Poëte Comique ; mais on ne sauroit dire precisément en quel temps il a vécu.

Pag.117 *Dircé emportée par un Taureau.*] Longin dit *traînée par un Taureau*, & il faloit conserver ce mot, parce qu'il explique l'histoire de Dircé, que Zethus & Amphion attacherent par les cheveux à la queuë d'un Taureau, pour se vanger des maux qu'elle & son mary Lycus avoient faits à Antiope leur mere.

Chap. XXVIII. *Pag.118* *De mesme ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naistre du discours, &c.*] Longin dit, *De mesme quand les periodes sont si mesurées l'Auditeur n'est point touché du discours, il n'est attentif qu'au nombre & à l'harmonie, jusques là que prévoyant les cadences qui doivent suivre, & batant toûjours la mesure comme en une dance, il previent mesme l'Orateur, & marque la chûte avant qu'elle arrive.* Au reste ce que Longin dit ici, est pris tout entier de la Rhetorique d'Aristote, & il peut

nous ſervir fort utilement à corriger l'endroit meſme d'où il a eſté tiré. Ariſtote aprés avoir parlé des periodes meſurées, ajoûte ὃ μὲν γὰρ πίθανον, πεπλάσθαι γὰρ δοκεῖ καὶ ἅμα *** ἐξίστησι, προσέχειν γὰρ ποιεῖ τῷ ῥυθμῷ πότερον πάλιν ἥξει ***** ὥσπερ ὃν τῷ κηρύκων προλαμβάνουσι τὰ παιδία τὸ, τίνα αἱρεῖται δεσπότην ὁ ἀπελεύθερώμενος, Κλέωνα. Dans la premiere Lacune il faut ſuppléer aſſurément καὶ ἅμα τοὺς ἀκούοντας ἐξίστησι, & dans la ſeconde; aprés ἥξει ajoûter ὁ καὶ φθάνοντες προαποδίδουσι ὥσπερ ὃν, &c. & aprés ἀπελευθερώμενος, il faut un point interrogatif. Mais c'eſt ce qui paroiſtra beaucoup mieux par cette traduction, *Ces periodes meſurées ne perſuadent point, car outre qu'elles paroiſſent étudiées, elles détournent l'Auditeur & le rendent attentif ſeulement au nombre & aux chutes, qu'il marque meſme par avance, comme on voit les enfans ſe haſter de répondre Cleon, avant que les Huiſſiers ayent achevé de crier, qui eſt le Patron que veut prendre l'affranchy?* Le ſavant Victorius eſt le ſeul qui ait ſoupçonné que ce paſſage d'Ariſtote eſtoit corrompu, mais il n'a pas voulu chercher les moyens de le corriger. *Ch.* VIII *L.* III.

Des armoires & des ſacs pleins de papier.] Theopompus n'a point dit *des ſacs pleins de papier*, car ce papier n'eſtoit point dans les ſacs; mais il a dit *des armoires, des ſacs, des rames de papier, &c.* & par ce papier il entend du gros papier pour envelopper les drogues & les épiceries dont il a parlé. *Chap.* XXXVI. *pag.* 120.

La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il luy a eſté poſſible, de peur que la beauté de l'animal n'en fuſt ſoüillée.] La Nature ſavoit *pag.* 122.

fors bien, que si elle exposoit en vûë ces parties qu'il n'est pas honneste de nommer, la beauté de l'homme en seroit soüillée; mais de la maniere que Monsieur D*** a traduit ce passage, il semble que la nature ait eu quelque espece de doute si cette beauté en seroit soüillée, ou si elle ne le seroit point; car c'est à mon avis l'idée que donnent ces mots *de peur que, &c.* & cela déguise en quelque maniere la pensée de Xenophon qui dit; *La nature a caché & détourné ces égouts le plus loin qu'il lui a esté possible, pour ne point soüiller la beauté de l'animal.*

Chap. XXXV. P. 124. *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leurs païs*] Longin dit: *Tellement qu'on voit briller dans leurs discours la mesme liberté que dans leurs actions.* Il veut dire que comme ces gens-là sont les maistres d'eux-mesmes, leur esprit accoûtumé à cet empire & à cette indépendance, ne produit rien qui ne porte des marques de cette liberté qui est le but principal de toutes leurs actions, & qui les entretient toûjours dans le mouvement. Cela meritoit d'estre bien éclaircy; car c'est ce qui fonde en partie la réponse de Longin, comme nous l'allons voir dans la seconde Remarque aprés celle-cy.

Ibid. *Qui avons esté comme enveloppez par les coûtumes & par les façons de faire de la Monarchie.*] *Estre enveloppé par les coûtumes* me paroist obscur. Il semble mesme que cette expression dit tout autre chose que ce que Longin a pretendu. Il y a dans le Grec, *qui avons esté comme emmaillotez, &c.* Mais comme cela n'est pas François, j'aurois voulu traduire pour approcher de l'idée de Longin, *qui avons comme sucé avec le lait les coûtumes, &c.*

Les rendent meſme plus petits par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps.] Par cette bande Longin entend ſans doute des bandelettes dont on emmaillottoit les Pygmées depuis la teſte juſques aux pieds. Ces bandelettes eſtoient à peu prés comme celles dont les filles ſe ſervoient pour empeſcher leur gorge de croiſtre. C'eſt pourquoi Terence appelle ces filles *vincto pectore*, ce qui répond fort bien au mot Grec *δησὶς*, que Longin employe ici, & qui ſignifie *bande*, *ligature*. Encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits de l'Europe les femmes mettent en uſage ces bandes pour avoir les pieds petits. P. 115.

Je ſay bien qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt ſon naturel, &c.] Monſieur D*** ſuit ici tous les Interpretes qui attribuent encore ceci au Philoſophe qui parle à Longin. Mais je ſuis perſuadé que ce ſont les paroles de Longin qui interrompt en cet endroit le Philoſophe & commence à lui répondre. Je croy meſme que dans la Lacune ſuivante il ne manque pas tant de choſes qu'on a crû, & peut-eſtre n'eſt-il pas ſi difficile d'en ſuppléer le ſens. Je ne doute pas que Longin n'ait écrit, *Je ſay bien, luy répondis je alors, qu'il eſt fort aiſé à l'homme, & que c'eſt meſme ſon naturel de blâmer les choſes preſentes. Mais prenez bien garde, ce n'eſt point la Monarchie qui eſt cauſe de la décadence des eſprits, & les délices d'une longue paix ne contribuent pas tant à corrompre les grandes ames que cette guerre ſans fin qui trouble depuis ſi long-temps toute la terre, & qui oppoſe des obſtacles inſurmontables à nos plus genereuſes inclinations.* C'eſt aſſurément le veritable ſens de ce paſſage, & il ſeroit aiſé de le prouver par l'hiſtoire meſme du ſiecle de Longin. De cette maniere ce Rheteur répond fort Ibid.

bien aux deux objections du Philosophe, dont l'une est que le gouvernement Monarchique causoit la grande sterilité qui estoit alors dans les esprits, & l'autre que dans les Republiques l'émulation & l'amour de la liberté entretenoient les Republiquains dans un mouvement continuel qui élevoit leur courage, qui aiguizoit leur esprit, & qui leur inspiroit cette grandeur & cette noblesse dont les hommes veritablement libres sont seuls capables.

P. 128. *Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci*] Le Grec dit quelque chose de plus atroce, *où l'on ne songe qu'à hâter la mort de celui ci*, &c. ἀλλότριαι θῆρες θανάτων. Il a égard aux moyens dont on se servoit alors pour avancer la mort de ceux dont on attendoit la succession; on voit assez d'exemples de cette horrible coûtume dans les Satires des Anciens.

C. XIII. pag. 60. *Lui montre encor sa route & du plus haut des Cieux*] Monsieur D*** dit dans sa Remarque, que le Grec porte, *que le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule.* ὅπισθε νῶτα Σφεῖν βεβὼς. & il ajoûte qu'il ne voit pas pourquoi Rutgersius, & Mr le Fevre veulent changer cet endroit, qui est fort clair. Premierement ce n'est point Monsieur le Févre qui a voulu changer cet endroit, au contraire il fait voir le ridicule de la correction de Rutgersius qui lisoit σφῶν, au lieu de Σφεῖν. Il a dit seulement qu'il faut lire Σφείν, & cela est sans difficulté, parce que le penultiéme pied de ce vers doit estre un iambe, εἶν. Mais cela ne change rien au sens. Au reste Euripide, à mon avis, n'a point voulu dire que *le Soleil à cheval monta au dessus de la Canicule*, mais plûtost que le Soleil pour suivre son fils, monta à cheval sur un astre qu'il appelle

appelle Σείριον, *Sirium*, qui eſt le nom general de tous les aſtres, & qui n'eſt point du tout ici la Canicule. ὅπιθε ne doit point eſtre conſtruit avec νῶτα, il faut le joindre avec le verbe ἵππευε du vers ſuivant, de cette maniere : Πατὴρ δ' ἐπὶ βιβᾶντι νῶτα Σειρίου ἵππευε ὄπιθε, παῖδα νουθετῶν, *Le Soleil monté ſur un aſtre alloit aprés ſon fils en lui criant, &c.* & cela eſt beaucoup plus vrai-ſemblable, que de dire que le Soleil monta à cheval pour aller ſeulement au centre du ciel au deſſus de la Canicule, & pour crier de là à ſon fils & lui enſeigner le chemin. Ce centre du ciel eſt un peu trop éloigné de la route que tenoit Phaëton.

Auſſi-toſt un grand peuple accourant ſur le port.] C. XIX. pag. 80. Voici le paſſage Grec, αὐτίκα λαὸς ἀπείρων θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι διϊζάμενοι κελάδησαν. Langbaine corrige θῦνον pour θύνων, & il fait une fin de vers avec un vers entier

——— αὐτίκα λαὸς ἀπείρων
θῦνον ἐπ' ἠιόνεσσι διϊζάμενοι κελάδησαν.

Mais Monſieur le Févre ſoûtient que c'eſt de la proſe, qu'il n'y faut rien changer & que ſi l'on mettoit θῦνον, il faudroit auſſi ajoûter un ϗ, καὶ διϊζάμενοι Monſieur D*** ſe détermine ſur cela, & il ſuit la remarque de Langbaine qui lui a paru plus juſte, parce, dit-il, qu'il ne voit pas pourquoi en mettant θῦνον on eſt obligé de mettre la liaiſon ϗ. Il veut dire ſans doute, & cela eſt vrai, que deux verbes ſe trouvent tres-ſouvent ſans liaiſon, comme dans le paſſage d'Homere, que Longin rapporte dans le Ch. XVI. mais il devoit prendre garde que dãs ce paſſage chaque verbe occupe un vers, au lieu qu'ici il n'y auroit qu'un ſeul vers pour les deux verbes, ce qui eſt entierement oppoſé au genie de la langue Greque, qui ne ſouffre pas qu'un ſeul vers renferme

deux verbes de meſme temps & un participe ſans aucune liaiſon. Cela eſt certain. D'ailleurs on pourroit faire voir que cet aſyndeton que l'on veut faire dans ce pretendu vers, au lieu de luy donner de la force & de la viteſſe, l'énerve & le rend languiſſant.

Ch. xxv. Pag. 91. *Si ce n'eſt à la verité dans la poëſie* ****] Monſieur D*** a fort bien vû que dans la Lacune ſuivante Longin faiſoit voir que les mots ſimples avoient place quelquefois dans le ſtile noble, & que pour le prouver il rapportoit ce paſſage d'Anacreon, ὑκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι. Il a vû encore que dans le texte de Longin ὑπτιώτατον ἢ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος, le mot ὑπηκώπατον eſt corrompu & qu'il ne peut eſtre Grec. Je n'ajoûteray que deux mots à ce qu'il a dit, c'eſt qu'au lieu d'ὑπηκώπατον Longin avoit écrit ὑπαπώπατον, & qu'il l'avoit rapporté au paſſage d'Anacreon, ὑπαπώπατον ἢ γόνιμον τὸ δ' Ἀνακρέοντος [ὑκέτι Θρηϊκίης ἐπιστρέφομαι.] Il faloit traduire, *cet endroit d'Anacreon eſt tres-ſimple quoique pur, Jene me ſoucie plus de la Thracienne.* Γόνιμον ne ſignifie point ici *fecond*, comme Monſieur D*** l'a crû avec tous les autres Interpretes, mais *pur*, comme quelquefois le *Genuinum* des Latins. La reſtitution de ὑπαπώπατον eſt tres-certaine, & on pourroit la prouver par Hermogene qui a auſſi appellé ὑπτιότητα λόγου, cette ſimplicité du diſcours. Dans le paſſage d'Anacreon cette ſimplicité conſiſte dans le mot ἐπιστρέφομαι qui eſt fort ſimple & du ſtile ordinaire. Au reſte par cette Thracienne il faut entendre cette fille de Thrace dont Anacreon avoit eſté amoureux, & pour laquelle il avoit fait l'Ode LXIII Πώλη Θρηϊκίη, *jeune cavale de Thrace*, &c.

Fin des Remarques.

374350 D

TABLE DES MATIERES du Traité du Sublime.

A.

Admirer. Ce que l'on admire, & ce que l'on n'admire pas, & pourquoi, *page* 105. 106

Ajax, & son courage, 41

Alexandre le Grand comparé à un Rheteur, 26

La réponse d'Alexandre aux offres de Darius, 37

Amour. Les fureurs de l'amour exprimées par Sapho, 45. 46.

Amphicrate. Quel jugement il faut faire de cet Auteur, 27.

Amplification. A quoi elle est utile, & en combien d'especes elle se peut diviser, 49. Ce que c'est qu'Amplification, & par où elle differe du Grand & du Sublime, 51. 52. Voyez *Preuves.*

Apollon. La Prestresse d'Apollon sur le Trepié, 54

Apostrophe, en forme de serment, 66. 67

Aratus. Il veut encherir sur Homere, 48

Archiloque, grand imitateur d'Homere, 55

Arrangement. Voyez *Composition.*

L'Arrangement des paroles est l'une des parties qui produisent le Grand, 113. *& suiv.*

Art. A quoi il se faut étudier quand on traite d'un Art, 18.

Combient l'Art est necessaire à la nature, 22. 108

Quelle est la perfection de l'Art. 77

Avarice, la plus basse des passions, 126

B.

Bien. Quel est le plus grand bien qui puisse arriver dans la vie, 22

Du mesme endroit que vient le bien, assez souvent vient aussi le mal, 29

Biens. Ce n'est pas un petit avantage que de les mépriser, 31

C.

Calisthene, blâmé, & pourquoi, 23

Cas. Voyez *Changement.*

Cecilius. Son traité du Sublime, & la bassesse de son stile, 17. *& suiv.*

Changement. Du changement de cas, de temps, de personnes, de nombres, & de genres, 79. *& suiv.*
Ciceron. Difference entre Ciceron & Demosthene, à l'égard du Sublime, 52
Circonstance. Rien n'arrive au monde qui ne soit toûjours accompagné de certaines Circonstances, 45. De la Sublimité qui se tire des Circonstances, *là mesme.*
Clitarque. Cet Auteur n'a que du vent & de l'écorce, 23
Composition. Voyez Arrangement, Disposition.
Composition des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité, 33
Corps. Description pompeuse de l'édifice du corps humain, 24. 95. à qui les corps doivent leur principale excellence, 115
Corruption universelle, 127. 128
Cyprés. Monument de Cyprés, 28

D.

Decadence. Les causes de la decadence des Esprits, 123. *& suiv.*
Demande. Que les demandes ou interrogations donnent beaucoup de mouvement, d'action & de force au discours, 71
Demosthene. Difference entre Demosthene & Ciceron à l'égard du Sublime & du Grand, 52
Artifice de Demosthene dans l'une de ses harangues, 65. *& suiv.*
Demosthene frequent en Hyperbates, 78
Voyez Hyperides.
Denys le Tyran chassé de son Royaume, 27
Description. Les figures de Description & de Repetition meslées ensemble dans un passage de Demosthene, 74
Diasyrme. Ce que c'est, 112
Dieux. Voie pour se rendre semblable aux Dieux, 19
Discours. Justesse qui est difficile à remarquer dans le Discours, 16. Combien la prudence y est necessaire, 22. Ce que c'est que bien juger du fort & du foible d'un Discours, 30
Ce qui releve un Discours, 35
Discours élevez, & qui les peut faire, 37
Disposition Qu'il est difficile de remarquer dans un Ouvrage la beauté de l'œconomie de la Disposition, 20
Dryphore. Voyez *Polyclete.*

E.

Elevation d'esprit naturelle, & ses avantages, 36
Eloquence. Il n'y a rien de plus difficile à éviter dans l'Eloquence que l'Enflure, 23

Enflure. Qu'elle eſt difficile à éviter en matiere d'Eloquence, *là meſme.*
Combien elle eſt vicieuſe dans le Diſcours, 24
Enflure plus digne de mépris que d'admiration, 31
Eſchyle. Ses hardieſſes & ſes imaginations tout à fait nobles & heroïques, 61
Eſclave. Qu'un eſclave ne peut jamais devenir Orateur, & pourquoi, 124. 125
Eſprit. L'Eſprit de l'homme, ſouvent n'a pas moins beſoin de bride que d'éperon, 22. Voyez *Methode.*
Elevation d'eſprit qui fait penſer heureuſement les choſes, 31. 32
Quel eſt le propre d'un grand Eſprit, 42
De l'excellence de l'eſprit humain, 104. *& ſuiv.*
Les cauſes de la decadence des eſprits. Voyez *Decadence.*
Euripide. Heureux à exprimer l'amour & la fureur, 59. 61.
Euripide plus heureux dans l'arangement de ſes paroles, que dans le ſens de ſes penſées, 116 117
Expreſſion. Nobleſſe de l'Expreſſion & ſes deux parties, 33. *& ſuiv.* 90.

F.

Fautes des grands Auteurs, & comment il en faut juger, 99. 100. que les fautes dans le Sublime ſe peuvent excuſer, 106. *& ſuiv.*
Femme. Les belles femmes appellées le mal des yeux, 28
Fiction. Voyez Image.
Fierté noble & genereuſe dans laquelle il faut entretenir l'eſprit, 36
Figures de penſée & de diction, 33. les Figures ne ſont pas une des moindres parties du Sublime, lors qu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir, 65. *& ſuiv.*
Que les Figures ont beſoin du Sublime pour les ſoûtenir, 69
Il n'y a point de figure plus excellente que celle qui eſt tout-à-fait cachée; & quel eſt le moyen de l'empeſcher de paroiſtre, 70
Les Figures mêlées enſemble dans un diſcours ſe communiquent les unes aux autres, de la force des graces & de l'ornement, 74
Fureur hors de ſaiſon, defaut oppoſé au Grand, 25

G.

Genie. Que les Genies naturellement les plus élevez tombent quelquefois dans la badinerie. 43
Genre. Voyez *Changement.*

Gorgias raillé, & pourquoi, 25
Gouvernement. Difference du Gouvernement populaire & du Monarchique, 123
Grand. Voyez *Sublime.* Combien il eſt recherché en toutes choſes, 23
Une choſe n'a rien de Grand quand le mépris que l'on en fait, tient du Grand, 30

H.

Harmonie. Ce que c'eſt, & à quoi elle eſt utile, 113. *& ſuiv.*
Hegeſias. Voyez *Amphicrate.*
Herodote. Quelque choſe de ridicule dans Herodote, 28
Il eſt grand imitateur d'Homere, 55. 92
Homere. En quoi il a principalement excellé, 37. *& ſuiv.*
Plus foible dans l'Odyſſée que dans l'Iliade, 42
Homere comparé au Soleil quand il ſe couche, *là meſme.*
Vieilleſſe d'Homere, 43. 44
Homere adroit à oſter où il faut les liaiſons du diſcours, 73
Homere, l'admiration de tous les ſiecles, 55
Homme. Voyez *Corps, Eſprit, Nature.*
Hydropique. Ce que c'eſt qu'Hyperbate, & comment il s'en faut ſervir, 76. *& ſuiv.* Voyez *Tranſpoſition.*
Hyperbole remarquable, 80. quelles ſont les meilleures, 109. à quoi on s'en peut ſervir, 110
Hyperide. Son artifice dans l'une de ſes Harangues, 63. *& ſuiv.*
Comparaiſon d'Hyperide & de Demoſthene, 101. *& ſuiv.*

I.

Jalouſie, utile aux mortels, 56
Image. Ce que c'eſt que les Images dans le diſcours. 53. Elles ont tout un autre uſage dans la Rhetorique que parmi les Poëtes, *là meſme.*
Imitation. L'Imitation & l'émulation des Poëtes & des Ecrivains illuſtres, eſt un chemin qui peut conduire au Sublime, 53. *& ſuiv.*
Imiter. La maniere d'imiter les Auteurs illuſtres, 56. 57
Impudence. En quelle partie de l'Homme elle paroiſt particulierement, 27. 28
Interrogation. Voyez *Demande.*
Invention. Il eſt difficile de remarquer la fineſſe de l'invention dans un Ouvrage, 29

Isocrate tombé dans une faute de petit Ecolier, 109. 110
Jupiter nourri comme un pigeon. 44

L.

Lecteur. Le profit des Lecteurs est le but où doit tendre tout Homme qui veut écrire, 18
Liaison. Que le retranchement des liaisons dans un discours, lui donne beaucoup plus de mouvement, 73. 75.
Lysias. Voyez *Platon.*
Les douceurs & les graces de Lysias, 101. 104.

M.

Matris. Voyez *Amphicrate.*
Mediocre Le Mediocre parfait comparé avec le Sublime qui a quelques defauts, & si l'un doit estre preferé à l'autre, 98. *& suiv.*
Messene. Ville affligée pendant trente ans, 26
Metaphore. Si l'on peut emploier plusieurs Metaphores à la fois, 92 *& suiv.*
Methode Que l'esprit a besoin d'une Methode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu, 21. 22
Monarchie. Voyez *Gouvernement.*
Mot. De quelle consequence est le chois des Mots dans les Ouvrages, 90. *& suiv.* de la bassesse des Mots, 119. *& suiv.*
Moïse. Comment il a exprimé la grandeur de Dieu. 40

N.

Nain. Voyez *Pygmée.*
Nature. Qu'elle ne se montre jamais plus libre que dans les discours Sublimes & Pathetiques, 11. Sans l'Art elle est une aveugle qui ne sçait où elle va, 22. 77. Voyez *Art.*
Combien la nature a consideré l'Homme, 104
La Nature doit estre imitée dans le discours, 122
Necessaire. Voyez *Admirer.*
Nombre. Voyez *Changement.*
Nouveauté. Elle est la manie des Escrivains d'aujourd'hui. 29

O.

Odyssée. Elle n'est à proprement parler que l'Epilogue de l'Iliade, 42
Oeconomie. Voyez *Disposition.*
Orateur. Ce qu'il faut considerer dans les Orateurs à l'égard du Sublime, 31. 35. La premiere qualité d'un Orateur. 36

Orateurs en qui le Sublime & le Merveilleux se rencontre joint avec l'utile & le neceſſaire, 106
Ordre merveilleux dans un deſordre, 75

P.

Panegyrique. Il n'entre point pour l'ordinaire de paſſions dans le Panegyrique, 35
Parler. Sans la faculté de bien Parler, le reſte n'eſt rien dans le Sublime, 33
Parole. Voyez *Compoſition.*
Paſſions qui n'ont rien de grand, & qui ont meſme quelque choſe de bas à l'égard du diſcours, 34
Pathetique. Ce que l'on doit entendre par le Pathetique dans le diſcours, 33. Si le Pathetique & le Sublime ne vont jamais l'un ſans l'autre, 34. Voyez *Poëte.*
Le Pathetique ne fait jamais plus d'effet dans le diſcours, que lors qu'il ſemble que l'Orateur ne le recherche pas, 72
Le Pathetique participe du Sublime, autant que le Sublime participe du Beau & de l'Agreable, 90
Peinture. Voyez *Image.* Ce qui ſe preſente d'abord à la veuë dans la Peinture, 71
Penelope & ſes Amans, 44
Penſée. La Penſée & la Phraſe s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, 90
Periode. Voyez *Arrangement.* De la meſure des Periodes, 117. *& ſuiv.*
Periphraſe. Que la Periphraſe eſt d'un grand uſage dans le Sublime, 87. Exemples de la Periphraſe, 88. Il n'y a rien dont l'uſage s'eſtende plus loin que la Periphraſe, 89
Perſonnes. Du changement de Perſonnes, 83. 84. Voyez *Changement.*
Perſuaſion. En quoi elle eſt oppoſée au Sublime, 19
Phaëton. Diſcours du Soleil à Phaëton en lui mettant entre les mains les reſnes de ſes chevaux, 60
Phraſe. Voyez *Penſée.*
Platon. Diſciple de Socrate, 27. 28
Son ſtile & ſes inſtructions pour parvenir au Sublime, 53. Grand imitateur d'Homere, 55
Platon comparé avec Lyſias, 97. 104. *& ſuiv.*
Pluriers reduits en ſinguliers, 82. Voyez *Changement.*
Poëte. Ce qu'il faut conſiderer dans les Poëtes à l'égard du Sublime, 31
Que les Poëtes & les Ecrivains celebres s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs quand leur eſprit manque

manque de vigueur pour le Pathetique, 44
Polyclete & sa statuë, 108
Posterité Combien l'on doit considerer le jugement de la posterité dans ses Ouvrages, 56
Present. L'homme enclin à blâmer les choses presentes, 125
Preuve. En quoi la preuve differe de l'amplification, 51. 52.
Puerilité. Ce que c'est que Puerilité, 24
Pygmées enfermez dans des boëtes, 125

R.

Repetition. Les figures de Repetition & de Description meslées ensemble dans un passage de Demosthene, 74
Réponse. Voyez *Demande.*
Rhetorique. Quel est l'usage des Images dans la Rhetorique, 58
Richesses. De combien de maux elles sont la source & l'origine, 103
Passions. Voyez *Servitude.*

S.

Sapho, & son adresse à exprimer les fureurs de l'amour, 45. *& suiv.*
Serment appellé Apostrophe, 66. 70
Servitude, espece de prison, 125
La servitude des passions, 126
Son L'effet des sons de la fluste & des autres instrumens de musique, 113
Songes de Jupiter mesme, 44
Sophocle, Excellent à peindre les choses, 62
Statuë. Difference entre la Statuë & le Discours, 107. 108.
Stesichore, grand imitateur d'Homere, 55
Stile. Quel est le defaut du Stile enflé, 25. 29
Origine du Stile froid, 25
Sublime. Les grands avantages & les effets relevez du Sublime, 19. en quoi il est opposé à la persuasion, *là mesme &* 20. S'il y a un Art particulier du Sublime, 20. des trois vices qui lui sont opposez, *là mesme & suiv.* Le Sublime comparé à un Vaisseau en danger de perir, 21
Le moyen d'éviter les vices qui se gliſſent quelquefois dans le Sublime, 30
Le moien en general pour cõnoistre le Sublime, 30. Propre du Sublime, 31. La marque infaillible du Sublime, 31. Cinq sources principales du Sublime, 33. Si le Su-

blime & le Pathetique ne vont jamais l'un sans l'autre, 34. Du Sublime dans les pensées, 36. Voyez *Circonstances. Amplification.* En quoi consiste le Sublime, 51. Voyez *Figure.* Grandeur & effet du Sublime, 71. Voyez *Periphrase, Mediocre, Esprit.* Que le Sublime élevé presque aussi haut que Dieu, 107. Le Sublime dans les Periodes comparé à un festin par écot, 116

T.

Tableau. Voyez *Peinture.*
Tempeste. Description d'une Tempeste par l'Auteur du Poëme des Arimaspiens, & par Homere, 47. 48.
Temps. Du changement des Temps, 83. Voyez *Changement.*
Terme. Voyez *Mot.*
Theopompus. Passage de Theopompus, blâmé par Cecilius, 91
La peinture qu'il a faite de la descente du Roi de Perse dans l'Egypte, & ce qui est à y remarquer, 120
Thucydide Les Hyperbates de Thucidide, 87
Tonnée. Quoi qu'habile homme d'ailleurs, sujet au froid & au puerile, 25
Ton. Voyez *Son.*
Tragedie. Défaut insupportable dans la Tragedie, 22. 23
Transitions imprévûës, 85
Transposition remarquable dans Herodote, 77

V.

Vertu. Combien cause de maux l'abandonnement de la Vertu, 127
Ulysse. & sa disette pendant dix jours, 43. 44
Volupté Elle est le plus infame de tous les vices, 126
Utile. Voyez *Admirer.*

X.

Xenophon, Heros de l'antiquité, disciple de Socrate, 27
Sa pompeuse description de l'édifice du corps humain, 94.

Fin de la Table du Sublime.

B. 17. 7. 214

B.N.C.F.